MARCEL,

PAR

F. MALLEFILLE.

I

PARIS.
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 215 *bis*,
ET RUE RICHELIEU, 10.

1845

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.

MARCEL

PAR

F. MALLEFILLE.

I

PARIS.
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 215 *bis*,
ET RUE RICHELIEU, 10.

1845

MARCEL.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

De Cancale à Saint-Brieuc, la côte de Bretagne est toute festonnée de baies et de promontoires qui se succèdent les uns aux autres avec une sorte de symétrie. Partout une lande élevée de quelque cent pieds au-dessus d'une plage unie que la mer couvre et découvre tour à tour. Mais, si l'ensemble est uniforme et monotone, rien n'est plus accidenté et plus varié que les détails. Chaque abaissement du littoral forme un paysage

détaché avec un encadrement nouveau et des dispositions particulières : tantôt une vallée large et ouverte où, de toutes parts, l'on descend par des prairies légèrement inclinées ; tantôt un ravin étroit, profondément encaissé entre deux pans de roc coupés à pic ; tantôt encore une crique irrégulière, fermée d'un côté par une tranchée abrupte, se terminant de l'autre par des pentes insensibles.

C'est à ce dernier genre de sites qu'appartient la baie de Kadoré.

Du sud au nord s'étend, sur une longueur d'une lieue et sur une largeur d'un quart de lieue, une grève plate, mais brusquement hérissée çà et là de roches calcaires couvertes de plantes marines. A la marée montante, l'Océan y entre au galop, l'envahit, la submerge et s'y repose un moment ; puis, il repart avec la même rapidité, et s'éloigne de manière à ne plus former qu'une ligne bleue à l'horizon.

A l'est, une muraille de granit monte

droit vers la lande qui la couronne, et s'avance avec elle jusqu'au milieu de la mer sous la forme d'un cap massif.

Toute cette partie est empreinte d'une tristesse sévère. Ici, aux saillies aiguës du rocher, pendent de longues lianes vertes ou brunes qui gémissent sans cesse en se balançant au gré des vents ; là, de ses sombres anfractuosités s'élancent horizontalement des arbustes rabougris, et comme épuisés par leur existence même, qui semblent implorer la pitié du soleil ou la colère des tempêtes ; plus loin, de maigres filets d'eau se glissent dans des fissures qu'ils ont eux-mêmes creusées, et vont tomber en murmurant dans une caverne ténébreuse. Les oiseaux de mer et les oiseaux de nuit se disputent les funèbres asiles que la montagne cache dans ses flancs, et souvent l'air est troublé du bruit sinistre de leurs combats.

Les constructions élevées sur cette rive en complètent l'austère physionomie. Un

château féodal dresse sur le point le plus escarpé ses donjons en ruines. On dirait un mausolée des siècles morts placé là pour rappeler le souvenir des hommes qui ne sont plus et dire aux vivants qu'ils passeront comme ont passé leurs pères. Une église, contemporaine et jadis vassale du manoir, montre au-dessus des tours son clocher pointu, qui sert de signal aux pêcheurs de la côte. Le cimetière, que l'on reconnaît à ses croix de bois noir plantées en terre, sépare les deux monuments. Quant au presbytère, c'est un bâtiment équivoque, tenant le milieu entre la maison et la chaumière, décrépit sans être vieux, négligé plutôt que misérable, triste, calme et solitaire comme la lande stérile qui l'environne.

Le côté de l'ouest offre un aspect tout opposé.

Une vaste prairie, abritée à son extrémité par un monticule qui retombe en falaise vers les flots, s'élève, par de molles ondu-

lations, de la grève au sommet du terrain. Sur ce sol fécond viennent se reposer avec complaisance la lumière du jour et la rosée de la nuit, et la verdure sombre des bosquets s'y marie, par des nuances harmonieuses, à la blonde verdure des pâturages.

Deux maisons de plaisance, heureusement encadrées dans les lignes gracieuses de la prairie, achevaient, il y a quelques années, le contraste des deux rives. Le charme bourgeois de la vie moderne faisait face à la grandeur aristocratique et religieuse des temps antiques.

La première de ces deux maisons, la plus rapprochée du fond de la baie, avait une tournure quelque peu fanfaronne et jouait le castel. Elle montrait avec orgueil un corps de logis flanqué de deux ailes, un perron de pierre orné d'une balustrade de fer, un toit d'ardoises flambant neuf et une girouette de fer-blanc doré représentant un chasseur et son chien. La cour se donnait, d'un côté, grâce à son écurie et à sa remise, les airs

d'une cour d'honneur ; mais, de l'autre, son poulailler-pigeonnier, sa mare aux canards et ses tas de fumier la ramenaient, bon gré, mal gré, à l'attitude modeste d'une cour de ferme. Elle était fermée par un mur en maçonnerie, percé d'une grille en bois peint, qui donnait sur la façade de l'édifice, et d'une petite porte bâtarde sur laquelle étaient classiquement cloués un héron, deux hibous et quatre éperviers, emblèmes de triomphe. Derrière la maison s'étendaient, à la suite l'un de l'autre, un jardin d'agrément dessiné en façon Lenôtre, ratissé, émondé, taillé irréprochablement, et un potager des mieux garnis et cultivé avec un soin paternel.

En un mot, rien ne manquait à cette propriété pour en faire un établissement à deux fins, où l'utile se mêlât partout, quoique le plus clandestinement possible, à l'agréable.

L'autre habitation, à la fois plus simple et plus jolie, était une réalisation complète du type cottage. Une maisonnette blanche,

irrégulièrement bâtie, disparaissait à moitié sous la broderie diaprée d'une multitude de plantes grimpantes qui serpentaient jusqu'à son toit de tuiles brunes. Adossée au monticule qui défend la prairie contre la violence des vents de mer, elle regardait un jardin de moyenne grandeur où les arbres, les légumes, les fruits et les fleurs vivaient en bon accord, au milieu d'un désordre charmant. Pour toute clôture, il y avait deux barrières à claire-voie perdues dans une haie vive d'aubépines et d'églantiers qui poussaient à leur guise, sans crainte de la serpe et de la symétrie.

Le fond de la haie sert à la fois aux deux rives d'intermédiaire et de transition. C'est une colline couverte de bois qui s'abaisse peu à peu de l'est à l'ouest, et au pied de laquelle serpente une petite rivière, appelée le Trégon. Sur les derniers plans s'élève en amphithéâtre un amas de pauvres cabanes, toutes semblables. Elles se composent uniquement d'un rez-de-chaussée et d'un gre-

nier, et n'ont que trois ouvertures, pour donner moins de prise au fisc, qui fait, comme l'on sait, payer assez cher l'air et la lumière. Le rez-de-chaussée en possède deux, qu'on ouvre et ferme tour à tour, suivant la direction du vent, du soleil ou de la pluie. La troisième donne entrée dans le grenier, où l'on renferme toutes les provisions. Aucune de ces ouvertures, portes ou fenêtres, comme on voudra les appeler, n'affiche le luxe étincelant des vitres : le bois, moins coûteux et plus solide, en a seul fait tous les frais.

Chaque cabane du village renferme une famille. Les hommes sont à moitié laboureurs, à moitié pêcheurs; ils passent une partie de la semaine aux champs, l'autre en mer. Les femmes, comme partout ailleurs, font tous les jours la même chose : soigner les enfants, préparer la nourriture des hommes, fabriquer et raccommoder les habits de tous, telles sont leurs constantes occupations. Quant aux enfants, jusqu'à

l'âge où leurs forces plus développées leur permettent d'accompagner leurs parents au travail, ils partagent avec les chiens le soin d'animer le village par des courses désordonnées et des cris incessants. Le soir venu, chaque ménage, y compris tous ses clients de toute espèce, enfants, chiens et volailles, se réunit dans l'unique pièce de la chaumière, qui sert à la fois de salon, de salle à manger, de chambre à coucher, de poulailler et de chenil. Chacun prend son repas à sa manière; les uns autour d'une table boiteuse qui trébuche sur les inégalités du sol que ne dissimule aucune apparence de plancher; les autres, dans le coin ou le trou le plus conforme à leur caractère. Les hommes, d'un ton lent et grave, racontent les événements du dehors et s'informent de ce qui s'est passé au dedans; les femmes, d'une voix tantôt douce et tantôt criarde, répondent aux hommes ou apostrophent les enfants qui piaillent; le chien, selon son humeur, aboie, geint ou hurle; et chaque

individu de l'espèce porte-plumes caquette, glousse, croasse ou jabotte dans son idiome favori. Le repas achevé, le chef de la famille se lève de son banc, récite la prière du soir et ordonne le sommeil. Les différents membres de la famille, suivant les convenances de la morale, s'accouplent dans des espèces de caisses superposées les unes aux autres, à peu près comme les rayons d'une armoire; les animaux se couchent sur le sol; on éteint la longue chandelle jaune qui brûlait suspendue par une attache de fer au manteau de la cheminée, et chacun s'endort pour recommencer le lendemain ce qu'il a fait la veille.

Telle est l'existence que menait, il y a quelques années, au moment où se passait la simple histoire que nous allons raconter, que mène encore aujourd'hui et que mènera long-temps la démocratie du village.

L'aristocratie vivait, à l'aisance près, avec la même simplicité. Elle était d'ailleurs fort peu nombreuse, se composant unique-

ment des individus qui occupaient le presbytère et les deux maisons de la rive gauche. Quant au château, échu par héritage à un grand seigneur qui ne venait jamais dans le pays, il n'avait pas été habité depuis bien des années.

Le cottage, que, dans leur langage pittoresque, les paysans appelaient la Maison-Fleurie, appartenait à une veuve nommée madame Hubert.

Fille cadette d'un riche négociant de Saint-Malo, elle s'était mariée en même temps que sa sœur aînée. L'une avait épousé un avocat déjà célèbre au barreau de Paris; l'autre un capitaine de marine marchande. Elles furent mères en même temps, et passèrent, chacune de son côté, plusieurs années dans un bonheur à peu près sans mélange. La mort de leur père vint assombrir leur destinée, jusque-là si riante, et commença pour toutes deux un long enchaînement de malheurs. Le capitaine Dugué, à la suite de plusieurs voyages désastreux, périt

dans un naufrage, laissant sa femme et son fils exposés à toutes les horreurs de la misère. La malheureuse veuve ne put supporter ce coup terrible. Épuisée par le chagrin, elle s'éteignit rapidement, après avoir confié Marcel à sa sœur. Celle-ci promit de servir de mère à l'orphelin. En effet, elle l'éleva avec sa fille Eugénie et comme elle, leur faisant à chacun une part égale de soins et de tendresse.

La fortune recompensa mal son dévouement, et la soumit bientôt elle-même aux plus terribles épreuves. Son mari était devenu joueur. Plaintes, remontrances, prières, rien ne put l'arracher à son délire. Après des chances diverses, il finit par se ruiner complétement. Avec son talent et sa réputation, il aurait encore pu se relever et réparer tous ses torts. Mais égaré, comme il arrive souvent en pareille circonstance, par le désespoir, il se fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

La douleur de madame Hubert fut im-

mense. Elle n'avait rien pour se consoler. L'avenir était aussi sinistre que le passé. Derrière elle un mari qui, en couronnant de mauvaises actions par une lâcheté, ne laissait pas même l'estime à ses regrets; devant elle des enfants qui allaient expier dans une infortune imméritée des fautes qu'ils n'avaient pas commises. Heureusement on trouve souvent dans un grand cœur la force d'un grand caractère. La noble femme ne se laissa pas abattre, et, contenant son chagrin, commença tout d'abord contre son mauvais destin une lutte obstinée. Aussitôt après l'enterrement de son mari, elle quitta l'appartement somptueux qu'elle occupait avec lui, vendit tout le mobilier, excepté les objets rigoureusement nécessaires à l'ameublement d'une chambre qu'elle alla habiter avec ses enfants, et paya toutes les dettes de sa maison. Il lui resta juste assez d'argent pour subsister quinze jours. Elle employa ce temps à se créer des ressources. Ne voulant pas abandonner ses

enfants à des mains étrangères, elle renonça à l'idée d'un emploi et refusa les offres qu'on lui fit à ce sujet. Un travail d'aiguille ne pouvait suffire à l'entretien de trois personnes. Grâce à l'excellente éducation qu'elle avait reçue, elle était en état d'enseigner convenablement le dessin, la musique, la géographie, le français et l'anglais. Elle alla résolument, avec de grossiers habits de deuil, voir tous les gens qu'elle avait connus au temps de sa prospérité, écrivit à ceux qu'elle ne pouvait voir, et, sans demander de secours à personne, demanda à tout le monde du travail. En voyant réunis dans la même personne tant de jeunesse, de malheur et de vertu, le monde secoua l'apathie ordinaire de son égoïsme. La honte eût été trop grande de ne pas aider qui s'aidait soi-même si courageusement. On offrit à madame Hubert des secours qu'elle refusa avec dignité, et du travail qu'elle accepta avec reconnaissance. Ses leçons lui furent payées à assez bas prix ; mais le zèle qu'elle

mit à les donner en augmenta rapidement le nombre ; de sorte qu'à force d'activité, de persévérance et d'économie, elle mit sa petite famille au-dessus du besoin, et bientôt après dans une sorte d'aisance. Tous les moments qui n'étaient pas employés au labeur quotidien, elle les consacrait à Eugénie et à Marcel, qui grandissaient ensemble, tranquilles et souriants, sans se souvenir du passé, sans s'inquiéter de l'avenir. Sa plus grande fête était de les mener aux Tuileries le dimanche, pendant la belle saison. Là, heureuse de leur joie, fière de leur beauté, elle les contemplait avec une ivresse à peine contenue, pendant que, semblables à de jeunes épagneuls en gaieté, ils remplissaient les allées de leurs courses fantasques et de leurs cris triomphants.

Cet état de choses dura quelques années, au bout desquelles arriva un héritage inattendu. Madame Hubert se trouva maîtresse de soixante mille francs. Son parti fut pris sur-le-champ. Ses malheurs lui avaient ins-

piré contre Paris une horreur presque superstitieuse; et, se voyant libre de choisir son genre de vie, elle résolut de soustraire à jamais ses enfants à tous les dangers, à toutes les inquiétudes, à toutes les misères des villes.

C'était le temps de la guerre d'Espagne, sous la Restauration. Le cours des fonds publics avait beaucoup baissé. Madame Hubert, qui avait le bon sens de croire à la fortune de la France, acheta pour moins de cinquante mille francs une inscription de trois mille francs de rente. Elle trouvait à ce marché le double avantage de toucher de forts intérêts, sans compromettre son capital, et d'éviter les difficultés, toujours si grandes pour une femme, que présente l'administration d'une propriété quelconque.

Après avoir réglé toutes ses affaires à Paris, elle partit pour la Bretagne, son pays natal, décidée à s'y fixer. Dès les premiers jours de son arrivée, ayant appris la mise

en vente d'un petit bien situé sur le bord de la mer, à moitié chemin de Saint-Servan et de Saint-Brieuc, elle partit pour Kadoré. Également enchantée de l'isolement de la contrée, de la beauté du paysage et du caractère paisible des habitants, elle acheta le bien, fit réparer la maison, la meubla avec une élégante simplicité, et s'y installa avec sa famille. Elle prit dans le village, pour la servir, un pauvre paysan et sa femme qui n'avaient pas d'enfants. Le mari fut chargé de la grosse besogne et du jardinage ; la femme, de la cuisine et de tous les ouvrages domestiques.

Une fois ces arrangements pris, la jeune veuve ne s'occupa plus que de réaliser l'avenir qu'elle avait rêvé. Heureuse de voir ses enfants, désormais à l'abri du besoin, développer leurs forces et affermir leur santé au milieu d'un air pur, au sein d'habitudes régulières, elle s'attacha uniquement à diriger de son mieux leurs idées et leurs sentiments. Sans négliger leur instruc-

tion, qu'elle espérait rendre suffisante en leur apprenant tout ce qu'elle savait, elle s'occupa surtout de leur éducation morale. Elle tâcha de leur inspirer son goût pour la solitude et la tranquillité, combattit courageusement en eux tous les penchants frivoles, et chercha à déraciner tout germe d'ambition, de vanité ou d'égoïsme. Grâce à un heureux concours de circonstances, elle réussit à merveille. L'aimable naturel des enfants se prêtait facilement aux nobles efforts de la mère, et leurs cœurs se remplissaient, se nourrissaient de ces bons principes, présentés avec tout le charme de l'affection, avec toute l'autorité des beaux exemples.

Madame Hubert eût été au comble de ses vœux, si elle n'avait reconnu dans ces deux jeunes créatures, objet de sa sollicitude, des tendances inquiétantes pour leur bonheur, et d'autant plus difficiles à réprimer que, loin d'être vicieuses, elles semblaient plutôt l'excès de bonnes qualités.

En grandissant, Eugénie, sans rien perpre de sa gaieté, montrait une sensibilité de plus en plus vive, et qui menaçait de devenir extrême. Quelquefois, elle éclatait brusquement en larmes et en sanglots, sans que l'on pût deviner pourquoi. Sa mère finit pourtant par remarquer que c'était toujours à propos d'un mot qu'elle croyait blessant pour son cœur, ou d'une action qui lui semblait prouver de l'indifférence. Ce qui la confirmait dans cette idée, c'est qu'Eugénie, dont l'humeur était égale et tranquille vis-à vis de tout le monde, n'éprouvait de ces violentes secousses qu'auprès d'elle ou de son cousin. Craignant qu'une telle impétuosité de sentiments, si on la laissait se développer librement, ne devînt un jour funeste, elle fit à sa fille de douces remontrances, et la pria de ne plus s'abandonner à ces accès qui compromettaient à la fois sa santé et la tranquillité de ceux qui l'aimaient. Eugénie, passionnée comme son père, avait toute la fierté, toute

la fermeté de sa mère. Elle promit de se contenir et tint parole; mais dès lors son caractère commença à changer. Elle calma peu à peu sa vivacité primitive, et finit par devenir sérieuse et réservée; elle s'habitua même à maîtriser tellement ses émotions qu'il devint impossible de rien lire sur le masque impassible de sa physionomie. Madame Hubert n'aurait pas voulu une révolution aussi complète, et n'en vit pas les progrès sans inquiétude, sachant bien que les sentiments comprimés n'en éclatent qu'avec plus de violence; mais elle se rassurait en pensant qu'aucun malheur ne menaçait sa fille, et que l'avenir ne devait pas apporter d'aliment à son excessive sensibilité.

Les impressions, aussi fortes chez Marcel que chez Eugénie, se manifestaient d'une manière toute différente. Autant l'une était concentrée, autant l'autre était expansif. C'était une fougue effrénée. Les sensations étaient aussitôt exprimées que ressenties,

les désirs aussitôt réalisés que conçus. Était-il joyeux? il chantait. Mécontent? il criait. Pour triste, il ne l'était jamais et ne savait pas pleurer. La force et l'ardeur de son tempérament ne donnaient prise ni à l'abattement ni à l'ennui, et, grâce à son bon cœur et à son caractère confiant, il ne pouvait s'imaginer que quelqu'un voulût lui faire de la peine. Il avait toujours été très-étonné de voir pleurer Eugénie, et, après lui avoir inutilement donné, en manière de consolation, un gros baiser sur chaque joue, il restait debout à la regarder, tout ahuri et ne comprenant pas qu'elle pût encore avoir du chagrin.

Il avait pour madame Hubert une affection sans bornes, et continuait de l'appeler sa mère, quoiqu'il sût bien qu'elle n'était que sa tante. Tant qu'il se trouvait sous ses yeux, il se modérait pour ne lui causer ni peine ni inquiétude; mais, une fois livré à lui-même, il devenait un vrai diable. Sautant les haies et les fossés, franchissant les

murs, grimpant sur les arbres et les rochers, nageant par la tempête comme par le calme, bravant tout pour une fleur qu'il voulait porter à sa mère, pour un nid dont il destinait la surprise à sa cousine, pour le plaisir même de la bravade, il allait toujours, sans s'inquiéter ni des égratignures, ni des chutes, ni même de la mort.

L'indomptable pétulance de son neveu, qu'elle n'avait pas non plus cessé d'appeler son fils, tenait la pauvre femme dans des transes perpétuelles. Quand elle le voyait rentrer, le front humide de sueur ou la chevelure ruisselante d'eau, les vêtements en désordre, couvert de poussière, souvent déchiré, parfois légèrement blessé, elle commençait toujours par lui faire de vifs reproches; mais le coupable plaidait sa cause avec des raisonnements si singuliers, des excuses si charmantes, des caresses si cordiales, qu'il faisait bien souvent rire le juge au milieu de ses larmes et finissait in-

failliblement par se faire embrasser, en forme d'acquittement.

Du reste, madame Hubert espérait calmer à la fois les deux jeunes gens en donnant un cours naturel et régulier à la sensibilité de l'un, à la fougue de l'autre. Elle voulait les marier ensemble à l'âge de vingt ans.

Ils en avaient alors dix-huit, et brillaient déjà de tout l'éclat de la jeunesse.

Eugénie était grande, mince et d'une exquise élégance de formes. Elle avait le visage long et plus étroit du bas que du haut. Deux épais bandeaux de cheveux noirs promenaient leurs brillantes ondulations sur un front large, élevé, poli comme l'ivoire, et faisaient ressortir l'éclatante blancheur d'un teint que nuançaient à peine quelques teintes légèrement rosées. Au-dessous de sourcils noirs, admirablement dessinés, entre deux rangées de cils longs et soyeux, on voyait briller de grands yeux d'un bleu foncé, au regard

doux et profond. Le nez était droit et mince ; la bouche moyenne, assez régulière, mais peu épanouie. L'ensemble de sa physionomie et de sa personne offrait un rare mélange de grâce, de finesse et de gravité.

Grand déjà, bien découplé, unissant la souplesse à la force, Marcel avait la beauté d'un véritable enfant de la nature. Une forêt de cheveux blonds se répandait en boucles désordonnées autour d'un visage ovale, à contours pleins, où de vives couleurs perçaient sous le hâle d'une peau naturellement blanche, mais dorée par le soleil. De grands yeux d'un brun clair étincelaient sous des sourcils châtains, et donnaient à sa figure une expression de hardiesse et de franchise que confirmaient encore la courbe aquiline d'un nez à narines mobiles et l'épanouissement de deux lèvres rouges et humides qui semblaient toujours prêtes à un sourire ou à un baiser.

Madame Hubert n'avait pas parlé aux

deux jeunes gens de ses projets de mariage, ne voulant rien changer à leurs idées ni à leurs sentiments, avant le moment nécessaire. Rien n'est beau comme le spectacle de la pureté dans la force ; et la noble femme voyait avec un ineffable plaisir les deux adolescents conserver dans leurs rapports l'innocente liberté de l'enfance. Au moment de devenir époux, ils continuaient à vivre en frères. Tout les portait à se considérer comme tels, les souvenirs de leur enfance passée ensemble, l'habitude qu'ils avaient de donner tous deux à la même femme le nom de mère, l'impartialité que montrait celle-ci dans le partage de son affection et de ses caresses. Ces trois êtres s'aimaient avec une telle réciprocité, qu'il eût été impossible à l'un de dire lequel il préférait des deux autres. On s'embrassait au commencement et à la fin de la journée, en se disant bonjour et bonsoir, et si, par hasard, quelqu'un manquait à cette douce coutume, on avait soin de le rappeler au

devoir, en lui faisant payer l'amende d'un baiser double.

Leur vie était à peu près toujours la même. On se levait de bonne heure, on faisait sa toilette, on récitait la prière du matin, puis on déjeunait. Suivant le temps, et sans ordre bien suivi, les heures étaient employées au travail ou à la récréation. Quand on avait assez de l'un, on passait à l'autre, et on les mêlait tellement ensemble qu'on arrivait à les confondre. Les jours pluvieux se passaient à dessiner, à faire de la musique, à lire. Les livres de Marcel étaient choisis par le curé, ceux d'Eugénie par sa mère. Faisait-il beau? la famille se mettait en route, Griffon en tête. Griffon était un gros chien gris, poilu et barbu, dont le nom désignait l'espèce, et qui avait pour emploi de suivre partout ses maîtres pendant le jour et de garder la maison pendant la nuit. La plupart du temps, on faisait une promenade dont la longueur et la durée n'avaient d'autre terme que la fati-

gue ou la satiété des promeneurs. Marcel, soumis et presque tranquille dans la maison, reprenait, dès qu'il était dehors, ses allures de poulain échappé. Toujours suivi de Griffon, qu'une grande sympathie de caractère attachait à tous ses pas, et qui témoignait son approbation par des aboiements multipliés, il allait, venait, s'élançait, courait comme le vent, tombait comme la grêle, et se relevait en riant pour recommencer de plus belle. On eût dit qu'il voulait s'emparer de tout ce qu'il voyait et partager la vie de la nature entière. La grave Eugénie, marchant paisiblement à côté de sa mère, laissait son turbulent compagnon déployer à son aise loin d'elle le luxe de son exubérante activité. Elle ne prenait part qu'intérieurement à tous ses mouvements, heureuse de le voir s'amuser, ou livrée par instants à d'affreuses angoisses, quand il s'exposait par sa témérité à de véritables dangers. Mais parfois l'étourdi obligeait sa cousine à sortir de sa majestueuse sérénité. La pre-

nant brusquement par la main, il l'entraînait après lui, sans s'inquiéter de son consentement ou de sa résistance, et lui faisait parcourir à perte d'haleine toute la longueur d'une prairie, ou descendre au galop, à travers ronces, trous et rochers, au risque de se rompre le cou avec lui, la pente rapide de quelque falaise. Arrivé au bas, il la prenait dans ses bras, et, de ce qu'elle n'avait pas poussé un cri durant le périlleux trajet, concluant qu'elle n'avait pas eu peur, il l'embrassait en lui disant, pour la récompenser : — A la bonne heure, Eugénie! tu es une brave fille! — Souvent aussi c'était elle qui parvenait à le gagner à sa tranquillité. Elle l'emmenait dans les prés ou sur le bord des sentiers, où elle lui faisait cueillir de gros bouquets de fleurs sauvages qu'elle le chargeait ensuite de porter jusqu'à la maison. D'autres fois elle le faisait asseoir entre elle et sa mère sur un tertre, au milieu des landes, ou sur le dernier contrefort de quelque promontoire; et là, tous trois

ensemble, plongés dans un doux recueillement, ils suivaient des yeux la marche rêveuse des nuages ou le déclin du soleil, qui, après avoir mêlé la pluie étincelante de ses rayons à l'écume poudreuse des vagues, allait s'éteindre dans le sombre azur de l'Océan.

Pendant les chaudes journées de l'été, on allait se baigner dans la baie ou sur la plage, suivant que la mer était haute ou basse. Le corps couvert d'un vêtement de laine, les bras et les jambes nus, les deux jeunes gens, toujours escortés de Griffon, s'élançaient ensemble dans l'eau, qu'ils faisaient, en courant, jaillir sous leurs pieds, et se mettaient à nager, tantôt voguant côte à côte, tantôt s'éloignant l'un de l'autre, se rejoignant, s'évitant, se poursuivant comme des oiseaux de mer. Ils revenaient ensuite au bord avec lenteur, s'arrêtant, plongeant une dernière fois, puis une autre, couraient les pieds nus sur le sable uni de la grève, et se séchaient au soleil en ramassant des co-

quillages, pendant que Griffon secouait ses oreilles et léchait ses pattes.

Il y avait aussi des parties de pêche. Marcel organisait son bateau, hissait la voile, si le vent était favorable, ou ramait, s'il était contraire ou trop faible. Arrivé à la distance voulue, il jetait les lignes ou les filets, se faisant aider par ses deux compagnes pour retirer le poisson. Puis l'on retournait dîner à la maison, où Marcel, quand la pêche avait été bonne, rentrait le premier pour recevoir les compliments d'Ivon, le jardinier, et savourer l'admiration de Perrine, la ménagère ; le dernier, quand l'entreprise avait mal réussi, pour éviter les doléances de l'une et les consolations sarcastiques de l'autre.

Les soirées se passaient dans un petit salon donnant sur le jardin. Assis, l'été, près des fenêtres ouvertes, on respirait le parfum des fleurs ou les fraîches émanations de la brise; l'hiver, on se groupait autour de la grande cheminée où brûlaient pêle-mêle de

fortes bûches et de légères bourrées. Là on causait, en travaillant, les jours où la famille se trouvait seule ; on jouait aux échecs, au trictrac ou au loto, lorsqu'il y avait compagnie. Quant aux cartes, madame Hubert, qui ne pouvait oublier ses malheurs passés, ne voulait pas qu'il en entrât dans la maison. Vers neuf ou dix heures, on faisait la prière et on allait dormir.

Les visiteurs, comme on le pense, n'étaient pas nombreux. Excepté les hôtes inattendus que de rares hasards amenaient à la Maison-Fleurie, on n'y voyait jamais que deux personnes, les deux seules du village qui ne fussent pas des paysans. L'une était le curé, habitant du presbytère ; l'autre le maire, propriétaire de la maison voisine.

Le maire, qui se nommait M. Jacquin, était un homme de cinquante et quelques années, petit, trapu, leste encore, rouge de figure et gris de cheveux. Son teint hâlé, ses longues moustaches rousses et ses épais

sourcils, habituellement froncés, lui donnaient une apparence dure, résolue et presque farouche. Mais, en l'examinant de plus près, on apercevait bien vite, dans ses petits yeux gris et dans les contours arrondis de sa bouche, une expression de douceur et de bonté qui contrastait singulièrement avec son premier aspect. Il était facile de voir sur son visage deux empreintes contraires, celle de l'habitude et celle de la nature. Un bon homme se cachait sous le rude soldat. M. Jacquin avait passé trente ans de sa vie sous les drapeaux. Fils d'un fermier des environs, il était parti à seize ans comme volontaire, lors de la fameuse levée de douze cent mille hommes, qui sauva la France. Il avait fait toutes les campagnes de la république et de l'empire, pendant lesquelles il avait conquis la croix d'honneur et l'épaulette de chef de bataillon. Après Waterloo, il continua à servir, espérant toujours que Napoléon reviendrait. Mais, en 1823, quand il fut bien sûr que

Napoléon était mort, il prit sa retraite et vint s'établir à Kadoré, décidé à finir sa vie où il l'avait commencée. Grâce au patrimoine paternel et à sa pension, il se trouvait à la tête de cinq mille livres de rente, et passait dans le pays pour un richard. Il avait été, à l'unanimité, nommé maire de la commune, qu'il administrait tant bien que mal, mais de son mieux, et vivait environné de considération et d'honneurs, dans la pimpante propriété que nous avons décrite, et que les paysans appelaient le Domaine.

Le digne commandant, qui nourrissait à l'égard de l'autre sexe les idées peu révérencieuses d'un conquérant gâté par les beautés vaincues de l'Europe, n'avait pas songé un instant à se marier. Il pensait qu'un soldat doit mourir partout, comme sur le champ de bataille, la tête appuyée sur son sac, et sans être pleuré de personne. Il n'avait cependant pas tardé à s'ennuyer de la solitude, et il commençait à s'inquiéter un peu

de l'avenir, quand il avait vu arriver dans le pays madame Hubert avec ses enfants. Il s'était d'abord intéressé à cette charmante famille, et avait fini par concentrer sur elle toutes ses facultés aimantes. Il avait particulièrement pris Marcel en affection, et en avait fait à la fois son favori, son élève et son légataire universel. Il n'avait pas peu contribué à développer son naturel actif et fougueux. Enchanté de trouver un enfant tout fait et tout élevé, il avait voulu lui donner ses goûts et ses aptitudes. Lui persuadant sans peine qu'un homme devait savoir se défendre contre toute espèce de dangers, il lui avait enseigné l'escrime, le tir, l'équitation et la nage. Quant à la chasse, il avait fallu y renoncer : madame Hubert, qui n'avait consenti qu'avec répugnance à laisser Marcel manier l'épée et le pistolet, ne voulut jamais lui permettre de toucher un fusil. Elle craignait de lui voir prendre l'habitude du sang et le goût de la destruction.

Quelques mots suffiront pour achever le

portrait du commandant. Il professait pour les Bourbons la haine commune à presque tous les officiers qui ont dû leur grade à la république et à l'empire. Lors de la révolution de juillet, qui avait éclaté quelques années auparavant, il était allé à Paris, exprès pour voir le drapeau tricolore flotter sur les Tuileries et sur la Colonne. Il confondait dans la même antipathie les nobles, à qui il avait conservé l'ancienne dénomination d'aristocrates, et les prêtres, qu'il flétrissait du sobriquet de calotins.

Cependant, grâce à la bonté de son cœur, il vivait dans les meilleurs termes d'estime et d'amitié avec le curé, dont il ne pouvait méconnaître ni ne voulait nier les éminentes qualités, de même qu'il professait pour madame Hubert un grand respect et un entier dévouement, malgré son mépris pour les femmes. Grand diseur de lieux communs, il justifiait l'inconséquence de sa conduite par cet adage vulgaire, que les exceptions confirment la règle. Il consentait même à

aller à la messe, parce qu'il faut une religion au peuple, et que les autorités doivent donner le bon exemple. Mais il se vengeait des concessions qu'il était obligé de faire par toutes sortes d'ingénieuses plaisanteries sur le culte et sur les mœurs cléricales.

Le curé supportait avec un calme inaltérable les escarmouches du vieux militaire, et le laissait s'applaudir de ses victoires sans jamais les lui disputer. L'austérité de sa personne et la gravité de ses manières lui permettaient d'être patient sans faiblesse et silencieux sans dédain. L'abbé Pascal était un homme de trente ans, à qui l'on en eût donné quarante. Il était grand et maigre. Il avait le front haut et dépouillé de cheveux, ainsi que le sommet du crâne, la figure longue et creuse, la peau d'un jaune bilieux. Pas un pli sur le visage ; jamais un mouvement dans la physionomie : on eût dit un homme de bronze. Toute sa vie semblait s'être retirée dans de grands yeux noirs, pleins de feu et d'intelligence ;

mais il les tenait presque toujours baissés, comme s'il eût voulu en voiler l'éclat et en cacher l'expression. Un observateur eût pu, en effet, y reconnaître la trace des fortes passions et l'habitude des pensées profondes.

La vie du curé répondait à son extérieur. Il se livrait avec un zèle presque fanatique aux soins de son ministère, et desservait avec une égale assiduité plusieurs communes, assez éloignées les unes des autres, dont se composait sa paroisse. Le temps que lui laissait l'exercice de ses fonctions était employé à cultiver son jardin ou à faire de longues promenades solitaires. Les paysans, qu'il ne cessait d'assister dans leurs misères, de soigner dans leurs maladies, de consoler dans leurs malheurs, lui portaient un vif attachement et un religieux respect, auxquels se mêlait une sorte de crainte. En voyant ce jeune homme pâle errer lentement à travers les landes désertes, la tête baissée sur la poitrine, ou rester assis pendant des

heures entières sur le bord de la mer, les yeux fixés sur l'horizon, ils se sentaient saisis d'une inquiétude superstitieuse, et s'éloignaient, après avoir fait le signe de la croix. La vieille paysanne chargée de gouverner le presbytère disait dans le village qu'elle avait plusieurs fois, au milieu de la nuit, entendu le curé éclater en sanglots et se frapper la poitrine à coups redoublés. Quel sentiment l'agitait ? Était-ce le regret ? Était-ce le remords? Nul ne le savait. Mais l'instinct disait à tout le monde qu'il se passait dans les profondeurs de cette âme quelque chose de mystérieux et de terrible.

Le curé, poussé vers Eugénie par une certaine sympathie de caractère, lui témoignait la même prédilection paternelle que Marcel avait trouvée chez le commandant. Celui-ci, qui prenait texte de tout pour taquiner son ami l'abbé, prétendait qu'il cherchait à embaucher Eugénie pour le compte de l'église, et qu'il voulait en faire la supérieure de quelque couvent. Il avait

rapporté de l'armée l'habitude des sobriquets, et surnommait Eugénie l'Abbesse, comme il avait surnommé Marcel l'Officier.

Chacun prenait à merveille les plaisanteries du bon vieux soldat, et tout allait le mieux du monde dans cette petite société, quand un incident, en apparence insignifiant, vint changer le cours jusque-là si paisible de ses destinées.

II.

Vers la fin d'une journée d'été, les cinq amis se trouvaient rassemblés dans le salon de la Maison-Fleurie. Le soleil n'était pas encore couché; mais un épais rideau de nuages, étendu sur le ciel, répandait dans l'atmosphère une demi-obscurité, interrompue seulement çà et là par quelques lueurs blafardes. L'air était chaud et lourd. De temps en temps, à intervalles inégaux, des rafales, parties du Sud, venaient expirer pesamment dans les arbres du jardin, qui frémissaient pendant quelques secondes, pour retomber bientôt après dans le silence et

l'immobilité. La mer, grise et terne comme du plomb, montait insensiblement dans la baie, sans agitation et sans bruit. Les mouettes et les goëlands tournoyaient dans l'espace, en poussant des cris funèbres.

On sonna l'Angélus. Le curé s'agenouilla; madame Hubert et les deux jeunes gens se levèrent, et chacun d'eux récita tout bas sa prière. Le commandant resta assis; mais, par politesse, il ôta sa casquette de crin et écarta pour un moment de ses lèvres le bouquin d'ambre de sa pipe turque.

Quand l'oraison fut finie, il remit sa casquette et recommença à fumer, car il jouissait à la Maison-Fleurie des mêmes priviléges que dans son Domaine. Il y eut un moment pendant lequel on n'entendit rien que la respiration bruyante de Griffon, qui soufflait de temps à autre comme un marsouin pour se rafraîchir.

Ce fut Eugénie qui rompit la première le silence.

—Monsieur le curé, ne trouvez-vous pas

que la cloche avait ce soir un son extraordinaire? On aurait dit qu'au lieu de l'Angelus elle sonnait les morts.

— C'est la tristesse de l'atmosphère qui attriste tout, répondit le curé.

Et il se mit à arpenter gravement le salon.

— Le fait est, dit M. Jacquin, que voilà un sacré temps. Il semble que le diable s'est logé dans mes pieds; j'aurais mieux fait de les laisser en Russie, quand ils y ont gelé. Ah! les rhumatismes, monsieur! On a bien raison de le dire : vieux soldat, vieille bête!

— Allons! allons! répondit Marcel en riant de la boutade du grognard : il faut vous secouer, mon commandant; venez avec moi.

— Et où veux-tu me mener, blanc-bec?

— Au bord de la mer; vous monterez une faction près de mes habits, pendant que je ferai un plongeon.

— Oh! mon cher enfant, s'écria vivement madame Hubert, ne va pas te baigner

maintenant; il y aura certainement un orage.

— Je le sais bien, ma mère; mais rien n'éclatera avant deux grandes heures.

— C'est égal, n'y va pas, je t'en prie; je serais inquiète.

Pour toute réponse, le jeune homme embrassa la main que madame Hubert avait avancée vers lui; puis, s'asseyant à côté d'elle, il se prépara à dessiner. Le silence recommença; tout le monde était en proie à une préoccupation indéfinissable.

Pour faire diversion à ce malaise moral dont elle subissait l'influence comme les autres, madame Hubert pria Eugénie de faire de la musique; celle-ci se mit au piano et en tira des préludes mélancoliques.

— Eugénie, dit brusquement Marcel, joue-nous donc quelque chose de plus gai. Ne vois-tu pas qu'avec ta musique d'enterrement tu attristes Griffon?

En effet, le pauvre animal, assis dans un coin du salon, avait, dès les premières

notes, levé la tête et tendu le cou, et poussait de sourds gémissements. En entendant la voix de son maître, il se tut; mais, se ravisant tout à coup, il se mit à aboyer avec violence, et s'élança en bondissant dans le jardin.

Bientôt à ses aboiements se mêlèrent les cris d'un homme. Marcel, qui avait couru après son chien, le vit de loin tenant en arrêt un domestique étranger en livrée de voyage; celui-ci, qui s'était d'abord avancé dans le jardin avec l'aplomb d'un laquais de grande maison qui se croit partout chez lui, avait bien vite tourné les talons à la vue du terrible gardien. Mais, atteint au moment où il arrivait à la barrière, il n'avait pas eu le temps de la franchir; et il se tenait adossé à la haie, pâle, épouvanté, poussant des clameurs désespérées en face de son adversaire, qui, le poil hérissé, les dents saillantes, les jarrets pliés, semblait n'attendre qu'un signe pour le dévorer.

— A bas! Griffon! ici! cria Marcel d'une

voix impérieuse, tout en avançant rapidement vers la barrière.

Le chien obéit à regret, et revint lentement vers son maître, non sans jeter en arrière des regards menaçants, accompagnés de grognements sinistres.

— Paix, Griffon! couchez là! reprit Marcel, en se rapprochant toujours du domestique. — Vous, l'ami, n'ayez pas peur.

— Moi, peur? répondit le laquais, qui reprit son assurance dès que le danger fut passé; c'est-à-dire que vous avez bien fait d'arriver. Autrement, j'aurais assommé cette vilaine bête.

Marcel ne put retenir un éclat de rire, en entendant cette absurde fanfaronnade. Mais il se remit aussitôt, et demanda poliment au domestique ce qu'il voulait. Le maraud, croyant faire oublier sa poltronnerie par de l'impudence, et prenant d'ailleurs pour un paysan ce jeune homme couvert d'une grossière blouse de toile grise, lui répondit lestement :

— Parbleu ! l'ami, je veux voir le maire.

— Veuillez alors me suivre, monsieur, dit Marcel en appuyant sur le dernier mot pour donner au mal-appris une leçon de politesse.

Et il le conduisit dans le salon.

— Voilà, dit-il en entrant, un monsieur qui veut voir le maire.

Il prononça ces mots de manière à faire entendre qu'il les répétait exactement. Le commandant comprit parfaitement son intention, et, sans se lever, dit brusquement au domestique :

— Eh bien ! que lui veux-tu, au maire, drôle ? Le voilà.

Celui-ci, qui s'attendait à trouver dans le maire encore un paysan, fut aussi étonné de la fière mine du commandant qu'étourdi de son rude accueil. Il ôta vivement sa casquette galonnée, et, après force salutations :

— Pardon, dit-il, monsieur le maire, je ne savais pas... c'est ma maîtresse qui vou-

drait avoir l'honneur de parler à monsieur le maire.

— Ah! ah! et que me veut-elle, ta maîtresse?

— Elle aura l'honneur de le dire elle-même à monsieur le maire.

— Où est-elle?

— Dans sa voiture, devant la porte de monsieur le maire.

— Eh bien! va lui dire de ma part qu'elle y reste, si cela lui fait plaisir. Je ne rentrerai que dans deux heures.

Et le commandant tourna le dos au domestique. Celui-ci, tout à fait décontenancé, reprit avec hésitation :

— Mais, monsieur, c'est que madame..... est madame la comtesse de Barjols.

— Eh bien! répondit le commandant avec brusquerie en se retournant, quand ce serait la marquise de Carabas, qu'est-ce que cela me fait?

Le domestique ne savait plus que dire

et restait là interloqué, les yeux baissés vers le parquet, tournant sa casquette entre ses doigts, ne se décidant ni à parler, ni à s'en aller.

Madame Hubert eut pitié de son embarras, et, prenant à part le vieux militaire, elle lui dit tout bas :

— Mon cher monsieur Jacquin, allez-y, je vous en prie. Cette dame a probablement à vous parler de choses importantes, et elle n'est pas responsable de la sottise de son domestique.

— Du moment où vous paraissez le désirer, madame, répondit tout haut le commandant, c'est une autre affaire. Je vais aller trouver ta maîtresse, continua-t-il en s'adressant au domestique, parce que cela fait plaisir à madame Hubert, entends-tu?... Marche devant, je te suis.

Il rechargea sa pipe avec la plus grande tranquillité, et, après l'avoir allumée, suivit le domestique, qui avait déjà repris le chemin du Domaine.

L'attention générale, jusqu'alors concentrée sur la scène qui venait de se passer, se reporta alors vers un autre objet. On remarqua que l'abbé avait disparu du salon. On le chercha dans le jardin. Eugénie, ayant aperçu sa robe noire à travers les jours d'une charmille, courut vers lui. Elle le trouva affaissé plutôt qu'assis sur un banc, pâle comme un mort et agité d'un tremblement convulsif.

— Vous souffrez, monsieur le curé? lui dit-elle vivement en lui prenant la main.

— Merci, mon enfant, répondit-il simplement, c'est passé. Donnez-moi votre bras pour retourner au salon et ne dites rien.

Il s'était établi entre Eugénie et l'abbé Pascal une sorte d'intelligence naturelle, et ils n'avaient pas besoin de se parler pour s'entendre. Elle prit son bras sans lui répondre un mot, et, soutenant sa marche tremblante, le conduisit au salon, où elle le fit asseoir a une table d'échecs. Elle se

tint quelque temps debout à côté de lui, le regardant avec un respectueux attendrissement; puis, voyant rentrer Marcel avec sa mère, elle s'assit à son tour et dit gaiement :

— J'ai retrouvé M. le curé, qui s'était échappé, et, pour sa peine, je le force à me donner une leçon d'échecs.

L'abbé, à qui elle évitait ainsi l'embarras d'une explication, se calma peu à peu et finit par se remettre assez bien pour avoir l'air de jouer sérieusement une partie qu'il avait commencée au hasard.

La nuit était tout à fait tombée quand le commandant revint et raconta le résultat de son excursion.

En arrivant à la grille du Domaine, il avait aperçu deux dames qui se promenaient à côté d'une calèche attelée de quatre chevaux de poste. L'une était une petite vieille encore fraîche et toute ronde; elle avait l'air endormi et béat d'un chat qui digère de la crème. L'autre éblouit

à première vue le commandant et lui parut merveilleusement belle. Elle était cependant à peine jolie, et n'avait aucun trait de remarquable; mais son teint était si rose, sa peau si transparente, ses cheveux si soyeux et si brillants, son regard si caressant et si tendre, sa taille à la fois si riche et si souple, sa mise si gracieuse; il y avait dans toute sa personne tant d'éclat, d'élégance et de charme, qu'il était difficile, en la voyant pour la première fois, de se défendre d'une vive émotion. M. Jacquin resta pendant plus d'une minute à la regarder sans dire mot, sans penser seulement à ôter sa casquette, aussi interloqué devant elle que le domestique l'avait été devant lui. Sans se fâcher aucunement de l'apparente impolitesse du maire, flattée peut-être, au contraire, de l'effet qu'elle produisait sur lui, la jeune dame se décida à entamer elle-même la conversation.

— Nous vous demandons mille pardons, monsieur, dit-elle avec un charmant sourire

qui laissa voir deux rangées de perles, pour avoir osé vous déranger de la sorte; mais nous nous trouvons dans le plus grand embarras, et nous n'aurions su à qui nous adresser, si vous n'eussiez eu la bonté de venir à notre aide.

Elle s'arrêta, comme pour attendre l'effet de son préambule. Elle put voir bientôt qu'il était tout à fait conforme à ses désirs. Le son à la fois doux et vibrant de sa voix avait agréablement chatouillé l'oreille du commandant et achevé de le subjuguer; sentant qu'il était bien temps de donner signe de vie, il se hâta de saluer et répondit de son air le plus aimable :

—Je vous en prie, madame la comtesse, disposez de moi; à quoi puis-je vous être utile?

Le titre de comtesse que le commandant venait, malgré sa haine pour l'aristocratie, de donner à l'étrangère, prouvait qu'il était en effet déjà prêt à tout faire pour lui être agréable.

— Je vous remercie, monsieur, lui répondit-elle, de vos bienveillantes offres de service, et je les accepte avec empressement. Voici ce dont il s'agit : devenue, par la mort d'un parent éloigné, propriétaire de ce château qui est là en face de nous, et des terres qui en dépendent, je suis partie de Paris avec madame la marquise de Terray, ma tante...

Ici le commandant, qui n'avait pas encore paru s'apercevoir de la présence d'une tierce personne, salua la vieille dame, qui lui fit une révérence accompagnée d'un sourire bénin.

— Pour venir, continua la comtesse, passer l'été dans ce pays, dont on nous avait vanté l'air salubre et les mœurs paisibles ; nous comptions y prendre les bains de mer, et nous y reposer à la fois le corps et l'esprit des fatigues de la capitale. Malheureusement, par une impardonnable étourderie, j'avais oublié de prendre des renseignements sur l'état de la propriété. Figurez-vous mon désappointement, monsieur,

lorsqu'au lieu de la maison de campagne élégante et commode que mon imagination se représentait, je suis tombée sur cet horrible vieux grand manoir désert et délabré, qui semble avoir été bâti par des géants pour loger des chauves-souris. Donc nous voilà, deux pauvres femmes seules, loin de toute ville, au milieu de chemins que j'appellerais détestables, si je ne parlais devant monsieur le maire, dans un village inconnu et qui ne connaît point d'auberges, au moment d'un orage épouvantable, et n'ayant, pour nous protéger contre la nuit, le vent, la pluie, le tonnerre et les voleurs, s'il y en a, que la capote d'une calèche. Monsieur le maire, vous êtes chargé de veiller à la sûreté des personnes qui se trouvent dans votre commune : je vous le demande, qu'allons-nous devenir ?

Ce singulier discours, débité avec aisance et d'un ton tour à tour calme, triste et moqueur, avait enchanté M. Jacquin, qui, après en avoir écouté le commencement avec in-

térêt, en accueillit la fin avec une gaieté non déguisée.

— Non, sacrebleu! s'écria-t-il, il ne sera pas dit que la commune de Kadoré et son maire aient refusé l'hospitalité à une aussi aimable voyageuse; si, vous et madame votre tante, vous ne craignez pas de bivouaquer sous l'humble toit d'un vieux soldat, je serai heureux de mettre à votre disposition, pour cette nuit et tant qu'il vous plaira, le colombier que voici.

Et il montrait d'un geste triomphant la maison qu'il avait annoncée en termes si modestes.

— Comment donc! répliqua la jeune dame d'un air d'admiration qui flatta au dernier point la vanité du propriétaire, cela un colombier! Dites plutôt un château, et, à cette heure, le vrai château du village.

— Eh bien, mesdames, acceptez-vous ma proposition?

— Avec reconnaissance. Mais ne dérangerons-nous pas?...

— Personne. Je ne suis, Dieu merci! pas marié, et chez moi, tout le monde est content quand je suis de bonne humeur. Veuillez prendre mon bras, ma belle dame, je vais vous conduire et vous installer. Après quoi, je vous souhaiterai le bonsoir et j'irai à mon tour demander l'hospitalité au curé.

La comtesse insista vainement auprès du commandant pour le faire rester chez lui; il avait l'amour-propre de se croire encore dangereux, malgré ses cinquante-cinq ans, et voulut absolument passer la nuit dehors pour prévenir les méchants propos. Il fallut lui céder sur ce point et le laisser donner ses ordres en conséquence. Les chevaux furent renvoyés à la poste, la voiture fut remisée, et toute la cuisine mise en mouvement pour préparer un bon souper, dont les voyageuses devaient avoir grand besoin. Après leur avoir fait explorer la maison, où tout fut trouvé charmant, le digne M. Jacquin les quitta, comblé de remercîments et d'éloges, et alla rejoindre ses amis.

Il leur traça de la comtesse un portrait magnifique et donna libre carrière à son enthousiasme. C'était la plus ravissante et la plus aimable personne qu'il eût rencontrée de sa vie, disait-il, tout à fait bonne enfant et pas du tout bégueule, quoique noble. Il était heureux et fier de l'avoir décidée à rester dans le pays; car, d'après l'idée qu'il lui en avait donnée, elle venait d'envoyer chercher des ouvriers à Rennes pour meubler immédiatement une aile du château. Lui et ses amis allaient y gagner une société charmante, et les pauvres de la commune une bienfaitrice. Voilà un billet de cinq cents francs qu'elle vient de me donner pour eux. — Veuillez, m'a-t-elle dit en me le présentant, veuillez remettre cela à M. le curé, pour qu'il en fasse des aumônes. Ne pouvant vous offrir le prix de votre hospitalité, il est juste que je le paye aux pauvres. — Hein ! quelle délicatesse ! quelle modestie ! Donner à un bienfait la tournure d'une dette, pour s'en ôter le mérite ! Moi

j'ai pris et j'ai remercié au nom de l'abbé Pascal. Et alors nous avons joliment causé de vous, allez, l'abbé. En entendant votre nom, elle a paru étonnée et comme saisie; puis elle m'a demandé votre âge, votre signalement, et depuis quand vous étiez ici, et dans quel pays vous étiez né, et je ne sais plus quoi encore, un tas de choses. Enfin, j'avais l'air d'un voyageur interrogé par un gendarme. J'ai dit tout ce que je savais, et je n'en sais pas long sur vous, que vous étiez un grand sec, jaune et chauve, que vous me faisiez l'effet d'avoir la quarantaine sonnée, que vous desserviez la commune depuis deux ans, que vous étiez un brave homme, que je vous aimais beaucoup, et que je vous croyais né en France. Rien de plus, rien de moins. Elle a paru satisfaite de mes renseignements. D'abord cette créature-là a toujours l'air d'être contente de tout. Ah! je vous réponds que vous allez avoir une fière paroissienne. Seulement je vous conseille de veiller sur votre vertu, mon cher

abbé, si vous ne voulez pas qu'elle s'en aille à tous les diables... A propos, vous allez me loger jusqu'à ce que je puisse rentrer à la caserne. Arrangez-vous : tant pis!

— Votre logement est tout trouvé, commandant, lui répondit le curé. Vous prendrez ma chambre et mon lit. Je pars ce soir pour Saint-Brieuc.

— Ce soir ? s'écrièrent à la fois tous les assistants.

— Ce soir, répéta tranquillement le curé.

— Mais il va faire un temps horrible, reprit madame Hubert.

— Il n'importe. Il faut que j'aie sans retard un entretien avec monseigneur. C'est décidé ; si vous le voulez bien, mes amis, nous n'en parlerons plus.

On connaissait la fermeté un peu opiniâtre de l'abbé Pascal, et personne ne chercha plus à le détourner de son projet.

— C'est convenu, dit M. Jacquin, je prends votre place, mais pas vos fonctions, entendons-nous. Pour confesser, passe encore : je

crois que je m'en tirerais; mais pour dire la messe *et cætera*, serviteur; rompez les rangs.

— Si, pendant mon absence, on avait besoin de mon ministère, vous auriez la bonté d'envoyer chercher le curé de Matignon, que je vais prévenir en passant. Quant à l'argent que cette dame vous a donné pour les pauvres, vous le distribuerez vous-même, ou vous me le remettrez à mon retour, selon que vous le jugerez convenable.— Maintenant, prenons, si vous le voulez bien, congé de nos amis. Je vais vous installer le moins mal qu'il me sera possible, et me mettre ensuite en route.

— Moi, dit Marcel, je vais accompagner M. le curé pour l'aider dans ses préparatifs de voyage.

Et il sortit le premier, suivi de Griffon.

Le commandant souhaita le bonsoir, et le curé fit ses adieux à madame Hubert et à Eugénie. Celle-ci lui dit, au moment de le quitter :

— Tâchez de revenir bientôt, monsieur le curé.

— Le plus tôt que je pourrai, mon enfant.

— Je ne sais pourquoi, mais je suis toute triste et comme effrayée de vous voir partir.

— Il le faut, ma pauvre enfant. Au revoir.

Il sortit aussitôt, et prit avec le commandant le chemin du presbytère. Pour y arriver, il fallait suivre la côte jusqu'à mi-chemin du Domaine et de la Maison-Fleurie. Là, on traversait la baie à pied, à la marée basse, ou en bateau, à la marée haute.

En ce moment, la mer commençait à peine à descendre. Les deux amis trouvèrent Marcel déjà établi avec Griffon dans la barque qui servait à porter, moyennant un sou, les passagers d'une rive à l'autre. Le paysan qui remplissait l'emploi de batelier, voyant la nuit venue, était allé se coucher, et le jeune homme s'était mis en devoir de le remplacer. Il avait déjà bordé les avirons, et, dès que ses deux compagnons se furent assis

à l'arrière, il se mit à ramer vigoureusement. Au bout de cinq minutes, malgré la largeur de la baie et la force du courant, il aborda de l'autre côté. On monta au presbytère. Le curé donna ses instructions à la gouvernante ; le commandant commença à s'occuper de son casernement, et Marcel alla seller le cheval. Le curé vint bientôt le rejoindre devant l'écurie, attacha un petit porte-manteau derrière la selle, et enfourcha son robuste poney. Il serra la main au commandant, qui lui souhaita un bon voyage ; puis il prit avec Marcel la route du village, qu'ils ne tardèrent pas à atteindre. Tout y était endormi, excepté quelques chiens qui se mirent à aboyer en entendant les pas du cheval. Mais personne ne s'en inquiéta, pas même Griffon, qui dédaigna de leur répondre. Arrivés à un endroit où le chemin se bifurquait, les deux amis se séparèrent.

— Bon voyage, monsieur le curé, dit Marcel, et prompt retour !

— Au revoir, mon enfant, répondit le prêtre; soyez heureux!

Et il s'élança au galop sur la route de Matignon. Le jeune homme reprit à pas lents celle de la Maison-Fleurie.

Il s'avançait avec nonchalance, aspirant à pleins poumons les fraîches bouffées qui traversaient l'atmosphère, savourant les parfums de la prairie mêlés aux émanations salines de la baie, écoutant le frémissement plaintif des arbres, le sifflement aigu des lianes et le murmure sourd des flots.

Bientôt il eut envie de prendre part à ce concert grandiose de la nature, et entonna d'une voix forte ce refrain des pêcheurs bretons, qui se présenta tout d'abord à sa pensée :

Pauvre marin, mon cœur contrit
A vous, mon Dieu, se recommande.
Mon bateau, las! est si petit,
Seigneur, et la mer est si grande!

A peine avait-il achevé la dernière note,

qu'une autre voix, éclatante et pure, lui répondit du milieu de la baie, chantant l'*Orage* de Schubert. A entendre cette mélodie sublime surgir en accents inspirés du sein des flots invisibles, on eût dit l'esprit de la mer conjurant, avant de s'endormir, la tempête qui accourait sur le char de la nuit.

Le jeune homme écouta avec ravissement cette voix qui faisait vibrer toutes les cordes de son âme. Elle ne chantait déjà plus, qu'il l'écoutait encore. Au bout de quelques minutes, fatigué du silence, il voulut réveiller cette harmonie merveilleuse qui semblait s'être assoupie ; et, espérant qu'elle répondrait, comme la première fois, à son évocation, il se remit à chanter le refrain des pêcheurs. La voix lui répondit, en effet, mais par un cri terrible, déchirant, désespéré. Le cœur du jeune homme se serra; une sueur froide baigna son front; il s'arrêta, indécis et tremblant, espérant à peine avoir mal entendu. Un se-

cond cri, pareil au premier, seulement un peu plus éloigné, ne lui laissa plus de doute. Il répondit par une forte acclamation, pour avertir la victime qu'on allait à son secours, et s'élança, suivi de Griffon, vers l'endroit où il supposait le danger.

Quelques instants d'une course effrénée le menèrent au bord de la baie, et il se précipita dans les flots que l'orage commençait à agiter fortement. Son fidèle compagnon, sans attendre son appel, y était déjà entré, et tous deux se mirent à nager de conserve vers le milieu de la baie.

La jeune comtesse, en attendant l'heure du souper, était descendue se promener au bord de l'eau. Nature romanesque et avide d'émotions, elle trouva une sorte de joie inquiète à errer, au milieu des ténèbres, le long des flots tumultueux qui déferlaient bruyamment à ses pieds. Cependant elle se laissait peu à peu fasciner par cette ondulation régulière et incessante, et ne tarda pas à vouloir s'y associer. Elle at-

tira une barque attachée par une corde à un piquet de la rive, y posa un pied timide, le retira bien vite, l'y posa encore, jouant avec le danger, jouissant de sa frayeur, et finit par y sauter, toute joyeuse de son courage, tout étonnée de sa facile victoire. Elle tenta d'abord de se tenir debout, chancela, tomba assise sur un banc, et, riant de son malencontreux essai, se résigna sans peine à une immobilité que déplaçait sans cesse l'agitation des vagues. Long-temps elle s'abandonna au mouvement de la mer, qui la berçait, comme une nourrice, au bruit d'une chanson monotone. Les yeux demi-clos, la tête renversée, la poitrine ouverte aux fougueuses caresses du vent, elle palpitait tout entière en proie à une ivresse mystérieuse; et son imagination, emportée sur les ailes de l'extase, se perdait dans un tourbillon de rêveries. La voix de Marcel, en résonnant dans le lointain, sembla donner une réalité à la fantaisie de ses songes. Le besoin de répondre à ce

chant inattendu et de rendre à l'inconnu le bienfait de sa douce surprise fit éclater sur les lèvres de la comtesse l'hymne magnifique que récelait sa mémoire.

Cependant la corde, soulevée d'une main imprudente, s'éloignait peu à peu, en déroulant ses replis, du piquet autour duquel elle n'était plus fixée. Absorbée dans son inspiration, la jeune femme ne remarqua pas d'abord que le bateau changeait de place. Mais, quand elle eut fini de chanter, elle s'aperçut, avec une surprise mêlée de frayeur, que le courant, aidé du vent qui augmentait sans cesse, l'emportait rapidement vers le milieu de la baie, du côté de la pleine mer. Son premier mouvement fut de lutter. Elle prit les deux avirons couchés dans le fond de la barque, et, les plaçant chacun sur un bord, elle essaya de ramer; mais ses mains inhabiles trompèrent ses efforts, et elle ne réussit qu'à faire tourner la barque, tantôt dans un sens et tantôt dans un autre, sans la faire changer

de route. Les flots, clapotant sourdement contre ses flancs, la poussaient, la roulaient avec violence devant eux. Le vent commençait à fouetter leur écume au visage de la comtesse : elle était déjà en proie à une vive terreur, quand un éclair, glissant pour la première fois sur les ténèbres de l'horizon, lui montra le danger plus grand et plus imminent encore qu'elle ne le croyait. La barque, entraînée par son travers, s'avançait vers une roche aiguë, autour de laquelle la mer tournoyait en se brisant avec fureur. En ce moment la pauvre femme entendit retentir de nouveau le chant du jeune homme : elle poussa d'abord un cri pour l'appeler à son aide, puis bientôt après un second, qu'elle crut le dernier. La barque venait de chavirer en heurtant la roche. Par bonheur, la comtesse, en tombant, s'était accrochée au bord. Grâce à cet appui, elle se soutint quelque temps à la surface de l'eau ; mais bientôt ses membres délicats, vaincus par la terreur et la

fatigue, ne purent plus résister à l'assaut grandissant des lames, et, forcée de lâcher le bois protecteur, la malheureuse se sentit engloutir.

Cependant Marcel, atteignant la barque renversée, en avait fait le tour à la nage. Ne voyant, n'entendant personne, il ne savait plus de quel côté se diriger, quand il crut apercevoir quelque chose s'agitant au milieu des vagues. Il s'élança aussitôt de ce côté, et trouva Griffon qui luttait contre le courant, tenant dans sa gueule le bas d'une robe dont le haut disparaissait dans l'eau. Il saisit aussitôt la comtesse, dont il ramena la tête à la surface. Puis, confiant à Griffon un bras pour lequel il lui fit quitter la robe, et, s'emparant de l'autre, il se mit à nager vers le rivage. Au bout de quelques minutes, malgré les vagues et le courant, il réussit à aborder avec celle qu'il venait de sauver.

Car la comtesse n'était qu'évanouie. Après de vaines tentatives pour la ranimer, il prit

le parti de la transporter dans un endroit où elle pût recevoir des secours efficaces; et, l'enlevant dans ses bras, il prit le chemin de la Maison-Fleurie, dont il n'était pas loin. Il gravit avec ardeur les pentes escarpées de la colline, plus fier encore qu'accablé de son fardeau. Plusieurs fois l'émotion, jointe à la fatigue, le força de s'arrêter. Il s'asseyait alors sur une pierre, posait doucement sur ses genoux le beau corps inanimé de la jeune femme, appuyait sa tête contre son épaule, et, à la fois tremblant, attendri, enivré, cherchait à la ranimer sous ses chastes attouchements, tandis que Griffon léchait ses mains pendantes. Puis, faisant un nouvel effort, il se remettait en route. Au bout d'un quart d'heure, il arriva à la Maison-Fleurie, épuisé et haletant. Sans pouvoir dire une parole, il entra dans le salon où madame Hubert et Eugénie l'attendaient avec inquiétude, et déposa la comtesse sur le canapé.

— Mon Dieu! s'écria madame Hubert, qu'y a-t-il, Marcel?

Marcel était tombé tout pâle sur un fauteuil, et ne put répondre un mot. Eugénie, en voyant son cousin entrer moitié nu, tenant dans ses bras une femme qui semblait morte, avait été saisie d'un tremblement nerveux. Mais, quoique aussi pâle que son cousin et aussi agitée que sa mère, elle avait eu la force de retenir le cri de terreur prêt à s'échapper de sa poitrine. Elle alla, aussi vite que le permit la faiblesse de ses jambes, vers le canapé, et, mettant la main sur le cœur de la noyée :

— Elle vit encore! s'écria-t-elle avec un accent de triomphe. Vite! transportons-la dans ma chambre, et mettons-la dans mon lit. Allons, ma mère, vous par ici, moi par là. Marcel est trop fatigué pour nous aider. D'ailleurs, il en a déjà assez fait, le pauvre garçon.

Les deux femmes prirent, en effet, la comtesse, l'une par les pieds, l'autre par

les épaules, la portèrent dans la chambre d'Eugénie, et, après l'avoir dépouillée de ses vêtements mouillés, la mirent au lit. Les domestiques se levèrent pour donner leur part de soins. Marcel lui-même, revenu de son accablement, était allé s'asseoir dans un coin de la chambre, et ne quittait pas du regard le visage de la malade, dont la blanche pâleur, rehaussée par l'ombre de ses cheveux humides, semblait unir le calme de la mort à la beauté de la vie. De légers soupirs commencèrent bientôt à soulever sa poitrine. Puis ses mains s'agitèrent, et sa tête essaya sur l'oreiller d'imperceptibles balancements. Enfin elle ouvrit les yeux, qu'elle referma aussitôt avec un mouvement d'effroi. Elle ne tarda pas à les rouvrir, et promena lentement autour d'elle un regard étonné. Tout le monde s'était à la fois approché, dans un silence plein d'émotions. Elle contempla long-temps ces deux femmes qui veillaient à son chevet, comme deux anges près du berceau d'un

enfant endormi. Elle semblait se croire le jouet d'un rêve. Tout à coup, par un brusque mouvement qu'elle fit comme pour secouer sa vision, elle aperçut, à la tête du lit, Marcel, qui, penché sur elle, suivait d'un œil avide les progrès de sa résurrection. Après l'avoir fixement regardé pendant quelques instants, elle lui jeta brusquement ses bras autour du cou, et, serrant sa tête sur sa poitrine, elle se mit à fondre en larmes. A la vue de ce jeune homme moitié nu, dont les cheveux ruisselaient encore, elle avait retrouvé sa mémoire et deviné la vérité. Confondant dans un même élan le souvenir de ses dangers et le sentiment de son salut, elle pleurait à la fois de terreur, de joie et de reconnaissance.

On eut beaucoup de peine à la calmer. Quand son accès fut passé, madame Hubert, qui en redoutait un second, pour elle d'abord, ensuite pour Marcel, dont l'agitation était visible, ordonna à celui-ci d'aller

prendre un repos qui lui était si nécessaire. Il obéit à regret, et, laissant dans la chambre de la malade Eugénie et sa mère, qui devaient la veiller tour à tour, il se retira à pas lents dans la sienne.

III.

Pendant trois jours, la comtesse fut en proie à une fièvre ardente. Cependant le médecin, qu'on avait envoyé chercher en toute hâte à Saint-Servan, déclara qu'elle n'était pas en danger, et qu'un peu de soins joint à beaucoup de repos suffirait à la rétablir complétement. Il recommanda surtout de ne la contrarier en rien; on devait éviter soigneusement d'irriter son imagination trop vivement impressionnée; en la laissant se calmer, on la guérissait tout naturellement.

Ces prescriptions furent religieusement

suivies. Madame Hubert et sa fille se succédèrent sans relâche au chevet de la malade et ne la perdirent pas un instant de vue. La marquise de Terray vint tous les jours, après avoir toutefois vaqué consciencieusement aux soins de sa toilette et de son déjeuner, passer quelques heures auprès de sa nièce. A l'heure du dîner, malgré les instances de madame Hubert, elle retournait au Domaine, sous prétexte que la délicatesse de sa santé la forçait à suivre un régime ; mais, en réalité, parce qu'elle préférait de beaucoup à la modeste cuisine de la Maison-Fleurie les plats friands que la femme de chambre avait ordre de lui apprêter.

Marcel ne quittait guère non plus la chambre de la malade ; il exerçait sur elle une influence mystérieuse et bienfaisante. Une sorte d'intuition magnétique avertissait la comtesse de son absence. Aussitôt qu'il était sorti, elle tombait dans le délire. — Sauvez-moi ! sauvez-moi ! s'écriait-elle avec

terreur. L'ange! où est l'ange? — On courait chercher Marcel. Dès qu'il était rentré, elle commençait à se calmer, faisait, comme les enfants, succéder à ses cris de petits gémissements interrompus, puis des soupirs, puis le silence, et finissait par s'endormir en souriant. Elle subissait parfois des crises plus violentes où il était obligé d'intervenir directement. Prenant ses mains dans une des siennes, il lui ordonnait avec une douce autorité de s'endormir; elle obéissait, mais sans vouloir lâcher la main qu'elle avait saisie; et Marcel, qui n'eût pu recouvrer sa liberté sans troubler le repos de sa malade, passait quelquefois ainsi des heures entières près d'elle, le regard fixé sur son visage.

Mais ces attouchements, qui calmaient la comtesse, jetaient au contraire le jeune homme dans un trouble profond dont il ne se rendait pas compte. Aussitôt qu'il avait un moment de libre, il allait se promener dans le jardin, seul si c'était la nuit, et, si

c'était le jour, avec le commandant, qui passait la plus grande partie de son temps à la Maison-Fleurie.

— Je ne sais vraiment ce que j'ai, disait-il naïvement à son vieil ami, en marchant avec précipitation et en aspirant l'air à grand souffle; je crois que c'est la fièvre.

— Non, ce n'est pas précisément la fièvre, répondait malicieusement le grognard, je connais ça.

Et, comme Marcel l'interrogeait de ses regards étonnés, il détournait la tête en fredonnant entre ses dents l'air de *Ça ira, ça ira.*

Vers le commencement de la quatrième nuit, la fièvre cessa. La comtesse, aussitôt qu'elle eut recouvré ses idées, exprima sa reconnaissance dans les termes les plus vifs et les plus affectueux. Madame Hubert lui répondit en l'embrassant; Eugénie et Marcel gardèrent le silence, agités d'émotions différentes, mais qu'ils ne s'expliquaient à eux-mêmes ni l'un ni l'autre.

Le lendemain matin, la convalescente se leva, et, appuyée sur le commandant et sur madame Hubert, alla s'asseoir dans le jardin. Les deux jeunes gens la suivirent, l'un par intérêt, l'autre par politesse. Une invincible antipathie éloignait Eugénie de la comtesse, vers laquelle un penchant irrésistible attirait Marcel, sans qu'aucun des deux en eût pu dire la cause.

La conversation roula naturellement sur la maladie de la comtesse et sur l'événement qui l'avait amenée. Elle se fit alors raconter la manière dont elle avait été sauvée. Le commandant épargna ce soin à la modestie de Marcel.

— Ah! monsieur, dit la jeune femme avec un accent pénétré, un pareil service ne peut se payer ni par des actions ni par des paroles. Tout ce qu'on peut faire, c'est de ne jamais l'oublier.

— Bah! bah! fit le commandant d'un air goguenard, vous l'avez déjà bien assez récompensé.

— Comment cela? demanda-t-elle d'un air étonné, ne se rappelant rien de ce qui s'était passé.

Mais personne ne répondit : Marcel, rouge comme le feu, tenait ses yeux baissés vers la terre ; Eugénie, légèrement pâle, regardait Marcel, et madame Hubert faisait en vain des signes au commandant, qui feignait de ne pas les comprendre et riait dans sa barbe de l'embarras général.

Heureusement l'arrivée de Griffon vint y faire diversion ; le digne animal, qui connaissait ses priviléges, entra en bondissant dans le cercle formé par la petite assemblée, et se mit à jouer avec tout le monde, léchant les mains de l'un, mettant sa tête sur les genoux de l'autre, bien reçu partout. La comtesse, qui savait le service qu'il lui avait rendu, ne fut pas la dernière à lui faire fête ; elle se montra même si caressante que Griffon, perdant toute retenue, mit ses deux grosses pattes sur ses épaules en poussant un aboiement formidable.

— A bas! s'écrièrent en même temps Eugénie, blessée de la familiarité que son favori témoignait à l'étrangère, et Marcel, fâché de le voir si incommode.

— Pourquoi donc? répliqua gracieusement la comtesse en retenant le chien par les pattes : pourquoi à bas? Griffon est aussi mon sauveur; il me demande, je crois, de l'embrasser, et je n'ai pas le droit de lui refuser cette faveur.

Et elle déposa un baiser sur le museau du chien, qui souffla d'un air d'assentiment et se retira satisfait.

— A la bonne heure! s'écria M. Jacquin en riant, voilà de la justice; pas de jaloux : le chien est récompensé comme le maître.

Cette fois l'embarras fut plus grand encore que la première, et la comtesse, qui avait compris, perdit tout à fait contenance.

— Commandant, s'écria madame Hubert en se levant avec impatience, vous êtes insupportable.

— Allons donc! répondit-il avec une tran-

quillité narquoise, quel mal y a-t-il à dire à une jolie femme qu'elle a embrassé un joli garçon? Moscou n'est pas brûlé pour ça.

La comtesse se leva de son côté, et, prenant le bras de madame Hubert, reprit avec elle le chemin du salon.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, chère madame, lui dit-elle avec timidité.

— Moi vous en vouloir, madame! et de quoi? Vous n'êtes pas responsable des inconvenances de M. Jacquin. Vous avez cédé aux inspirations d'un bon cœur, et vous avez eu raison. Je ne fais que vous en aimer davantage.

— Vous êtes mille fois bonne.

— Eugénie, reprit madame Hubert, donne le bras à madame la comtesse.

— Merci. Je suis déjà assez forte pour marcher seule; je n'ai plus d'autre mal qu'une faim terrible, et, quand j'aurai déjeuné, je ne m'apercevrai plus d'avoir souffert.

Eugénie alla donner l'ordre de servir.

Le commandant avait regardé les dames s'éloigner sans rien dire; mais, quand elles furent rentrées au salon :

— Pardieu! s'écria-t-il, ce sont de drôles de créatures que les femmes! Qu'en dis-tu, Marcel?

Celui-ci était resté immobile à la même place, regardant d'un air distrait les gambades que Griffon exécutait devant lui. Il leva la tête à l'interpellation du vieux militaire, et le regarda avec étonnement.

— Ah! ah! dit M. Jacquin, tu ne comprends pas? Un jour, tu comprendras, et tu en verras bien d'autres. — Veux-tu venir faire un tour à cheval avec moi?

— Je veux bien, répondit machinalement Marcel.

Les deux amis se dirigèrent ensemble vers le Domaine, pour y prendre des chevaux. Ils firent une promenade de deux heures, pendant laquelle ils n'échangèrent pas dix paroles. Marcel paraissait absorbé, et le commandant respecta sa préoccupation.

En rentrant au Domaine, ils y trouvèrent la comtesse, à qui le déjeuner avait rendu ses forces et sa gaieté. Marcel fut surpris et presque affligé d'apprendre qu'elle n'habiterait plus la Maison-Fleurie. Il s'était, en quatre jours, habitué à la regarder comme faisant partie de la famille, et il lui sembla que son absence allait y laisser un vide.

— Déjà! s'écria-t-il; vous nous quittez déjà!

— Il le fallait bien, répondit-elle. Maintenant que me voilà tout à fait guérie, je n'avais plus de droits à l'hospitalité de la Maison-Fleurie, et j'aurais, en y restant plus longtemps, abusé des bontés de votre excellente famille.

— Et puis, dit le commandant, il est juste que le Domaine ait son tour. Il faut de la justice, que diable! et je ne vois pas de quel droit ce blanc-bec voudrait vous accaparer.

— Je vous remercie, repartit gaiement la comtesse, de l'importance que vous voulez bien attacher à ma présence, mon cher mon-

sieur Jacquin. Mais, comme je ne veux point faire de jaloux, je vais aujourd'hui même m'établir chez moi. Les ouvriers que j'avais fait demander à Rennes sont arrivés dès le lendemain, madame de Terray vient de me l'apprendre, et m'ont en trois jours organisé une espèce de tente, qui ne vaudra pas à coup sûr votre caserne, commandant, mais où je pourrai néanmoins camper assez supportablement. A la campagne comme à la guerre. Et en avant! qui m'aime me suive, ou plutôt m'accompagne : car je ne suis pas encore bien vaillante.

— Quel petit soldat! Tudieu! je n'aurais pas été fâché d'en avoir quelques-uns comme ça dans ma compagnie, au temps où j'étais capitaine.

— C'est bien le moins que j'aie un peu des vertus militaires, moi fille et femme d'officier.

— Vous êtes mariée? fit Marcel avec un étonnement chagrin.

— Hé! sans doute. Ne m'avez-vous pas entendu appeler madame?

— C'est vrai..... Mais je n'avais pas réfléchi.....

Il s'arrêta au milieu de sa phrase, ne sachant comment la terminer sans dire une sottise.

— Ces jeunes gens sont étonnants, dit en riant M. Jacquin; ils ne peuvent jamais comprendre que les femmes aient des maris ou des amants. Tu aurais voulu que madame t'attendît, n'est-ce pas, morveux?

Marcel ne répondit pas. Il était en proie à un malaise où le dépit se mêlait à l'embarras. La comtesse vint à son secours en donnant le signal du départ.

— Attendez au moins que je fasse mettre les chevaux à la voiture, dit M. Jacquin.

— C'est inutile. La mer est haute, nous arriverons plus vite en bateau.

— En bateau! Vous oserez y retourner?

— Pourquoi pas? Je sais que je ne me noierai pas avec... avec vous, messieurs,

dit-elle en achevant sa phrase autrement qu'elle ne l'avait d'abord pensé.

Le commandant ne fut pas dupe de cette fausse manœuvre.

— Eh! eh! répondit-il, ne vous y fiez pas. En cas de naufrage, je ne vaudrais pas Griffon, à moins pourtant que l'espoir de la même récompense ne me donnât les mêmes forces.

Tout en causant, on s'avança vers la baie. Marcel, à qui les dernières paroles de la comtesse avaient rendu toute sa bonne humeur, paya vaillamment de sa personne et fit voler le bateau vers l'autre rive. En arrivant, il vira de bord, de manière à rapprocher le plus possible du bord l'arrière où étaient assis M. Jacquin et les deux dames. Malheureusement la mer avait déjà un peu baissé, et le bateau resta séparé de la terre ferme par quelques pieds de vase. Le commandant sauta assez allègrement par-dessus; mais madame de Terray, qui le suivait, n'osa imiter son exemple, et,

après avoir regardé en vain de tous côtés, finit par s'écrier qu'il lui serait impossible de descendre, si l'on ne venait à son secours. Le commandant s'empressa d'offrir sa main; mais la vieille marquise ne se contenta pas de si peu.

— Si je ne craignais d'être indiscrète, dit-elle avec son sourire le plus confit, je vous prierais, commandant, de vouloir bien me porter.

La proposition n'était pas des plus séduisantes; mais M. Jacquin, voyant qu'il n'y avait pas à reculer, prit son parti en brave.

— Comment donc, madame! — fit-il d'un air extrêmement flatté, — avec le plus grand plaisir.

Passant de la parole au fait, il posa délicatement le pied droit à la surface de la vase, en se campant sur la jambe gauche qui n'avait pas quitté la terre ferme. Cette attitude héroïque avait pour objet de n'enfoncer que le moins possible. Elle eut le résultat contraire. Madame de Terray se

laissa aller de toute la lourdeur des gens vieux et gras dans les bras que lui tendait M. Jacquin. Celui-ci eut besoin de toutes ses forces pour ne pas la laisser tomber, et fut obligé de se pencher un moment en avant. Moment funeste! Tout le poids de la personne portante et de la personne portée se trouva concentré sur un seul point d'appui, et fit entrer comme un pilotis dans la vase la jambe droite du commandant. La base venant à se déplacer de la sorte, l'édifice ne tarda pas à chanceler et finit par s'écrouler tout à fait; ce qui veut dire que le digne maire et la noble voyageuse, victimes, l'un de son dévouement, l'autre de sa confiance, tombèrent ensemble sur le sol humide et fangeux, où ils disparurent à moitié.

Alors s'éleva un quatuor des plus curieux. Le commandant exécutait un roulement de jurons à effrayer tous les diables qu'il invoquait, la vieille dame poussait des cris de merlusine, et Agathe et Marcel, fidèles

à ce mauvais instinct de la jeunesse qui s'égaie de toutes les chutes et surtout de celles des gens âgés, se livraient à des éclats de rire homériques. Ils riaient encore lorsque déjà les deux victimes, après s'être relevées, avaient gagné la terre ferme. Ce fut M. Jacquin qui mit un terme à cette folle joie en adressant la parole à Marcel :

— Ah çà! dis-moi, quand tu auras fini de rire, tu me rendras mon bateau, j'espère, pour que j'aille me nettoyer. Tu ne t'imagines pas que je m'en vais rester ainsi toute la journée, costumé comme un Fleuve de l'antiquité? Mille tonnerres! à mon âge, c'est dur. Je sens la marée au point de m'infecter moi-même, et je crois, le diable m'emporte! que j'ai du poisson pris dans mes poches.

Pendant cet éloquent monologue, les deux jeunes gens s'étaient lestement élancés à terre. Le commandant monta dans la barque et se mit en devoir de s'éloigner.

— Adieu, commandant, lui cria malicieusement la jeune femme, et mille remerciements pour votre belle conduite. Ce n'est pas votre faute si cela a mal tourné, et ma tante n'en est pas moins reconnaissante de votre complaisance. N'est-ce pas, ma tante?

— Certainement, fit avec son éternel sourire madame de Terray, qui ne ressemblait pas moins à une Naïade que M. Jacquin à un Fleuve, certainement, je suis fort obligée à monsieur.

— A votre service, madame, repartit le commandant en faisant avec sa casquette un profond salut.

Et, comme l'alliance bizarre de sa politesse cérémonieuse avec sa mine ridicule excitait chez la comtesse une nouvelle explosion de gaieté, il s'en prit à Marcel, qui ne riait plus, et lui dit avec colère :

— Vraiment, Marcel, tu ris comme un imbécile. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans tout cela.

Et il s'éloigna à force de rames, maugréant contre l'univers, contre lui-même, et surtout contre la marquise, qu'il traita, Dieu me pardonne! de pécore.

Elle, de son côté, ne le maudissait pas moins, en gravissant, à la suite des deux jeunes gens, le rude sentier qui conduit au château. Pour eux, tout entiers au bonheur de se sentir alertes et libres au milieu d'un magnifique paysage, ils s'en allaient ensemble, sautillant et chantant, comme des oiseaux.

— Quel beau soleil ! s'écriait Marcel.

— Quel air pur ! répliquait la comtesse.

— Comme la mer et le ciel sont bleus ! Ils se confondent à l'horizon et ne forment plus qu'une masse d'azur. Ils ont l'air de s'aimer.

— Voyez ces plantes sauvages ! Elles palpitent de joie aux caresses de la lumière, et il semble entendre la sève bouillonner dans leur sein. Et ces vigoureuses senteurs qui s'élèvent des buissons ! Cela fortifie et

enivre à la fois. Ah ! qu'il fait bon vivre !

Et ils s'avançaient et s'arrêtaient tour à tour, cueillant une fleur, poursuivant un papillon, aspirant la brise, contemplant l'espace.

La marquise montait péniblement, bien loin derrière eux.

— Oh ! mon Dieu ! disait-elle en soufflant, mon Dieu ! qu'il fait chaud ! quel horrible soleil ! Et ces mouches qui bourdonnent ! Et ce vent qui vous glace par instants ! Quel ennui que la campagne ! Et pourquoi suis-je venue ici ?

Triste et éternel contraste ! La vieillesse souffre de tout ce qui réjouit la jeunesse.

On arriva au château. Les ouvriers y étaient encore. Ils achevaient d'organiser l'aile droite, la plus rapprochée de la mer. Pour s'y rendre, il fallait passer sous une grande voûte presque en ruines, qui avait autrefois servi de porte au manoir, et traverser une vaste cour, remplie de hautes

herbes et de fleurs sauvages. Il y avait dans ce mélange d'architecture seigneuriale et de nature solitaire une grandeur mélancolique qui contrastait vivement avec la grâce coquette des appartements que l'on venait d'improviser. La noirceur des murs extérieurs prêtait un nouvel éclat à la fraîcheur des tentures, et l'aspect délabré de la forteresse relevait encore l'élégance des meubles. La mode, en touchant du bout de sa baguette ce débris du moyen âge, y avait fait éclore d'un coup toutes les fleurs de la fantaisie moderne.

Marcel, accoutumé à la simplicité de la vie campagnarde, fut ébloui et comme enivré de ce luxe charmant. Identifiant, par une erreur, hélas ! bien commune, la propriété avec la propriétaire, il fit honneur à la comtesse de toute la poésie de son nouvel entourage. Il lui sembla que c'était elle qui avait inventé, créé toutes ces petites merveilles ; et, prenant l'effet pour la cause,

il crut que c'était l'idole qui embellissait le temple.

Ce luxe produisait d'autant plus d'effet sur lui qu'il n'en paraissait faire aucun sur la comtesse. Où il ne trouvait qu'à admirer, elle ne trouvait souvent qu'à blâmer ; et, tandis qu'il n'imaginait pas de plus délicieux séjour, il l'entendait faire des reproches aux ouvriers, et témoigner maints regrets.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas envoyé des tapis d'Aubusson ? J'ai horreur des moquettes. Cela sent la maison garnie. Voilà des perses qui datent d'une année au moins, peut-être bien de deux. Ces causeuses sont d'une forme ostrogothe, en vérité. Pourquoi cela ?

— Madame la comtesse, répondait humblement le maître tapissier, avait demandé quelque chose de simple.

— Oui, mais quelque chose de convenable.

— Que madame la comtesse veuille bien

m'excuser ! Mais j'ai été pris à l'improviste ; il a fallu apporter tout cela dans la nuit même, et nous n'avons pas les mêmes ressources qu'à Paris.

— C'est juste, reprit-elle en souriant, et je vous remercie toujours du zèle que vous y avez mis. Voyons au moins si les siéges sont bons.

Et, pour les essayer, elle se mit à sauter dessus à pieds joints. Marcel était ébahi. Il n'aurait pas osé seulement s'y asseoir.

— Et le piano, s'écria-t-elle tout d'un coup, est-il arrivé ?

— Il est dans le boudoir de madame.

— Très-bien ! monsieur Marcel, voulez-vous que nous allions l'essayer ?

Sans attendre sa réponse, elle entra dans le boudoir, dont un ouvrier venait de lui ouvrir la porte. Marcel l'y suivit. Il la trouva déjà assise et préludant.

— Les sons ne m'en paraissent pas mauvais, qu'en dites-vous ? Vous êtes musicien, n'est-ce pas ?

— Un peu, madame.

— Ayez donc la bonté de voir s'il est d'accord, pendant que j'irai donner un coup d'œil à ma garde-robe, que j'ai envoyée ici ce matin.

Elle s'enfuit, emportant un des pots de fleurs dont on avait eu soin de garnir le boudoir.

Marcel s'assit machinalement à la place qu'elle venait de quitter, et, pour lui obéir, se mit à promener au hasard ses doigts sur le clavier; car son âme était ailleurs. Où? il ne le savait pas lui-même. Il sentait tout son être bouleversé, non-seulement à l'aspect, mais encore à la pensée de cette femme étrange, si grande dame et si bonne enfant, qui apportait à toutes choses à la fois tant d'audace, de fougue, d'imprévu et d'abandon. En montant la côte, il avait vu éclater dans toutes ses paroles, dans tous ses gestes, une admiration enthousiaste de la nature. En passant sous la voûte et dans la grande cour du château, elle avait pâli, en prome-

nant autour d'elle des regards rêveurs ; et, à peine entrée dans son nouvel appartement, elle avait repris son caractère mutin et son humeur pétulante.

Était-ce une femme ou un sylphe qu'il avait devant les yeux? Quant à un ange ou à un démon, il n'y pensait pas. Les habitants du ciel ne s'étaient jamais présentés à lui sous cette apparence turbulente et mobile, et il n'avait pas assez vécu pour croire qu'une nature diabolique pût revêtir une belle enveloppe.

Perdu dans le trouble de ses pensées, il avait depuis long-temps cessé de faire résonner les notes du piano, et, la tête tournée vers la porte par laquelle avait disparu la comtesse, il attendait son retour.

— Eh bien! dit tout à coup à son oreille une voix vibrante, pourquoi n'avez-vous pas continué à jouer?

Il se retourna vivement et aperçut debout, derrière lui, la comtesse vêtue d'une robe blanche légèrement décolletée, avec

les bras nus et des fleurs dans les cheveux. Il était tellement absorbé, qu'il ne l'avait pas entendue entrer par une autre porte et s'avancer sur le tapis. En la voyant apparaître tout à coup si gracieusement parée, si fantastiquement belle, il eut le vertige et ne put trouver un seul mot. Elle reprit :

— C'est dommage ; j'étais enchantée de m'habiller en écoutant la musique. — Allons, puisque vous ne voulez rien faire, cédez-moi la place, paresseux.

Et, de sa jolie main, elle lui poussa légèrement l'épaule. Comme s'il eût obéi à l'impulsion d'une force toute-puissante, il suivit le mouvement qui lui était imprimé et s'en alla tomber plutôt que s'asseoir sur une ottomane, à l'autre bout du boudoir. Elle commença à préluder.

— Aimez-vous Schubert, monsieur Marcel ?

— Je ne le connais pas, madame, murmura-t-il.

— Vous ne le connaissez pas ! Vous êtes

un vrai sauvage. Ne pas connaître Schubert, ce roi de la mélodie, qui a si bien compris et rendu tous les sentiments, toutes les passions! qui a une plainte pour toutes les douleurs de l'âme et un chant pour toutes ses joies! Quant à moi, c'est mon musicien favori. Il y a surtout la *Sérénade* dont je suis folle : cela parle à la fois au cœur et aux...

Elle n'acheva pas sa phrase et reprit vivement :

— Tenez, je vous en fais juge.

De cette même voix qui, en éclatant tout à coup au milieu du silence de la nuit, avait si délicieusement ému Marcel, elle se mit à chanter la *Sérénade*. Tout ce que cette divine cantilène renferme de désirs voilés, de tendresses ineffables, de délirantes espérances, elle le fit sentir, voir, presque toucher du doigt à Marcel, tant elle interprétait habilement la pensée du maître.

Un moment de silence suivit le chant, silence plein d'émotions et de dangers! Ce

fut la comtesse qui le rompit la première.

— Eh bien! qu'en dites-vous? fit-elle sans se retourner.

Le pauvre jeune homme ne répondit que par des larmes. Elle les devina sans les voir, et, pour lui en ôter l'embarras, elle se mit à exécuter des variations brillantes qui lui donnèrent à la fois le temps et le moyen de se calmer.

— N'est-ce pas, reprit-elle au bout de quelques instants en continuant ses gammes, n'est-ce pas que c'est beau?

— Bien beau, répondit Marcel, à qui les paroles manquaient pour peindre son admiration.

— Voulez-vous que je vous l'apprenne?

— A moi?

— Eh! sans doute, à vous.

— Oh! merci. Mais je ne pourrai jamais chanter cela, moi.

— Pourquoi?

— Parce que...

Parce que j'en mourrais, allait-il s'écrier;

mais il s'arrêta, n'osant achever sa pensée. En ce moment, madame de Terray entra en disant :

— Veux-tu venir, ma toute belle? Le dîner est prêt, et la soupe va refroidir.

— Voulez-vous nous faire le plaisir de rester à dîner avec nous, monsieur Marcel? dit la comtesse.

— Merci, madame, répondit-il en courant à la fenêtre pour regarder le soleil; mais il est au moins six heures, et ma mère va être inquiète. Déjà six heures! comme le temps passe rapidement! Il faut que je coure bien vite. Mon Dieu, que lui dirai-je, à ma mère, pour m'excuser?

— Que vous teniez compagnie à sa malade, et elle vous pardonnera bien vite. Présentez-lui, je vous prie, tous mes respects, et vous, promettez-moi de venir me voir. Je vous dois trop pour n'avoir pas besoin de vous dire souvent que je suis reconnaissante. Et maintenant une poignée de main, à l'anglaise.

Elle tendit sa main à Marcel, qui l'effleura en rougissant de la sienne et s'enfuit sans ajouter un mot.

— Je t'assure, ma petite, dit la marquise, que le potage ne sera plus mangeable. Un potage gras surtout! quand ce n'est pas brûlant, adieu.

En rentrant à la Maison-Fleurie, Marcel trouva, comme il l'avait prévu, sa tante et sa cousine qui l'attendaient avec inquiétude.

— D'où viens-tu donc si tard, mon enfant? lui dit madame Hubert.

— Je viens de me promener à cheval avec le commandant, répondit-il.

Madame Hubert fut dupe de ce mensonge. Comment ne pas croire celui qu'on sait ne jamais mentir? Mais il n'en pouvait être ainsi d'Eugénie. En parcourant le jardin pour apercevoir Marcel, elle avait, deux ou trois heures auparavant, vu M. Jacquin débarquer seul de son bateau. Elle laissa toutefois, suivant son habitude de réserve,

passer l'assertion de son cousin, sans dire un mot, sans faire un geste d'étonnement.

Pendant ce temps, au château, les deux dames achevaient de dîner. Le valet de chambre, après avoir disposé le dessert, reçut de la marquise l'ordre de se retirer. Il allait obéir, lorsqu'elle se ravisa.

— Attendez, Frédéric; j'ai quelque chose à vous dire. Rappelez-vous bien une fois pour toutes que l'acier donne mauvais goût aux fruits, et ne manquez pas désormais de nous donner les couteaux d'argent au dessert.

Frédéric répara son oubli et sortit.

— Çà, maintenant, reprit la vieille dame, en se mettant à peler avec précaution une magnifique pêche d'espalier, maintenant, mignonne, parlons un peu raison. Que comptes-tu faire de ce petit bonhomme?

— De qui voulez-vous parler, ma tante? dit la comtesse d'un ton sérieux.

— Eh! de ce monsieur Marcel donc! Il t'a tirée de l'eau, — en cela plus adroit et

plus aimable que ce pataud de maire qui m'a jetée dans la crotte; — il t'a, dis-je, sauvé la vie; il a de beaux yeux et les dents blanches, et ne manque pas d'un certain bagout sentimental, je suis obligée de le reconnaître, quand il parle du soleil et de la lune. Cependant je ne puis croire que tu songes à en faire un amant. Hein?

— La question est tellement singulière, ma tante, que je ne puis la regarder autrement que comme une plaisanterie; et, en riant tout à l'heure, j'ai répondu.

— Je ne plaisante point, ma chère Agathe, repartit la marquise en dégustant avec solennité un quartier de sa pêche trempé de vin de Bordeaux. Tu es mon unique parente, et j'ai pour toi une affection maternelle. La meilleure preuve, c'est que j'ai consenti à te suivre dans ce désert, où t'amenait ton imagination fantasque, et à braver, outre les fatigues d'une longue route, les ennuis d'un séjour sauvage. A ton âge, dans ta position, et jolie comme tu l'es, tu

ne pouvais convenablement voyager seule. Il te fallait un mentor, ou au moins, puisque le mentor te fait sourire, un chaperon. Je me suis sacrifiée à ton salut; je ne te le reproche ni ne m'en glorifie : j'ai fait mon devoir, et voilà tout. Mais c'est bien le moins qu'ayant accepté, — ou, si tu l'aimes mieux, car je ne veux point te contrarier, m'étant imposé cette charge, — c'est bien le moins, ce me semble, que je te serve à quelque chose. Or, je crois devoir t'éclairer sur ta situation présente. Si tu n'y prends garde, cette aventure finira mal. Ce jeune homme deviendra à coup sûr, s'il ne l'est déjà, amoureux fou de toi. La reconnaissance, sa jeunesse, le manque de distractions, pourraient te rendre par trop indulgente à son égard, et t'amener, petit à petit, qui sait? à oublier tes devoirs. — Oh! entendons-nous bien; je ne veux pas te faire de morale absurde, et, parce que je suis vieille, je n'oublie pas qu'on peut être jeune. Je reconnais que la conduite de ton

mari te donne droit à quelque liberté. Il court de son côté, et il aurait mauvaise façon à t'empêcher d'aller du tien. Aussi n'est-ce que sur les circonstances, et non sur le fond même de l'affaire en question, que j'ai quelques observations à te soumettre. Si je te voyais disposée à former une liaison convenable, avec un homme de ta sorte, ayant du monde et connaissant les bienséances, je ferais, bien entendu, semblant de ne pas m'en apercevoir, et je n'userais de ma position près de toi que pour t'aider à sauver les apparences. Mais point. L'individu dont il s'agit se trouve dans des conditions détestables. Il est trop jeune d'abord, conséquemment naïf, mais d'une naïveté fabuleuse; ensuite il appartient à une famille de petites gens, où les idées sont aussi mesquines que les revenus. Sa fortune ne lui permet pas d'aller à Paris partager avec toi les plaisirs coûteux de l'hiver, sa naissance lui interdit l'entrée de ta société; n'y eût-il pas ces empêchements

majeurs, son ignorance totale de la vie lui ferait commettre mille gaucheries funestes. Il ne faut donc point penser à une liaison sérieuse et durable. Quant à t'en amuser seulement pendant les quelque six semaines que tu comptes passer ici, cela a plus d'un inconvénient. Le chapitre des passe-temps est difficile et dangereux. Je ne conseillerai jamais qu'à une femme d'un certain âge et déjà compromise de mener ainsi l'amour au galop, quoique la chose soit du reste assez amusante, et de changer d'amants en même temps que de séjours, à la manière des officiers de garnison. En aucun point tu n'en es là. Et fusses-tu décidée à entrer dans cette épineuse carrière, je chercherais encore à te détourner de ce monsieur Marcel, toujours à cause de sa jeunesse et de sa bourgeoisie. Les tout jeunes gens s'attachent d'une manière déraisonnable et frénétique à l'objet de leur premier amour; et les petites gens, quand ils ont une fois goûté d'une grande dame, n'en veulent plus

démordre. Double danger à courir avec ce monsieur Marcel. Si tu le prenais, tu ne pourrais plus t'en débarrasser ; il te suivrait, bon gré, mal gré, jusqu'au bout du monde, et viendrait, au beau milieu de Paris, pleurant et grondant, te faire un éclat doublement terrible, puisqu'il serait à la fois scandaleux et ridicule. — Voilà, mon cher cœur, ce que j'avais à te dire. Je te remercie de m'avoir écoutée avec attention et en silence ; tu sais combien j'ai la poitrine délicate, et il a fallu tout l'intérêt que je te porte pour me décider à un pareil discours. Je n'en peux vraiment plus.

Pour se réconforter, la bonne dame avala son dernier quartier de pêche en l'arrosant d'un demi-verre de vin de Bordeaux parfaitement sucré. Agathe l'avait, en effet, écoutée tranquillement, les deux bras croisés sur la poitrine et les yeux fixés sur son assiette. Après lui avoir laissé le temps de reprendre haleine, elle lui répondit avec le plus grand sang-froid :

— Ma chère tante, je n'ai aucun mérite à ne vous avoir pas interrompue. Mon respect pour votre âge et ma reconnaissance pour la bonne affection que vous me témoignez depuis si long-temps me faisaient mieux encore que la politesse un devoir de l'attention. Je vous remercie de votre franchise, et je vais tâcher de l'imiter. Loin de me croire coupable de légèreté ou de coquetterie pour avoir montré quelques égards à l'homme qui m'a sauvé la vie, je crois avoir, au contraire, en le faisant, obéi à toutes les bienséances. Je ne pensais pas avoir besoin de vous déclarer que je ne songeais en aucune façon à prendre M. Dugué pour amant. Je ne conçois pas très-bien que l'on organise une passion, et je ne savais pas que l'on pût appliquer à l'amour les procédés de la mécanique. J'ai là-dessus des idées fausses, sans doute, puisqu'elles ont le malheur d'être en désaccord avec les vôtres, mais dont je ne saurais, malgré ma bonne volonté, me départir aisément. L'amour me paraît un

sentiment tout à fait involontaire, tout à fait indépendant des convenances sociales et des calculs diplomatiques. La seule chose qui puisse, selon moi, en arrêter l'expansion, c'est le devoir. Si j'avais le malheur de ressentir pour un autre que mon mari un sentiment de ce genre, sachant ce que je me dois à moi-même, je saurais aussi mettre d'un même coup mon cœur à l'abri d'un penchant criminel et mon honneur à couvert de tout danger. Vous pouvez donc vous rassurer et vous en rapporter à moi, qui, sans avoir votre expérience, ne suis plus une enfant, du soin de mon avenir.

— Mon Dieu, ma toute belle, reprit la marquise d'une voix d'autant plus douce que ses paroles allaient devenir amères, je ne mets pas un seul moment en doute la bonté de tes principes et la force de tes résolutions ; mais, comme dit l'Écriture, si l'esprit est fort, la chair est faible. Personne n'est sûr de soi, tu le sais bien. Il y a quelques années, quand tu étais encore demoiselle, tu

n'avais pas des principes moins excellents ni des résolutions moins fortes, et cependant...

— Eh bien! si aujourd'hui, comme alors, interrompit avec vivacité la comtesse, qui avait légèrement pâli, les événements, plus forts que ma volonté, trompaient mes espérances, je saurais, comme alors, ne demander protection qu'à moi-même. Et comme votre prudence vous met toujours ostensiblement en dehors de toute action, elle vous dégage naturellement de toute responsabilité. Du reste, je n'entends en aucune façon compromettre cette tranquillité d'âme et de corps à laquelle vous attachez tant de prix. Si vous avez quelque inquiétude à mon égard, il vous est bien aisé de vous en délivrer. A tort ou à raison, j'ai résolu de passer ici le reste de la belle saison; mais vous n'êtes pas forcée d'en faire autant. Je vous suis infiniment obligée de la peine que vous avez prise de venir me chaperonner jusque dans ce désert, comme vous dites; mais je ne veux

pas abuser plus long temps de votre dévouement. Je vous rends votre liberté, et je prends la mienne. — Ah ! permettez-moi d'achever ! — Je me sens de force à voler maintenant de mes propres ailes. Si je me casse le cou, tant pis pour moi ! Cela me regarde. Vous pouvez donc commander des chevaux ce soir même, si bon vous semble.

— Moi te quitter, ma fille ! s'écria la marquise d'un ton sentimental ; mais que voudrais-tu que je devinsse sans toi ?

— Rassurez-vous, ma tante, répondit la comtesse avec un sourire dédaigneux. Je sais combien vous tenez à vos aises, et je ne suis pas femme à laisser dans l'indigence une aussi proche parente, qui m'a vue grandir à ses côtés et qui aurait pu me tenir lieu de mère. Fixez vous-même la somme que vous croirez nécessaire à votre bien-être, et...

— Fi donc ! Agathe, fi ! dit la vieille dame, peux-tu croire que ce soient de pareils motifs qui me retiennent près de toi ? Ah ! tu

ne rends pas justice à mon cœur. C'est parce que tu es ma seule affection que j'ai voulu, que je veux vivre avec toi et près de toi. Me vois-tu mourir seule, sans personne pour me fermer les yeux?

Pour ajouter à l'effet de cette touchante péroraison, elle appuya ses deux coudes sur la table, mit sa tête dans ses mains et garda le silence, de façon à faire supposer qu'elle pleurait; mais sa nièce la connaissait à fond, et n'eut pas de peine à démêler la vérité au milieu de tous ces faux-semblants. La vérité était que la marquise, accoutumée à un luxe seigneurial, frémissait à l'idée d'une aisance modeste. A la mort de son mari, qu'elle avait ruiné par ses prodigalités, elle avait trouvé chez son frère, le baron de Pontis, un refuge contre la pauvreté, et elle était déterminée à finir, quoi qu'il advînt, ses jours près d'Agathe, afin de jouir jusqu'au dernier moment dans la maison de la fille des mêmes avantages que dans celle du père.

Voyant, à l'immobilité et au silence obstinés de la comtesse, qu'elle n'en obtiendrait pas la moindre concession, elle se décida à revenir sur ses pas, et reprenant la parole :

— Ne parlons donc plus de cela, ma chère enfant, lui dit-elle d'un air paterne ; je n'ai jamais pensé à te faire de la peine, et tout ce que je t'ai dit n'était que pour ton bien. Ne m'en veux pas de m'être trompée à bonne intention. Tout ce que je souhaite, c'est que tu vives heureuse et tranquille, et tu peux compter sur moi en toute occasion et contre tout le monde, même contre ton mari.

— Monsieur le comte de Barjols? répondit Agathe avec ironie, en quoi puis-je le craindre? Je n'ai aucun tort envers lui, et le moindre de ses torts envers moi est de manger ma fortune avec des filles d'Opéra. Si l'un de nous doit craindre l'autre, ce n'est pas moi, je suppose. Mon mari!...

Elle avait prononcé ces derniers mots d'un ton si dédaigneux à la fois et si mena-

çant que sa tante n'osa plus rien répliquer. Heureusement pour celle-ci, le valet de chambre entra, apportant de la lumière ; elle profita de cette diversion pour échapper à une situation qui devenait de plus en plus incommode. Prétextant le besoin de repos, elle souhaita le bonsoir à Agathe, qui se laissa embrasser d'un air indifférent, et se retira dans sa chambre.

— Hé ! hé ! se dit-elle à elle-même, après s'être enfermée, je ne croyais pas les choses aussi avancées ; il est évident qu'elle en tient déjà pour ce petit bonhomme, et elle fera quelque sottise, si l'on n'y met ordre. Maintenant qu'elle est maîtresse de sa fortune, elle serait capable de s'en aller filer le parfait amour, Dieu sait où. Et moi, que ferai-je ici toute seule avec ce panier percé de Barjols? D'ailleurs elle-même ne serait pas long-temps à se repentir d'une pareille escapade. Ainsi, dans l'intérêt de tous, il faut pourvoir aux dangers de la situation.

Elle écrivit aussitôt la lettre suivante, dont elle eut soin de peser tous les mots les uns après les autres :

« Mon cher Arthur,

« Ne soyez pas étonné de n'avoir pas encore reçu de nos nouvelles. Un grave accident, qui n'a heureusement pas eu de suites, nous a empêchées jusqu'à présent de vous écrire. Notre pauvre Agathe a manqué se noyer le soir de notre arrivée ici. Mais rassurez-vous; elle en a été quitte pour quelques jours de fièvre, et se trouve tout à fait bien maintenant. Elle ne tardera sans doute pas à vous raconter elle-même l'histoire de son naufrage et de sa délivrance. C'est une aventure assez romanesque dont elle vous donnera les détails beaucoup mieux que moi. Vous savez quelle grâce cette chère enfant met à dire les moindres choses.

» Nous allons mener ici une vie assez monotone, vous le pensez bien. Heureu-

» sement Agathe s'est prise d'une belle pas-
» sion pour la nature. Elle ne rêve que bains,
» promenades et voyages, et ne tarit pas
» sur la mer, le soleil, les landes, etc., etc.
» Elle est parfois vraiment éloquente.
» Moi, je suis enchantée de la voir dans ces
» dispositions : cela me fait espérer qu'elle
» ne s'ennuiera pas pendant les trois mois
» qu'elle compte passer ici; et, pourvu
» qu'elle soit contente, vous savez que je le
» suis aussi.

» Il faut vous dire que nous avons trouvé
» ici une famille charmante, établie de-
» puis long-temps dans le pays. Je ne m'at-
» tendais pas, je l'avoue, à rencontrer dans
» un petit village breton des gens d'aussi
» bonnes façons. Ce sera pour nous une
» grande ressource. Le fils de la maison,
» un jeune homme de vingt ans, qui nage
» comme feu Léandre, s'est très-gracieuse-
» ment mis à notre disposition. Il nous ser-
» vira de guide et de batelier; et nous pour-
» rons, grâce à lui, nous promener sur la

» terre et sur l'onde, comme dit la vieille » chanson, sans risque de nous perdre ou » de nous noyer.

» Et vous, mon cher Arthur, que faites- » vous? continuez-vous, depuis notre dé- » part, à mener la vie de plaisir? Il ne m'ap- » partient pas de vous faire des remontran- » ces, ni de vous donner des conseils; mais, » en vérité, je ne puis comprendre que » vous négligiez votre femme comme vous » le faites depuis si long-temps : vous êtes » le seul à ne pas vous apercevoir qu'elle » est adorable.

» Ne m'en veuillez pas, mon cher Ar- » thur, des regrets que je vous exprime. » Je vous regarde, Agathe et vous, comme » mes deux enfants, et ne cesse de deman- » der à Dieu de vous rendre heureux tous » deux, et l'un par l'autre. Adieu, écrivez- » nous quelquefois.

» Votre tante et amie,

» Marquise DE TERRAY, née DE PONTIS. »

Elle plia, cacheta et adressa la lettre, qu'elle mit ensuite, par excès de précaution, sous l'enveloppe de sa marchande de modes.

— Si, en recevant cela, dit-elle en souriant, il ne prend pas la poste, il ne faudra plus croire aux maris.

Après quoi elle se coucha et s'endormit du sommeil du juste qui vient d'accomplir un grand devoir.

En ce moment M. Jacquin rêvait que, changé en grenouille, il se battait en duel avec madame de Terray, métamorphosée en cosaque.

Marcel et la comtesse se virent mutuellement dans des songes dorés.

Seule, Eugénie ne dormit pas.

IV.

L'amour est un sentiment de tous les pays, de tous les états, de tous les tempéraments, presque de tous les âges. Il brave les glaces du pôle aussi bien que les feux de l'équateur, et s'épanouit sous la hutte de l'Esquimau comme sous la tente de l'Arabe. Il maîtrise avec une égale et irrésistible puissance le riche et le pauvre, le fort et le faible, le savant et l'ignorant, et son empire n'a d'autres bornes que les deux extrémités de la vie, l'enfance et la vieillesse. Il existe en germe dans tous les cœurs, prêt à éclore à la première occa-

sion : l'occasion venue, il se fait jour, il grandit, il éclate, il s'élance avec une puissance sans pareille, se jouant de tous les obstacles, se riant de tous les périls, repoussant les conseils de la raison, sourd à la voix du devoir, métamorphosant ou détruisant tout sur son passage, invincible, implacable, vivant de ce qui devrait le tuer. Et, s'il agit sur tous les hommes avec cette force souveraine qui manque aux autres passions, c'est qu'il donne à chacun le moyen de réaliser son idéal. Il ouvre à l'imagination d'immenses perspectives, à travers lesquelles elle s'élance vers l'infini. Il déploie devant nos yeux d'éclatants mirages où nous voyons se refléter tous nos désirs et toutes nos espérances. Il renverse sous les coups de sa baguette magique les murs de notre prison terrestre, nous emporte sur des hauteurs sublimes, et fait jaillir à nos pieds des sources vives où nous étanchons pour un instant cette soif immortelle de l'inconnu qui nous dévore.

D'un homme il fait un dieu. Éphémère divinité que réclame déjà le néant ! Horizon trompeur, menteuses images, qu'emportera, comme la fantastique décoration d'un nuage, le premier souffle du vent ! Vains fantômes de bonheur qui ne tarderont pas à se perdre dans les lueurs douteuses du matin ! Sommets inaccessibles, frais cristal des fontaines inconnues, tout s'évanouira d'un coup pour nous laisser retomber dans les misères de la réalité, plus captifs, plus enfouis, plus altérés que jamais. N'importe. Revenu à la dure vérité, l'homme se rappellera sans cesse les riants mensonges de son délire, toujours prêt à en chercher le retour dans une nouvelle ivresse, jusqu'à ce qu'il aille ensevelir à la fois ses regrets et ses désirs dans l'éternel sommeil de la mort.

Mais il est des conditions plus ou moins favorables à l'amour. Il varie dans la rapidité de son développement et dans l'intensité de ses manifestations, suivant l'âge, la

position et le caractère des individus. Les natures calmes ressemblent à ces lacs profonds dont les eaux ne s'échauffent qu'avec lenteur aux rayons du soleil. Elles déroulent un à un les replis de leur cœur, parcourent successivement tous les degrés de l'affection, et n'arrivent à la passion que par le chemin de l'habitude. Quant à ceux qui ont déjà subi les épreuves de l'initiation, éclairés par l'expérience, ils ne s'engagent qu'avec circonspection dans des tentatives dont ils connaissent les difficultés et les périls. Sachant bien que l'amour est un combat, ils examinent minutieusement les accidents du terrain, calculent les forces de l'adversaire, et n'entament la lutte qu'après en avoir pesé toutes les chances. Beaucoup sont retenus ou gênés par les entraves matérielles. Les uns, obligés de plier la nature au joug de la société, ne peuvent donner au plaisir que ce que leur laissent les affaires, et se font les tyrans de leur cœur parce qu'ils sont les esclaves de leur position ; les

autres, plus malheureux encore, puisqu'ils n'ont pas de compensation à leur sacrifice, attachés pour jamais à la glèbe de leur pauvreté, le corps penché sur le dur sillon d'où ils tirent à grand'peine le pain de chaque jour, doivent, sous peine de mort, détourner les yeux de toutes les séductions, fermer l'oreille à tous les enchantements, étouffer les plus doux instincts du cœur, et jeter le bonheur dans le gouffre des nécessités. Pour vivre, ils sont, selon l'éloquente expression du poète latin, condamnés à perdre les raisons de vivre.

Les circonstances de temps, de lieux et d'entourages, quoique moindres en elles-mêmes, ont cependant aussi une grande importance. Le séjour des villes, qui offre tant de facilités à la galanterie, est peu propice à l'amour, qui s'y trouve sujet à mille contrariétés, soumis à mille servitudes, exposé à mille dangers. C'est d'abord la difficulté de se rencontrer, de se voir longuement, de se parler en liberté; ce sont

les charmes de l'imprévu qui disparaissent de la vie en même temps que les douceurs de l'intimité. Les individus, entassés les uns sur les autres dans d'étroits espaces, se heurtent, se gênent, se surveillent sans cesse. La famille, parquée et murée dans d'infranchissables limites, devient une sorte de couvent dont tous les membres exercent, les uns à l'égard des autres, un espionnage involontaire et fatal. Autour, il y a les commentaires du voisinage; au-dessous, les dénonciations des subalternes; plus loin, le monde dont l'asile ne s'achète qu'au prix d'un malveillant contrôle. L'amour trouve partout des ennemis, des complices nulle part. Il a à lutter contre ceux même qu'il tente, et n'entre dans les cœurs que de vive force. Sous le coup de tant de regards que l'on sent braqués sur soi, au bruit de toutes ces voix qui vous avertissent de chaque faux pas, on ne peut s'oublier un instant soi-même ni se laisser aller à aucun égarement involontaire. Toutes les pentes

sont trop bien éclairées pour qu'on y puisse glisser par mégarde. Il faut le parti pris d'une passion héroïque, ou le savoir-faire d'une corruption profonde, pour se hasarder dans ces avenues de la passion hérissées de tant d'obstacles et occupées par tant de sentinelles ennemies. Et, quand on a osé, malgré tout, s'élancer vers l'amour, quand on a eu la force de franchir les abîmes qui vous en séparaient, quand on a réussi à conquérir cette toison d'or gardée par les implacables dragons de la morale, on n'est pas encore à moitié de son entreprise, et le plus difficile reste à faire. Il s'agit, en effet, de veiller sur cette conquête qui vous a coûté tant de peines, tant de périls, et peut-être l'honneur. Que de choses à éviter alors et à craindre ! Tout vous menace à la fois de toutes parts. Le présent tremble sans cesse pour l'avenir, et votre bonheur n'est qu'une longue inquiétude, interrompue çà et là par de courtes ivresses. Vous avez contre vous les rivalités envieuses qui rôdent, guettant l'instant

propice pour frapper, cherchant de l'œil la place de la blessure, vous excitant à l'imprudence, appelant la plainte, vous torturant tour à tour par de menteuses révélations ou des consolations perfides, infatigables à l'attaque, changeant perpétuellement de manœuvres, constantes seulement dans leur envie de tuer; puis les indifférents, qui vous font par imprudence autant de mal que les haineux par méchanceté, et jettent, sans y faire attention, une étincelle sur une traînée de poudre : l'objet aimé lui-même, qui se laisse tour à tour égarer par son ignorance ou par sa faiblesse, et compromet sa fidélité dans les distractions, comme si la passion ne devait pas se suffire à elle-même et n'était pas à elle-même son but et son moyen, sa cause et son aliment; vous enfin, vous, votre plus grand ennemi; vous qui, plus faible que le faible objet de votre incessante préoccupation, plus imprudent que l'indifférence, plus féroce que l'envie, vous jetez à plaisir dans

l'agitation, aiguillonnez sans cesse votre défiance, cultivez la jalousie comme une plante rare, et qui, après vous être dévoré en tourments insensés, après vous être dépouillé, aux yeux de l'être dont vous vouliez rester l'idole, de tous les attraits qui faisaient votre grandeur et son enthousiasme, après lui avoir donné le long spectacle de vos avilissants soupçons et de vos impuissantes colères, finissez toujours par étrangler votre bonheur de vos propres mains.

Autant les villes sont contraires au développement de l'amour et mortelles à sa durée, autant la campagne est favorable et salutaire. On dirait que, comme une fleur des champs, il a besoin pour prospérer de la vue du ciel et du grand air de la solitude. Là, point d'entraves, point de piéges; nulle barrière qui vous force d'attendre; nulle voix qui vous crie : Arrête! L'instinct vous mène à sa guise à travers des espaces sans limites. Jamais de distractions qui vous dé-

tournent de votre pensée ; jamais d'incidents qui diminuent, en la partageant, la longueur des journées. On s'étudie, on se connaît mieux en trois jours à la campagne qu'en trois mois à la ville. On ne se cherche pas sans se rencontrer ; on se rencontre sans se chercher. On est souvent deux, souvent seul, rarement plusieurs. On a le temps de parler ; on a le droit de se taire. Le cœur, livré à lui-même, n'obéit qu'à sa fantaisie, tantôt se repliant jusque dans ses dernières profondeurs, tantôt se déroulant à loisir, comme une couleuvre au soleil, actif jusque dans son repos. Tout conspire contre son inertie. Partout autour de vous la vie déborde à grands flots, vous envahit, vous entraîne, et vous force à vivre quand même. L'oiseau chante ses amours sous la feuillée ; l'insecte murmure, dans le sein des fleurs dont il boit les parfums, un voluptueux bourdonnement ; le ruisseau promène sur les cailloux de son lit l'incessante caresse de ses ondes ; la brise s'endort en soupirant

dans les rameaux frémissants; la terre s'embrase aux ardents baisers du soleil ou sourit mystérieusement aux regards des étoiles; la nature tout entière, éprise de sa beauté, semble s'adorer elle-même dans son harmonieuse variété, et vous invite, par le magnétisme de son exemple, à compléter votre existence en la doublant.

Aussi est-il presque impossible à un homme bien organisé de passer huit jours à la campagne sans devenir amoureux. Marcel était dans les meilleures conditions pour obéir à la fatalité de sa situation. Jeune, ardent, naïf, naturellement affectueux, il ressentit bien vite pour la comtesse une passion d'autant plus profonde qu'il ne s'en rendait pas compte, et s'y livra avec toute la fougue d'une âme vierge.

Une seule chose eût pu l'arrêter, l'idée qu'il affligerait sa famille en aimant une étrangère. Mais rien de semblable ne se présentait à son esprit. D'abord il ne savait même pas qu'il aimait. Il se sentait bien

agité d'un trouble inconnu, mais il n'en devinait ni la cause ni la portée ; il s'apercevait bien que tout changeait d'aspect à ses yeux et qu'une nouvelle lumière transformait pour lui tous les objets, mais il ignorait le nom du prisme, et n'en soupçonnait pas même l'existence. On ne peut reconnaître que ce que l'on connaît déjà ; et, dans cette chaste maison où s'était écoulée sa vie, c'est à peine s'il avait jamais entendu prononcer le mot d'amour. Sainte et dangereuse ignorance !

L'avertissement ne pouvait donc pas lui venir de lui-même. Des autres, pas davantage.

Madame Hubert, qui avait vécu en chrétienne des premiers âges, n'avait aucune idée du danger des tentations et de la puissance des passions. Chargée de la direction de deux jeunes âmes, elle était comme un novice placé au gouvernail d'une barque sans avoir jamais auparavant quitté la terre. Rien ne lui avait appris à distinguer les

symptômes précurseurs des orages. Instinctivement effrayée de la corruption des villes, elle croyait avoir rempli tous les devoirs de la prudence en abritant dans la solitude les chers objets de sa sollicitude maternelle, et, persuadée qu'elle leur avait donné une retraite inexpugnable, se reposait sur la force de leur position du soin de leur salut. La pensée ne lui vint pas de surveiller Marcel, et la présence de la comtesse ne lui inspira pas un instant la plus légère inquiétude.

Pour Eugénie, Marcel ne s'était jamais figuré qu'il pût l'aimer d'amour. C'était pour lui une sœur : ce n'était pas une femme. Elle, de son côté, ne lui avait jamais témoigné qu'une affection fraternelle, et n'avait laissé soupçonner à personne qu'elle ne partageât pas le calme et la naïveté de son cousin. Il est vrai que les femmes sont en ce point, comme en bien d'autres, plus précoces que les hommes. La délicatesse de leur organisation leur donne une sorte d'in

tuition divinatoire, et l'habitude de se replier sur elles-mêmes leur fait découvrir au fond de leur cœur, qu'elles scrutent sans cesse, le trésor d'une science innée. Mais si Eugénie était douée de la seconde vue, elle en gardait les révélations pour elle seule. Un exquis sentiment de pudeur lui faisait voiler à tous les yeux les mouvements secrets de son âme. Elle était d'ailleurs trop fière pour se plaindre des souffrances qu'on lui eût causées, et pour demander jamais grâce. Une seule personne eût pu lire dans sa pensée, suivre la trace des ravages intérieurs qui s'y pouvaient produire, et avertir Marcel du danger de sa conduite : c'était l'abbé Pascal. Mais il était absent.

Quant au commandant, qui se trouvait souvent en tiers dans les relations du jeune homme avec la comtesse, il se disait à part lui qu'il y avait quelque anguille sous roche, et que son petit officier était en train de faire ses premières armes. Mais, habitué à regarder les affaires de femmes comme

des bagatelles, il s'amusait sous cape du spectacle de ce qu'il appelait une amourette, et gardait à Marcel l'inviolable discrétion que l'on se doit entre militaires.

Celui-ci croyait bien parfois entendre une voix intérieure lui dire qu'il faisait mal. D'où lui venait cette agitation continuelle, si toutes ses actions étaient irréprochables? et pourquoi sentait-il le besoin de se cacher, s'il ne méritait aucun blâme? En effet, il inventait mille prétextes pour colorer ses nombreuses visites au château; il employait mille ruses pour dissimuler ses rencontres avec la comtesse; il abusait de la complicité, à ses yeux involontaire, du commandant, pour justifier ses perpétuelles absences. Tantôt c'était le besoin de compléter son herbier ou d'enrichir sa collection d'insectes qui le conduisait dans le bois ou dans la prairie où il avait le pressentiment, toujours justifié par d'inexplicables hasards, de trouver Agathe; tantôt il entreprenait avec M. Jacquin une promenade à deux qui finissait bien

souvent par être une promenade à trois; tantôt la politesse lui faisait un devoir d'aller s'informer des nouvelles de madame de Terray, qu'on n'avait pas vue la veille, ou reporter à madame de Barjols une ombrelle ou un mouchoir qu'elle avait, dans une visite, oublié par mégarde. La plupart du temps ces oublis étaient forcés, vu que le jeune homme avait caché lui-même dans quelque recoin invisible l'objet égaré, que du reste on ne cherchait guère, et qu'on ne réclamait jamais au moment du départ.

Mais ses scrupules ne l'empêchaient pas de s'abandonner à son penchant pour Agathe. D'abord il ne trouvait pas le temps de faire des examens de conscience bien fréquents ni bien longs; ensuite, quand il se demandait la cause de sa dissimulation et de son embarras vis-à-vis des siens, ne pouvant pas apprécier la gravité de ses actions, il se répondait simplement que ce devait être la honte de négliger ses travaux accou-

tumés, et il ne s'accusait, en somme, que du délit de paresse.

Sa famille elle-même semblait conspirer avec lui dans l'intérêt de sa passion. Madame Hubert, ne se défiant de rien, accueillait toujours avec une gracieuse cordialité les visites de la comtesse, et mettait tous ses soins à lui rendre agréables les heures qu'elle passait à la Maison-Fleurie. Celle envers qui l'on exerçait cette bienveillante hospitalité n'était pas en reste avec ses nouveaux amis, et, pour leur témoigner sa reconnaissance, déployait tous ses talents, tout son esprit, toute sa gaieté. On la priait souvent de jouer du piano ou de chanter. Elle aussitôt jouait et chantait avec une complaisance inépuisable, et aussi avec une éclatante supériorité. Il était facile de voir qu'elle ne réservait aucun de ses moyens, et qu'elle obéissait tout entière aux vœux que l'on venait d'exprimer. C'est la plus délicate et la plus sûre des flatteries que de montrer aux gens qu'on fait tout ce qu'on peut pour

leur plaire. Puis on causait, le plus souvent en riant, ou bien l'on faisait de longues promenades dans le jardin. Marcel cueillait des fleurs dont les femmes faisaient des bouquets, ou montait comme un écureuil sur les arbres pour en détacher les fruits. Parfois, quand on le regardait, il se laissait tomber d'une haute branche, jouissant des frayeurs qu'il causait. On est si fier, dans sa première jeunesse, de montrer à la femme que l'on aime son audace et sa force; on est si heureux toujours de la voir pâlir à l'aspect du moindre danger qui vous menace! M. Jacquin était, bien entendu, de toutes les réunions, auxquelles il assistait riant dans sa barbe et fumant son éternelle pipe. Car Agathe avait confirmé tous les priviléges et franchises qui lui avaient été accordés par madame Hubert. La marquise de Terray avait aussi été obligée de les reconnaître, bien qu'à son corps défendant. Depuis la chute qu'ils avaient faite ensemble, elle avait pris en grippe le digne comman-

dant, qui le lui rendait bien; et, quand un hasard ou une espiéglerie les avaient mis face à face et accouplés pour un instant, Marcel et surtout Agathe s'égayaient fort des politesses forcées qu'ils se faisaient l'un à l'autre, avec l'air de deux chiens qui s'en veulent et n'osent pas s'attaquer.

La soirée était souvent bien avancée quand on se séparait. Marcel allait reconduire les deux dames, soi-disant avec M. Jacquin, mais en réalité seul; car, arrivé devant le Domaine, celui-ci, s'excusant sur son inutilité comme batelier et sur ses rhumatismes, rentrait chez lui, après avoir souhaité d'un ton quelque peu goguenard un bon voyage à Marcel. Le voyage était heureux en effet, souvent long, surtout les soirs où la marquise n'accompagnait pas sa nièce. Le jeune homme ramait lentement et comme à regret, sans qu'Agathe gourmandât sa paresse; parfois même il s'arrêtait, sous le premier prétexte venu, laissant les avirons pendre dans l'eau et la barque s'en aller à

la dérive. On regardait les étoiles trembler dans les plis de l'onde; on écoutait le clapotement des flots contre les parois du bateau, ou l'aboiement lointain des chiens dans la campagne; on se laissait doucement bercer au balancement d'un imperceptible roulis. On échangeait quelques paroles, interrompues par d'éloquents silences. Que se dire, à moins de tout dire, dans le silence de la nuit, et dans l'isolement enivrant de la solitude, au milieu de cette baie déjà pleine de souvenirs? Il fallait toujours que la comtesse mît un terme à ces contemplations extatiques, en disant d'un petit ton d'autorité : — Allons! allons! dépêchons-nous! Il se fait tard. — Marcel obéissait aussitôt, quoiqu'à contre-cœur, et le bateau se remettait en route.

Quand la mer était basse, ils faisaient le tour par le village, en se donnant le bras. La route, quoiqu'elle fût, ou plutôt parce qu'elle était plus longue et plus fatigante, avait aussi son charme pour le jeune homme.

Dans les moments les plus difficiles, dans les endroits les plus sombres, la comtesse était obligée de s'appuyer davantage sur lui. Quelquefois un des dogues commis à la garde du village se mettait brusquement à aboyer tout près d'elle; cédant, malgré son courage, à la terreur du premier moment, elle se serrait contre son guide, qui sentait son sein battre contre sa poitrine et ses cheveux effleurer les siens. Alors, frappé d'une sorte de vertige, il voyait tout tourner autour de lui. Son sang refluait tumultueusement vers son cœur, ses oreilles bourdonnaient, ses yeux se fermaient, ses jambes tremblantes se dérobaient sous lui; et plus d'une fois il serait tombé évanoui si Agathe ne l'eût soutenu à son tour. Mais, quand elle lui demandait ce qu'il avait, honteux de sa faiblesse, il rappelait toute sa force, et, sans répondre, il reprenait sa marche. Elle n'insistait pas; et ils arrivaient souvent à la porte du château sans avoir échangé une parole. Alors seulement ils se repar-

laient pour se dire bonsoir et à demain. Puis, la comtesse rentrait chez elle, précédée du domestique qui l'attendait chaque soir avec une lanterne. Pour Marcel, remis de l'excès de son émotion, tout entier à la joie que lui inspirait l'espoir du lendemain, il redevenait enfant en se retrouvant seul, et s'élançait vers la Maison-Fleurie, gambadant comme un jeune chevreau, poussant des cris de triomphe, le cœur palpitant, la tête en feu. Le fidèle Griffon, qui accompagnait tous les pas de son jeune maître, se croyant provoqué par ses turbulentes manifestations, y répondait aussitôt par des bonds désordonnés et des aboiements formidables. C'est ainsi que les deux amis parcouraient le chemin du retour.

Quinze jours environ se passèrent de la sorte.

Un soir on se sépara, après être convenu d'une partie de pêche pour le lendemain.

Le lendemain matin, en effet, tout le monde était réuni à la Maison-Fleurie. La

vieille marquise manquait seule au rendez-vous. Elle avait prétexté une indisposition pour échapper à cette partie de plaisir qui eût été pour elle une corvée, et elle avait chargé sa nièce de faire agréer ses excuses. Celle-ci avait montré une exactitude militaire, dont M. Jacquin, arrivé un peu après elle, la félicita vivement. Éveillée, preste et gaie comme un oiseau, elle voulait se mêler de tous les préparatifs, participer à tous les arrangements, et stimulait le zèle de tout le monde. Elle semblait l'ordonnatrice de cette fête campagnarde, l'âme de tout ce mouvement, le génie familier de la maison. Marcel, agenouillé sur ses filets qu'il s'était mis en devoir de parer, la suivait des yeux avec une admiration naïve, le sourire sur les lèvres, oubliant son ouvrage.

— Quel charmant petit diable ! hein, Marcel ? dit le commandant, au moment où Agathe sortait du salon pour aller rejoindre dans la cuisine madame Hubert, qui don-

nait à Ivon et à Perrine des ordres pour les provisions.

Marcel devint rouge jusqu'aux oreilles, et, baissant la tête sans répondre un mot, se remit précipitamment à la besogne.

Pour Eugénie, elle se promenait seule dans le jardin, avec sa tranquillité habituelle.

Quand tout le monde fut prêt, Agathe donna le signal du départ.

— Pas accéléré, s'écria-t-elle en agitant d'un air mutin sa petite ombrelle blanche, arche !

— Bien commandé, dit M. Jacquin, qui prenait plaisir à taquiner les deux jeunes gens; mais il me semble que ce n'est pas aux lieutenants de donner des ordres quand il y a là des officiers supérieurs.

— Ah ! c'est vrai, reprit-elle aussitôt en se retournant vers madame Hubert; je vous demande pardon, madame, de mon usurpation. Si j'étais moins étourdie, je me

serais rappelé qu'on ne devait reconnaître ici d'autre autorité que la vôtre.

— Allez toujours, mon enfant, répondit en souriant l'excellente femme, je vous cède pour aujourd'hui tous mes droits. C'est pour vous que nous avons organisé cette petite partie, et vous êtes la reine de la journée.

— Merci, madame, j'accepte de grand cœur toutes vos bontés. — Quant à vous, ajouta-t-elle en se retournant vers M. Jacquin, quant à vous, monsieur le censeur, rappelez-vous que vous n'êtes plus pour aujourd'hui ni maire, ni commandant, mais bien mon très-obéissant sujet et soldat. Ainsi, pas de rébellion, et suivez-moi !

Ce disant, elle entraîna vivement le commandant, qui se laissa faire, et rejoignit Eugénie, qui continuait à se promener dans le jardin.

M. Jacquin leur prit à chacune un bras, et les considérant tour à tour avec une égale complaisance :

— Si j'étais plus jeune, dit-il gaiement, j'aurais l'air du berger Pâris entre Vénus et Minerve, et, par ma foi ! je serais bien embarrassé de savoir à laquelle donner la pomme.

Rien, en effet, de plus charmant que le contraste des deux jeunes femmes.

Eugénie, vêtue d'une robe de mérinos brun montante, tenait à la main un chapeau de paille à grands bords flottants. Ses cheveux noirs, lissés en bandeau, ondulaient à peine sur son front; et la lumière éclairait de tous côtés les belles lignes de son visage, dont la sévérité de son costume rehaussait encore la noble expression.

Agathe luttait de fraîcheur et de grâce avec sa toilette. Elle portait une robe de guingamp rose, légèrement décolletée, et une capote de paille de riz, à rubans roses aussi, sous laquelle les boucles touffues de ses cheveux blonds semblaient se débattre, comme des prisonniers qui veulent s'échap-

per. Une écharpe de gaze blanche se jouait autour de son cou.

Quant au berger manqué, M. Jacquin, il avait son costume d'expédition, composé d'une redingote et d'un pantalon de grosse toile, et son chef était orné de l'inévitable casquette de crin.

— Eh bien ! fit Agathe en se retournant, pourquoi ne partons-nous pas?

— Est-ce que vous comptez vous mettre en route avec ce chapeau-là, madame? fit Marcel d'un air étonné.

— Sans doute. Pourquoi?

— Parce qu'il ne vous garantira de rien.

— Vraiment?

— La forme est trop serrée et les bords trop étroits; vous étoufferez là-dessous: bien heureuse si vous n'attrapez pas un coup de soleil.

— Que voulez-vous que j'y fasse? Je n'en ai pas d'autre.

— Eugénie va vous donner le sien.

Eugénie regarda vivement Marcel, puis

baissa les yeux en pâlissant, et tendit, sans dire un seul mot, son chapeau à la comtesse.

— Tiens! tu es une bonne fille! s'écria Marcel en embrassant sa cousine. Merci.

Eugénie fit un mouvement brusque en arrière pour se dérober aux caresses de Marcel, et le repoussa doucement du bras.

— Mais ce n'était pas celui-là que je te demandais, reprit le jeune homme; c'était ton autre, celui dont tu ne te sers pas... Je cours te le chercher. Partez toujours, je vous aurai bientôt rejoints.

Puis, sans demander de permission, sans dire gare, il s'empara de la capote d'Agathe et s'en alla en courant vers la maison.

On se mit enfin en marche, la comtesse donnant le bras au commandant, Eugénie à sa mère. Ivon et Perrine formaient l'arrière-garde, portant dans de grands paniers les ustensiles et les provisions nécessaires. On descendit vers la baie que la marée descendante venait de laisser à sec. A peine était-on

parvenu au sable, que Marcel, précédé de Griffon, arriva portant à la main le chapeau d'Eugénie et sur l'épaule le lourd bagage de ses filets. Il était vêtu d'un costume de matelot, pantalon et chemise de laine bleue; un bonnet de laine rouge était gracieusement posé sur ses cheveux bouclés.

— Ma foi! lui dit Agathe, cela vous va bien de conseiller la prudence aux autres. Voilà une coiffure qui vous donnera beaucoup d'ombre et de fraîcheur.

— Oh! moi, répondit-il, c'est différent; je suis dur : l'eau, le vent et le soleil me connaissent; ce sont mes amis; ils ne me font jamais de mal.

Et, comme pour prouver ce qu'il avançait, il ôta ses souliers, qu'il fourra dans ses filets, releva son pantalon, et, pieds et jambes nus, il se mit à courir sur le sable. Il prit ainsi la tête de la colonne, qu'il commença bientôt à laisser en arrière.

— Marcel! s'écria la comtesse, attendez-nous donc.

— Marcel tout court! déjà! dit le commandant à demi-voix. Tiens! tiens! tiens!

Elle s'aperçut de son étourderie, et, s'adressant à madame Hubert, à qui elle demandait toujours protection contre les attaques de M. Jacquin :

— Excusez-moi, madame, pour la liberté que je prends envers votre fils; mais je ne peux m'empêcher de le considérer comme un enfant, et c'est pour cela que je le traite si familièrement.

— Vous avez raison, répondit madame Hubert; c'est un privilége qui appartient, sinon à votre âge, du moins à votre position.

— Un enfant! un enfant! grommelait en riant le vieux militaire, un enfant qui...

— Ah! des coquillages! s'écria Agathe, heureuse d'échapper aux gênants commentaires de son compagnon, et, lui quittant le bras, elle se mit à ramasser quelques-uns de ces mollusques acéphales que l'on trouve répandus sur les rivages de la Bretagne.

— Ils sont bons là, les coquillages! se disait à part lui le commandant : des ricardeaux, des ormets, des oursins, des fuseaux, un tas de vilaines bêtes qui ne sont bonnes à rien, pas même à manger. Voilà la première fois qu'ils auront servi à quelque chose.

Le temps était magnifique. Un soleil radieux montait joyeusement au milieu d'un ciel sans nuages. La falaise de droite étalait sa grande ombre sur le tapis doré de la grève, tandis que la gauche, inondée de lumière, détachait aux regards les moindres accidents de ses masses rocheuses. Une légère brise nord-est, toute chargée des parfums salés de la haute mer, venait rafraîchir l'atmosphère, qui commençait déjà à s'échauffer. Les promeneurs s'avançaient gaiement vers le rivage, s'arrêtant parfois, les uns pour attraper des crabes qui couraient dans les mares, les autres pour faire collection de ces coquillages qui excitaient les dédains du commandant.

Ils atteignirent bientôt l'extrémité de la baie. Alors un sublime spectacle s'offrit à leurs yeux. L'horizon, n'étant plus borné par les falaises, se déployait dans toute son immensité. En face, l'immobile azur de l'Océan semblait dormir sous la voûte limpide du ciel, où le soleil se balançait comme une lampe d'or suspendue par une chaîne invisible. A gauche, à une distance de plusieurs lieues, le cap Fréhel s'avançait dans la mer, semblable à un géant gardien de la terre. A droite, les côtes de la Bretagne, s'égarant à perte de vue en longues ondulations, semblaient chercher dans la brume lumineuse les côtes lointaines de la Normandie.

L'amour de la nature a cela de suprême qu'il ne se lasse et ne s'assouvit jamais. Quoique, à l'exception d'une seule, toutes les personnes présentes fussent accoutumées à la vue de ces magnificences, aucune n'y resta insensible. Une émotion profonde s'empara de tous les cœurs. Les grandes

admirations sont silencieuses : pas une parole ne fut prononcée. Agathe regardait devant elle, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixes, immobile et comme ravie en extase. Marcel, placé un peu en arrière d'elle, la contemplait en même temps que l'horizon, comme s'il eût voulu réunir dans le même regard, dans la même pensée, ses deux enthousiasmes, identifier la nature entière avec son idole, faire converger vers un seul point tous les rayonnements de son être, répandre sur un seul objet tous les transports de son âme. Eugénie et sa mère se serraient doucement la main en attachant sur le ciel leurs yeux pleins de larmes. Il n'était pas jusqu'au commandant dont le mâle visage n'eût pris une expression recueillie et presque rêveuse. Quant à Ivon et à Perrine, agenouillés à quelques pas en arrière de leurs maîtres, ils élevaient vers Dieu le pieux hommage de leur foi naïve, et le remerciaient instinctivement d'avoir

mis à la portée de tous ses enfants les merveilleuses beautés de la création.

Mais la déplorable infirmité de notre nature ne permet pas la durée des grandes impressions. Notre âme ploie vite sous le poids des hautes contemplations, et, facilement fatiguée de ses excursions dans l'infini, sent bientôt, comme un oiseau épuisé par un vol trop rapide, le besoin de replier ses ailes appesanties, et de se reposer dans les bas-fonds de la réalité. Nous tentons éternellement le voyage des cieux, et, semblables à ce géant, symbole antique de notre misère, nous avons sans cesse besoin de toucher la terre pour retrouver nos forces.

Ce fut Agathe, dont les émotions plus vives s'émoussaient aussi plus promptement, qui rompit la première le silence.

— Ah ! que c'est beau ! s'écria-t-elle, mon Dieu ! que c'est beau ! Il faut que je voie plus loin encore.

Et, se retournant vers la falaise de droite, elle s'élança en courant dans un sentier de

chèvres qui serpentait au milieu des rochers. Elle monta quelque temps avec une ardeur que ne ralentissait ni la fatigue ni l'âpreté du chemin ; puis elle s'arrêta tout à coup d'un air effrayé. Une troupe de goëlands, effarouchée de son approche, venait de sortir à grand bruit d'une espèce de caverne aérienne placée au-dessus de sa tête, et s'envolait vers la mer en poussant des cris sauvages.

—Mon fusil ! Ivon, mon fusil ! dit vivement le commandant, que j'abatte quelques-uns de ces criards. Leur duvet fait d'excellents édredons.

Le Breton se hâta lentement d'obéir, à la manière de son pays, et apporta solennellement le fusil demandé.

— Il est, parbleu ! bien temps, fit M. Jacquin avec humeur ; c'est tout au plus, maintenant, s'ils sont à portée de canon. Mais, cela peut se réparer, ajouta-t-il d'un ton radouci ; j'irai leur dire deux mots après

la pêche, et aussi après le déjeuner, s'entend.

Voilà comme quoi le digne homme descendit en un instant des hauteurs de l'admiration aux pensées les plus vulgaires. Tout le monde imita peu à peu son exemple, et on ne s'occupa plus que de mettre les filets en état. A la vue de ces préparatifs, Agathe, toujours avide de nouveaux amusements, revint en courant, au risque de se casser le cou.

Tout fut bientôt prêt. On s'avança vers la mer, qui commençait à remonter. C'était le bon moment. Marcel et Ivon, tenant chacun un des palans, entrèrent ensemble dans l'eau et marchèrent jusqu'à ce qu'ils en eussent aux épaules. Alors, Marcel se mit à la nage, traînant son palan après lui, et décrivit un vaste demi-cercle. Revenu à la hauteur d'Ivon, mais à une assez grande distance, il reprit terre. Tous deux alors, sur un signe, se remirent à marcher, mais cette fois vers le bord. Tout le monde gar-

dait un profond silence pour ne pas effaroucher le poisson.

Les deux pêcheurs avançaient lentement, arrêtés à la fois par la résistance de l'eau et par la pesanteur des filets déployés. Madame Hubert, Eugénie et Perrine, assises sur le sable à quelques pas de la mer, regardaient avec la tranquillité de gens accoutumés à un pareil spectacle. Agathe, au contraire, s'approchait tellement du bord qu'elle était obligée de reculer précipitamment à chaque lame qui déferlait. Le commandant, debout près d'elle, s'amusait tantôt à la railler de ses frayeurs, tantôt à inquiéter Marcel par des mouvements de tête décourageants, cherchant à lui faire croire qu'il se donnait toute cette peine en vain et qu'il n'amènerait rien. Celui-ci fixait sur l'eau des regards scrutateurs et suivait avec anxiété les mouvements de ses filets, comme si son honneur eût dépendu du résultat. Pour Ivon, il faisait sa besogne du moment comme il en eût fait une autre,

avec un sang-froid imperturbable. L'incertitude ne fut pas de longue durée. Quelques poissons bondirent coup sur coup à la surface de l'eau. Marcel poussa un cri de triomphe et se mit à tirer avec plus d'ardeur que jamais. La comtesse battit des mains, en sautant de joie. M. Jacquin lui-même quitta aussitôt son air de raillerie et montra clairement qu'il ne prenait pas moins d'intérêt au succès de la pêche.

— Hurrah ! s'écria-t-il en agitant sa casquette avec transport. Courage, Ivon ! En avant, mon garçon; en avant, sacrebleu ! Le poisson va s'échapper de ton côté.

Et comme celui-ci continuait à s'avancer à pas comptés, ni plus ni moins vite qu'auparavant, le bouillant grognard, cédant à son impatience, entra dans l'eau jusqu'aux genoux, et se mit à tirer avec tant de vigueur qu'il manqua tomber en arrière et entraîner Ivon dans sa chute.

La pêche avait été véritablement heureuse. Des maquereaux, des éperlans, deux

lieux et un magnifique bar, escortés d'une foule de petits poissons, se débattaient sur le sable ou dans les filets. La victoire une fois remportée, on s'occupa de ramasser les prisonniers. Les trois hommes, qui en avaient l'habitude, y réussirent lestement. Agathe voulut s'en mêler aussi ; mais à peine avait-elle saisi un poisson que, effrayée de sa résistance, elle le laissait tomber en poussant des cris d'effroi. Quand on eut fait le choix, on rejeta le fretin dans la mer.

— Petit poisson deviendra grand, dit solennellement M. Jacquin, en rendant la liberté à un imperceptible caplan.

Il avait l'habitude, commune à presque tous les gens qui savent peu de chose, de citer à tort et à travers le peu qu'il savait.

Puis on s'occupa du déjeuner.

M. Jacquin, qui était gastronome, ne voulut céder à personne le soin important de présider aux opérations culinaires. Il plaça lui-même la marmite dans une position favorable, comme un héros d'Homère,

et fit en même temps préparer le poisson par Perrine et allumer le feu par Ivon. Puis il mesura exactement la quantité d'eau de mer nécessaire, y mêla des herbes aromatiques, y jeta le poisson, et fit bouillir le tout, la montre à la main.

Le moment venu :

— Mettez le couvert, cria-t-il avec autant d'autorité qu'il eût commandé le feu dans une bataille.

On obéit promptement à son ordre. Tout le service, qui se composait pour chacun d'une assiette, d'un couteau, d'une fourchette et d'un verre, fut tiré d'un grand panier plein de paille et rangé en un clin d'œil sur le sable qui servait de table. Deux bouteilles de bordeaux furent débouchées ; le poisson, servi dans la marmite même, fut déclaré excellent, à la grande satisfaction de M. Jacquin.

— Je demande, dit celui-ci en élevant son verre, que des actions de grâces soient votées au cuisinier.

— Adopté, répondit Agathe, mais à condition que le même tribut de reconnaissance sera auparavant payé au pêcheur, première cause de notre bien-être.

Une vive discussion s'engagea entre le commandant, qui soutenait ses prétentions à la priorité, et la comtesse, qui faisait valoir les droits de Marcel. Celui-ci crut devoir intervenir.

— Pour mettre tout le monde d'accord, dit-il, je propose de boire d'abord à la santé de madame Agathe, dont la présence a porté bonheur à notre pêche.

Et il approcha son verre de ses lèvres; tout le monde imita son exemple en portant la santé de la comtesse. Celle-ci voulut faire honneur au toast et chercha partout son verre, mais inutilement; M. Jacquin s'aperçut de son embarras et ne manqua pas d'en profiter.

— Ah! vous pourrez le chercher longtemps, votre verre, fit-il en ricanant; ne

voyez-vous pas que M. Marcel s'en est emparé?

— Moi? répondit vivement celui-ci, devenu rouge comme une cerise : je....

Mais il ne put continuer : en baissant les yeux, il venait d'apercevoir, devant lui, près de son assiette, son verre à moitié vide; la comtesse vint à son secours.

— Puisque vous vous êtes emparé du mien, dit-elle en riant, il est juste que je prenne le vôtre; je ne dois pas souffrir de vos distractions.

Et elle porta la main sur le verre de Marcel. Celui-ci eut l'adorable maladresse de vouloir l'en empêcher.

— C'est que, répliqua-t-il avec hésitation, c'est que...

— Eh bien, quoi? fit Agathe en fixant sur lui des regards tendrement railleurs.

— J'ai déjà bu dans le mien.

— Que voulez-vous que j'y fasse? je ne puis cependant pas me laisser mourir de soif pour vos beaux yeux.

Et elle acheva résolument de vider le verre que Marcel avait commencé. Le jeune homme, en proie à un trouble étrange où la honte se mêlait à la joie, n'osa plus lever les yeux ni ouvrir la bouche. La comtesse eut pitié de cet embarras, dont elle était la cause, et chercha à porter l'attention d'un autre côté.

— Çà, mon cher commandant, maintenant que vous nous avez montré vos talents comme cuisinier, il vous reste à faire vos preuves comme chasseur; voilà ces grands oiseaux de mer qui reviennent encore planer au-dessus de nos têtes comme pour vous insulter.

— Oui-dà! répliqua M. Jacquin en se levant : eh bien! vous allez voir quelles leçons je donne à ceux qui ont l'air de se moquer de moi; regardez et profitez.

Il alla prendre son fusil; mais, avant qu'il eût le temps de l'armer, les mouettes qui tourbillonnaient au-dessus de lui, comme si elles eussent deviné ses dispositions hos-

tiles, s'éloignèrent à tire-d'ailes en poussant un cri de ralliement, et allèrent s'abattre au milieu d'une troupe innombrable de leurs pareilles qui stationnait à un demi-quart de lieue de là. Au lieu d'être déconcerté par leur retraite, le commandant trouva moyen de s'en applaudir.

— Voyez-vous cela? dit-il d'un air de triomphe : ces bêtes ne sont pas si sottes qu'elles en ont l'air; elles voient du premier coup à qui elles ont affaire. Mais c'est égal, ajouta-t-il en secouant la tête, elles ne perdront rien pour attendre, et je m'en vais tâcher de justifier la bonne opinion qu'elles paraissent avoir de moi. Marcel, tu vas m'accompagner, n'est-ce pas?

— Excusez-moi, commandant, mais il faut que je fasse sécher mes filets.

— Parbleu! avec une pareille chaleur, ils sécheront bien tout seuls, et j'ai besoin de toi pour rapporter ce que je tuerai.

Il n'attendit pas la réponse de Marcel, et, se retournant vers Agathe :

— Et vous, reprit-il, ma belle héroïne, le cœur vous en dit-il, et voulez-vous faire partie de l'expédition? Quant à ces dames, je ne le leur propose pas; je sais qu'elles craignent le bruit de la poudre et la vue du sang.

— Grand merci de l'offre, commandant, répondit Agathe, je l'accepterais avec plaisir dans tout autre moment; je n'ai pas peur des coups de fusil, mais je n'ose pas braver les ardeurs d'un tel soleil. Je resterai avec ces dames, et nous vous admirerons toutes ensemble de loin. Bonne chance!

Parvenu à la moitié de sa course, le soleil se reposait au zénith; ses rayons, tombant d'aplomb sur le rivage, en faisaient miroiter le sable; les varechs et les goëmons se tordaient en fumant sur les roches; les moules, ébahies, humaient la chaleur avec ivresse, et les crabes somnolents bourdonnaient de volupté au fond des mares attiédies.

Les trois dames traversèrent la baie à

la suite des deux chasseurs, et allèrent s'asseoir près de la falaise gauche, à l'abri d'une roche voûtée, la seule qui donnât un peu d'ombre. Eugénie et sa mère, qui avaient apporté leur broderie, se mirent à travailler; Agathe suivit des yeux le commandant, qui s'avançait vers sa proie, le fusil à la main, et son compagnon, qui semblait ne le suivre qu'à regret et tournait à chaque instant la tête en arrière.

Ils marchèrent ainsi pendant cinq bonnes minutes.

— De la prudence maintenant, dit M. Jacquin à voix basse, nous commençons à approcher.

A peine avait-il prononcé ces mots que la troupe de mouettes s'envola d'un seul trait tout entière, au grand amusement d'Agathe qui se réjouissait des infortunes de M. Jacquin, et alla s'abattre à cinq cents pas plus loin.

— Allons! allons! s'écria celui-ci sans se laisser décourager, il faut convenir que voilà

un mouvement bien exécuté; on dirait une manœuvre par bataillons. Mais, Dieu merci! nous ne sommes pas des conscrits; nous finirons bien par les joindre à portée de fusil, et alors gare!

Il se remit à la poursuite de l'ennemi, traînant toujours sa victime à sa suite. Après avoir fait quatre cents pas environ :

— A présent, dit-il, courbons-nous et avançons lentement; une trentaine de pas comme cela, et nous les tenons.

Peine inutile! vaine espérance! Les vigilants oiseaux ne se laissèrent pas plus approcher cette fois que la première et détalèrent de plus belle.

— Le diable m'emporte! s'écria le vieux militaire avec un commencement d'humeur, on dirait qu'ils le font exprès.

Après une pause d'un instant, pendant laquelle il sembla profondément réfléchir, il reprit brusquement :

— Quel vent?

— Est quart nord-est, commandant.

— C'est donc cela. Je disais aussi : il y a quelque chose là-dessous. C'est cette gueuse de brise qui leur porte l'odeur de ma poudre. On ne le croirait pas : eh bien ! ces brigands d'oiseaux, qui n'ont pas de nez, ont l'odorat plus fin que les chiens de chasse. Mais il y a une chose bien simple à faire pour les dépister : nous allons les tourner; une fois que nous serons sous le vent à eux, il n'y aura plus à se gêner, et nous pourrons avancer sur eux, la tête levée et les mains dans nos poches.

La proposition flatta médiocrement Marcel, qui chercha à l'esquiver.

— Il me semble, mon cher commandant, lui dit-il d'un air d'intérêt, que c'est vous exposer à bien de la fatigue; il fait une terrible chaleur.

— Depuis quand le soleil te fait-il peur, s'il te plaît?

— Ce que j'en dis, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous.

— Pour moi? laisse-moi donc tranquille

avec ton petit air doucereux. Est-ce que tu crois que je donne là-dedans? c'est-à-dire que tu aimerais mieux être assis auprès de ces dames, à faire le joli cœur. Voilà le fond de ton sac. Mais je ne veux pas être la dupe de ton hypocrisie : tu as eu ton tour pour la pêche, il est juste que j'aie le mien pour la chasse. J'ai dit à ces dames que je leur rapporterais des mouettes, et nous leur en rapporterons, ou le diable s'en mêlera. Nous allons tourner.

Il y avait beaucoup à dire contre cette argumentation, et il n'eût pas été difficile de prouver à M. Jacquin qu'il y avait dans son affaire autant d'injustice que d'égoïsme ; mais le jeune homme n'avait pas l'habitude de contrarier son vieil ami, et il aima mieux subir sa tyrannie momentanée que de s'exposer à lui faire de la peine. Il ne répliqua donc pas, et suivit, la tête basse, le commandant, qui se mettait en devoir d'exécuter la fameuse manœuvre dont il attendait un si beau résultat. La manœuvre dura

long-temps, vu sa complication : ce qui ne l'empêcha pas d'échouer complétement. Les chasseurs étaient à peine arrivés à une centaine de pas des oiseaux, que ceux-ci, fidèles à leur plan de campagne, s'éloignèrent encore une fois en masse; c'était à n'y plus tenir.

— Pour le coup, s'écria M. Jacquin en frappant avec colère le sable de la crosse de son fusil, pour le coup ce n'est pas possible; il y a quelqu'un qui les avertit.

Marcel ne put retenir un éclat de rire.

— Tu ris, reprit son compagnon d'un air scandalisé; c'est cependant bien clair. Eh, pardieu! c'est toi qui les avertis!

— Moi? répondit le jeune homme stupéfait.

— Oui, toi, avec ton maudit bonnet rouge : cette idée, de mettre un bonnet rouge! On te verrait venir de deux lieues avec ton bonnet rouge!

— Mais ce serait encore bien pis s'il était blanc.

— Sous ce rapport-là, je ne dis pas; mais tu sais bien que le rouge contrarie les animaux : la preuve, c'est qu'en Espagne on excite les taureaux avec des petits drapeaux rouges; il n'y a pas à dire non, je l'ai vu. Je ne conçois même pas que tu n'aies pas fait peur aux poissons avec cette ignoble coiffure; il est vrai que les poissons vivent dans l'eau : c'est une autre affaire, j'en conviens.

Le digne commandant courait risque de s'entortiller de plus en plus dans son raisonnement, lorsqu'il s'avisa tout à coup d'une nouvelle idée.

— As-tu ton mouchoir? dit-il vivement.

— Non, répondit à tout risque Marcel sans chercher dans sa poche. Il avait deviné du coup toute la portée de la question.

— Ah ! tu n'as pas ton mouchoir, reprit le commandant désappointé.

Il pensa bien un moment à donner le sien à Marcel, pour que celui-ci se le mît autour de la tête; mais il s'avoua à part lui qu'il

faisait excessivement chaud et qu'il lui serait désagréable de n'avoir rien pour essuyer son front, où la sueur coulait à grosses gouttes.

— Puisque tu n'as pas ton mouchoir, reprit-il après un moment de réflexion, va-t'en!

Marcel ne se le fit pas dire deux fois et tourna rapidement les talons; mais M. Jacquin ne put se décider à lâcher complétement sa victime, la seule, hélas! qu'il eût jusqu'alors sous la main.

— Écoute, écoute, dit-il à Marcel qui s'éloignait à fond de train : reste à portée de la voix. Tu peux, par exemple, aller t'asseoir à l'ombre de ce rocher; puisque tu crains le soleil aujourd'hui, tu t'y trouveras parfaitement à ton aise. Quand je t'appellerai, tu viendras pour m'aider à porter ma chasse. Tu m'entends?

Le brave homme ne renonçait pas facilement à ses illusions : il se remit donc encore une fois en route, aussi acharné après ses

mouettes que feu Tantale après son dîner. Mais il ne devait pas être plus heureux que son devancier mythologique. Il eut beau avancer, tourner, manœuvrer en tous sens, il ne put atteindre l'objet de sa convoitise. On eût dit une chasse fantastique. Les mouettes abusèrent de sa constance pour le mener à d'énormes distances, à travers des mares souvent profondes et des vases infectes.

Quand Marcel, qui ne le quittait pas des yeux, le vit hors de portée, il se hâta de retourner vers l'endroit où les dames étaient restées. Mais, pour ne pas s'exposer aux reproches du commandant, à qui le mauvais succès de ses tentatives pouvait inspirer de l'humeur, il eut soin de masquer sa fuite. Il se mit donc à circuler avec précaution au milieu des rochers, tournant ceux qui n'étaient pas en vue, escaladant par quelque brèche ceux qui faisaient saillie sur la grève. Arrivé au sommet d'un escarpement assez élevé, il aperçut tout à coup sous ses pieds la comtesse qui dormait étendue sur le sa-

ble, la tête enveloppée dans son écharpe de gaze.

Accablée par la chaleur, elle avait quitté ses deux compagnes, et cherché un coin retiré où elle pût faire tranquillement la sieste. L'endroit était heureusement choisi : c'était une petite crique presque circulaire, tapissée d'un sable lisse et fin, qui s'abaissait en pente légère vers le rivage, et bordée de rochers. Agathe s'y était installée avec confiance, espérant bien n'y être troublée ni par la brise ni par le soleil. Mais, si elle eût été plus forte en astronomie, elle aurait prévu que l'astre, en continuant sa tournée, viendrait à coup sûr la visiter. Déjà en ce moment un rayon indiscret, se glissant à travers une échappée qui s'ouvrait sur le sud-ouest, commençait à se jouer dans les flots dorés de sa chevelure.

Marcel vit le danger qui menaçait le sommeil de la jeune femme : il se laissa glisser avec une rapidité silencieuse de l'autre côté du rocher qu'il venait de gravir, et se plaça

debout à l'entrée de la crique, de manière à intercepter les rayons du soleil. La comtesse, qui commençait à éprouver au milieu de son sommeil un malaise instinctif, s'éveilla en le sentant disparaître. Elle entr'ouvrit les yeux, vit le jeune homme, et comprit tout; mais elle fit semblant de n'avoir rien compris ni vu, et referma les yeux. Marcel s'y trompa complétement et la crut rendormie. Tant que les rayons du soleil purent l'atteindre, il resta immobile à la même place, lui faisant ombre de son corps. Mais quand il eut vu l'astre disparaître derrière les rochers, quand il n'eut plus rien à craindre pour le repos de sa protégée, il s'en approcha à pas de loup, retenant son haleine; puis il s'agenouilla près d'elle et la regarda dormir.

Elle était charmante ainsi. Les lignes ondoyantes de son beau corps, dont aucun apprêt de toilette n'entravait la souplesse, se dessinaient vigoureusement sous sa légère robe de guingamp. Sa poitrine, que soule-

vait à intervalles réguliers une respiration forte et calme, déployait à loisir l'élégante richesse de ses formes. Sa tête, légèrement renversée en arrière, laissait voir dans toute la rondeur de ses contours un cou ferme et blanc comme le marbre. Son front rêvait doucement sous la transparence de la gaze, tandis que ses cheveux couraient en frémissant de ses joues embrasées à sa bouche, dont les lèvres rouges et humides s'entr'ouvraient comme celles d'une grenade mûre.

Le jeune homme, en la regardant, se sentait gagner par une sorte de fièvre; des nuages passaient devant ses yeux; tous ses membres étaient agités d'un tremblement nerveux. Plus d'une fois il mit la main sur son cœur pour le contenir, s'imaginant que le bruit de ses battements allait réveiller la comtesse. Cependant il ne pouvait se décider à s'éloigner; une force invincible le retenait agenouillé à la même place. Bientôt un magnétisme plus puissant l'attira vers elle; il sentait sa tête se pencher malgré lui

vers celle d'Agathe. Saisi d'une terreur mystérieuse, il la relevait avec vivacité, mais en vain; elle retombait aussitôt plus bas qu'auparavant. Un moment vint où l'haleine de la comtesse se mêla à la sienne; son sang, tout à coup embrasé, bouillonna dans ses veines; sa pensée se perdit dans un vertige, et, se laissant aller à l'irrésistible mouvement qui l'emportait, il appuya ses lèvres sur celles d'Agathe, et y déposa un baiser brûlant.

Mais aussitôt, épouvanté de son audace, il se releva d'un bond et s'élança au milieu des rochers, courant à toutes jambes, sans oser jeter un regard en arrière. Tout à coup, en face de lui, sur un rocher plus élevé, il aperçut Eugénie debout. Une sueur froide couvrit son front. Éperdu, bouleversé, n'osant plus ni reculer ni avancer, il se détourna brusquement à droite, et se mit à gravir la falaise.

L'entreprise paraissait impossible, tant la côte était roide et haute; à peine s'y trouvait-il quelques saillies, quelques anfractuo-

sités où il pût mettre le pied ou la main. S'il eût réfléchi un instant au danger qu'il courait, s'il eût pris le temps de laisser tomber un coup d'œil au-dessous de lui, il était perdu. Mais il n'y songea seulement pas; il n'avait qu'une seule pensée, celle d'échapper aux deux femmes. Guidé par l'instinct, soutenu par le désespoir, il réussit bientôt à atteindre le sommet de la falaise. Au moment où il y mettait le pied, il entendit deux cris retentir en même temps au milieu des rochers. Il ne put s'empêcher de tourner la tête, et vit les deux jeunes femmes qui le regardaient, chacune de son côté, pâles de terreur. Sans chercher à se rendre compte du sentiment qui les agitait, il continua sa fuite désordonnée et se mit à courir au travers des landes.

O merveilleuse jeunesse du cœur! verre grossissant qui nous montres toutes les choses de la vie dans des proportions gigantesques! que d'émotions profondes nous trouvons dans l'optique de tes illusions!

quelles souffrances, mais aussi quelles joies! Le cœur va tour à tour des abîmes les plus perdus aux plus sublimes sommets, et passe sans transition de l'horreur des ténèbres aux éblouissements de la lumière! Mais peu à peu le verre se décompose, s'atténue et finit par tomber en poussière. L'homme s'accoutume à regarder la vie à l'œil nu, et rit des petites réalités qu'il prenait pour de grands fantômes. La science a remplacé l'imagination. Adieu les folles terreurs, adieu les désespoirs insensés; mais, hélas! adieu aussi ces immenses jouissances qui puisaient leur grandeur dans leur absurdité même. Le calme est venu, mais le bonheur s'en est allé.

Marcel croyait avoir commis un crime énorme, et ne savait plus que devenir. Comment reparaître devant ces deux femmes, qui avaient été, l'une victime, l'autre témoin de son attentat? Comment soutenir leurs paroles ou leur silence, leur blâme ou leur mépris? Et sa mère, si elle apprenait

son infâme conduite, ne lui donnerait-elle pas sa malédiction? Le pauvre enfant errait au hasard, s'adressant ces terribles questions, en proie au remords, à la honte, à la douleur. Un instant il eut l'idée d'aller se précipiter, la tête la première, du haut de la falaise.

Mais la boîte de Pandore, éternellement ouverte, ne se vide jamais. Marcel gardait une espérance au fond de son malheur : peut-être Eugénie n'avait-elle rien vu; peut-être Agathe n'avait-elle rien senti. Cela était peu probable, il est vrai; mais enfin ce n'était pas tout à fait impossible. Il resta cependant bien long-temps incertain de ce qu'il devait faire, et ce ne fut qu'après bien des hésitations, après bien des marches et des contre-marches, qu'il se décida à retourner au lieu du rendez-vous général.

Il y trouva tout le monde rassemblé et l'attendant.

— Allons donc, Marcel! lui cria le commandant du plus loin qu'il l'aperçut, allons!

dépêche-toi un peu, ou tu nous feras coucher ici. En vérité, je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui. Tu n'auras fait que des sottises.

Le jeune homme interpréta naturellement ces paroles de la manière la plus désavantageuse, et s'imagina que tout était découvert. Il se crut perdu, changea dix fois de couleur en une seconde, et tint ses yeux fixés à terre, n'osant plus les lever sur personne. Ce fut avec une profonde terreur qu'il entendit la comtesse élever la voix.

— Mon Dieu! dit-elle, mon cher commandant, ne grondez pas si fort ce pauvre garçon. Ce n'est pas sa faute si vous êtes revenu exténué et crotté, sans avoir pu tuer seulement la queue d'une mouette; il n'est à coup sûr pas le complice de ces malencontreux oiseaux. Quant à la faute qu'il a commise, — et ici elle fit une courte pause, — elle est si légère, qu'on peut facilement la lui pardonner.

Marcel crut rêver en écoutant ces paroles.

Pour voir s'il ne s'était pas trompé, il se hasarda à lever les yeux sur Agathe. Il lui trouva son expression accoutumée, riante et gaie, seulement un peu plus moqueuse peut-être que d'ordinaire.

— Dieu soit loué ! se dit-il à part lui, elle ne s'est aperçue de rien.

Il aurait aussi bien pu se dire : — Elle s'en est aperçue et ne m'en veut pas. — Mais le pauvre garçon était trop naïf, trop innocent de toute fatuité, pour concevoir une pareille pensée.

— Mais Eugénie? continua-t-il en lui-même.

Enhardi par son premier succès, il osa jeter un regard furtif sur le visage de sa cousine. Il n'y vit non plus rien d'extraordinaire ni d'inquiétant, à part une certaine pâleur qu'il attribua à la peur qu'elle avait ressentie en le voyant suspendu au sommet de la falaise. Du reste, toujours la même douceur et le même calme.

— Décidément, se dit-il, j'ai du bonheur ; elle n'a rien vu.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, madame Hubert se mit à ranger ses cheveux, que toutes ses courses avaient mis dans un complet désordre.

— Allons! allons! pensa-t-il, j'ai eu tort de m'effrayer. Personne ne sait rien.

Il se rassura donc tout à fait, et, comme il avait besoin de témoigner sa joie, il donna deux gros baisers à sa mère.

Le soleil commençait à baisser; on reprit le chemin de la Maison-Fleurie. Mais, soit fatigue, soit préoccupation, personne ne prononça une parole pendant la route.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

En rentrant à la Maison-Fleurie, on y trouva le curé. Il était venu, dès son arrivée, rendre visite à ses amis, et il attendait leur retour en se promenant dans le jardin. Sa présence fut pour tout le monde un sujet de joie. M. Jacquin lui-même oublia sa malheureuse chasse et reprit toute sa bonne humeur. L'abbé, sans se départir de sa gravité habituelle, répondit cordialement à l'accueil amical qui lui était fait.

Pendant cet échange d'affectueuses démonstrations, la comtesse était restée à l'é-

cart. Madame Hubert s'approcha d'elle, et lui dit :

— Venez, ma chère belle, que je présente sa nouvelle ouaille à notre digne pasteur.

Et, la prenant par la main, elle la conduisit vers l'abbé Pascal.

— Permettez-moi, monsieur le curé, lui dit-elle, de vous faire connaître madame la comtesse de Barjols, qui était pour nous une étrangère le jour de votre départ, et qu'aujourd'hui nous regardons tous comme une amie.

D'après les règles du bon ton, la présentation eût dû se faire dans l'ordre contraire ; mais madame Hubert avait plus de bon sens que d'usage, et elle croyait, dans sa simplicité, qu'un prêtre ayant charge d'âmes était un personnage plus important qu'une femme à la mode. Du reste, aucune des personnes présentes ne parut remarquer cette infraction à la loi des convenances. La comtesse fit au curé une inclination pleine de grâce et de modestie, à laquelle il répondit par

un salut lent et grave; mais ils ne se dirent pas un mot, et s'éloignèrent aussitôt l'un de l'autre. L'abbé prit le bras du commandant; la comtesse demanda à madame Hubert la permission de se retirer. Celle-ci voulut la retenir à dîner, en lui disant que toute la famille espérait depuis le matin avoir le plaisir de la posséder toute la journée. Mais la comtesse ayant répondu que c'était la fatigue qui la forçait à se priver du plaisir qu'elle s'était promis de son côté, madame Hubert, loin d'insister, l'engagea elle-même à prendre le repos dont elle avait besoin. Puis elle dit à Marcel d'aller conduire la comtesse, et se mit à les accompagner vers la porte du jardin. En les voyant s'éloigner, le curé interrompit sa promenade avec M. Jacquin.

— Je crois, mon cher commandant, lui dit-il, que cette dame s'en va. Si vous voulez prendre congé d'elle, que je ne vous retienne pas.

Le commandant alla rejoindre le petit

cortége qui tournait alors le coin d'une allée. Le curé resta seul avec Eugénie.

— Eh bien! mon enfant, comment allez-vous? lui dit-il en s'approchant d'elle avec une vive expression d'intérêt.

Pour toute réponse, elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Qu'y a-t-il donc, mon Dieu? reprit-il en la contemplant avec un étonnement douloureux.

— Il l'aime! répondit-elle d'une voix entrecoupée de larmes.

— Il l'aime, elle? — En êtes-vous sûre?

— Je l'ai vu.

— Ah! malheureux que je suis! je n'ai pensé qu'à moi, et je vous ai abandonnée, pauvre enfant. Cependant, j'aurais dû prévoir cela. Mais, non. L'égoïsme, le lâche égoïsme toujours! ô mon Dieu!

Ils restèrent quelque temps silencieux : elle, pleurant dans ses bras; lui, fixant sur elle des regards désolés.

— Mais, reprit l'abbé, n'avez-vous rien fait pour vous opposer à cela?

— Que vouliez-vous que je fisse, mon père?

— Vous ne vous êtes pas plainte?

— A qui? A ma mère, pour lui causer un chagrin inutile? A cette femme, pour exciter son dédain? Et, quand même l'une aurait pu, quand l'autre eût voulu faire quelque chose pour moi, croyez-vous que je me fusse abaissée à une dénonciation, ou à une humiliation? Plutôt mourir que de descendre à de pareilles indignités. Quant à Marcel, que lui dire? quel reproche lui adresser? quelle demande lui faire? Chacun est libre de disposer de son cœur, et je ne veux être aimée ni par pitié ni par devoir.

Le prêtre écoutait, sans étonnement, mais avec une émotion profonde, les nobles paroles de la jeune fille. Elle justifiait en ce moment l'opinion qu'il avait toujours eue d'elle, et déployait tout à coup devant lui tous les trésors de délicatesse et de fierté qu'il supposait enfouis dans son âme. A l'as-

pect de cette énergie, il sembla lui-même reprendre courage.

— Allons! allons! dit-il, le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous vous l'êtes imaginé. Peut-être, et je l'espère, y a-t-il encore du remède. Voyons. Il faut que je sache bien à quoi m'en tenir. Apprenez-moi tout ce que vous savez.

Elle obéit, et rapporta au curé, avec un entier abandon et la plus parfaite bonne foi, sans rien ajouter, sans rien omettre, tout ce qu'elle avait vu, entendu, compris, même soupçonné. Il l'écouta attentivement, sans faire une observation, sans émettre un seul doute. Il avait en elle la même confiance qu'elle avait en lui. Quand elle eut terminé cette étrange confession, où elle racontait la conduite d'autrui avec la même candeur et la même loyauté qu'elle l'eût fait pour la sienne propre, où elle ne parlait qu'avec un extrême embarras et en rougissant de fautes qu'elle n'avait pas commises :

— J'étais bien sûr, dit le curé, que vous

vous étiez exagéré les dangers et les malheurs de votre situation. Il eût sans doute mieux valu que les choses se passassent autrement; mais il n'y a rien de perdu. Marcel a cédé, comme tout jeune homme l'eût fait à sa place, à l'entraînement passager de la nouveauté; mais il a l'esprit trop juste pour ne pas reconnaître bientôt les inconvénients de son étourderie, et le cœur trop bon pour payer d'ingratitude une affection comme la vôtre. Soyez tranquille, mon enfant, il vous reviendra bientôt.

— Dieu vous entende et vous récompense, mon père! mais rappelez-vous-le bien : quelque mal que me fasse l'indifférence de Marcel, je ne veux le voir revenir à moi que de son plein gré; et, si vous m'aimez, vous vous garderez de faire aucune violence à ses sentiments.

— Je comprends, j'honore les scrupules de votre tendresse, mon enfant, et je m'y conformerai. J'espère du reste ne pas y avoir grand'peine. Marcel fera de lui-même

ce retour sur son cœur, et je n'aurai pas à m'en mêler.

— En tout cas, promettez-moi que vous ne lui parlerez pas de mon chagrin. Je ne veux pas qu'il sache que je me suis seulement doutée de quelque chose.

Le prêtre hésita : il avait donné à la jeune fille plus d'espérance qu'il n'en gardait lui-même. Il était décidé à ramener Marcel à ce qu'il regardait comme son devoir, et il ne voulait pas, en s'engageant au secret, se priver d'un puissant moyen d'action.

— Tout ce que je puis vous promettre, mon enfant, reprit-il après un instant de silence, c'est de ne jamais lui apprendre, de ne jamais lui laisser soupçonner que vous m'ayez rien dit. Ne m'en demandez pas davantage.

Eugénie connaissait à la fois la prudence et la fermeté de l'abbé Pascal. Elle savait également qu'il userait avec tous les ménagements possibles, et au dernier moment seulement, de la confidence qu'elle venait de lui faire, et qu'elle ne réussirait pas à le faire

changer de résolution. Elle n'insista donc pas.

—Maintenant, mon enfant, dit le curé, allons rejoindre votre mère, qui vient de rentrer au salon. Mais auparavant essuyez bien vos yeux. Il ne faut pas qu'elle voie que vous avez pleuré.

—Oh! soyez tranquille, répondit-elle avec un triste sourire, je sais cacher mes larmes.

Et ils prirent ensemble le chemin de la maison.

Pendant ce temps, Marcel et Agathe s'approchaient ensemble du château. Le commandant les avait, suivant son habitude, quittés à la hauteur du Domaine, après avoir rappelé à la comtesse qu'elle devait venir avec sa tante dîner chez lui, le lendemain 15 août.

Le 15 août était pour le commandant, comme pour tout le monde, un jour consacré, mais à un titre différent. Pour tout le monde c'était la fête de la Vierge; pour lui c'était encore celle de Napoléon. Il avait coutume d'inviter ses amis à dîner ce jour-

là. Cela se trouvait d'autant mieux cette année qu'en buvant à la mémoire du grand homme on célébrerait en même temps le retour du curé. Le vieux soldat faisait ainsi d'une pierre deux coups.

Durant le trajet, la comtesse avait adressé à Marcel de nombreuses questions sur le curé, sur son caractère, sur ses habitudes. Le jeune homme y avait naturellement répondu par le plus complet éloge.

— N'importe, reprit-elle après un moment de silence, pendant lequel elle avait semblé méditer les paroles de Marcel, je suis fâchée du retour de ce prêtre.

— Et pourquoi?

— Je crains son influence.

— Sur qui?

— Sur tout le monde, sur vous le premier.

— Sur moi?

— Oui, j'ai peur de voir exclure de nos relations cette liberté, cette facilité qui en font le charme. Adieu nos longues promenades! adieu nos joyeuses folies! Il n'y a de

bon dans la vie que ce qui est déraisonnable, et les prêtres veulent mettre de la raison partout.

— Je ne connais pas les autres. Mais vous ne connaissez pas celui-là. Personne au monde n'est plus doux et plus indulgent que l'abbé Pascal.

— Pour vous, c'est possible. Il est habitué à vous et vous l'êtes à lui. Il vous traite peut-être comme un père de famille traite ses enfants. Mais moi, je suis une étrangère, et, qui pis est, une femme du monde. Pour les gens d'église, le monde, c'est l'enfer. Votre curé est capable de me prendre tout d'abord pour un diable à forme humaine, et, qui sait? de me métamorphoser à vos yeux.

— Oh! Agathe!

Marcel oubliait en ce moment de dire madame, comme Agathe avait le matin oublié de dire monsieur. Ils étaient quittes. Aussi reprit-elle le fil de son discours sans paraître s'apercevoir de cet oubli.

— Vous avez l'air de me reprocher ma supposition? Eh bien! s'il vous défendait de me voir, que feriez-vous?

— Quelle idée! me défendre de vous voir! Et pourquoi?

— Dieu sait ce que peut s'imaginer un prêtre, quand il s'y met. Ne connaissant rien, il soupçonne tout; tout est pour lui texte de blâme, tout sert de prétexte à sa manie de voir partout le mal. Selon son dire, ceci est un abîme couvert de fleurs, et cela une source de perdition. Bref, je fais un pari : c'est que huit jours ne se passent pas sans que votre curé vous ait fait un sermon à mon propos et dit du mal de moi...

— Je suis sûr du contraire.

— Parions. — Je parie encore autre chose : c'est qu'il trouvera moyen de vous faire croire ce mal qu'il vous aura dit de moi...

— Jamais!

— Attendez, je n'ai pas fini : et qu'en fin de compte, après quelques hésitations bientôt fixées, après quelques petites résistances

vite brisées, confus et penaud, comme saint Pierre, vous me renierez...

— Oh!

— Laissez-moi donc achever : que vous demanderez l'absolution pour le péché de m'avoir fréquentée, et que, pour mériter ladite absolution, vous promettrez de faire pénitence et de renoncer pour jamais à madame de Barjols, à ses œuvres et à ses pompes. Eh bien! qu'en dites-vous maintenant? Tenez-vous tous mes paris?

Mais Marcel ne répondit pas. Profondément blessé des doutes de la comtesse sur la force et sur la constance de son affection, il avait rougi et pâli tour à tour. En ce moment, de grosses larmes, qu'il cherchait en vain à retenir, coulaient lentement le long de ses joues. La comtesse fut vivement touchée de ce silencieux témoignage d'un amour qu'elle voulait éprouver.

— Eh bien! dit-elle en passant sa main sur les yeux du jeune homme, voulez-vous

bien ne pas pleurer? ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie? Je ne me la serais certainement pas permise, si j'avais su vous faire de la peine. Je ne voulais que m'assurer de la solidité de votre amitié. Je n'en doute plus. Notre vie à tous est trop heureuse, n'est-ce pas? pour que nous la laissions troubler. Afin d'éviter toute espèce d'atteinte à notre tranquillité, à notre bonheur mutuels, je ne vous demande qu'une chose. Jurez-moi que, quoi que l'on puisse vous dire de moi, vous me le redirez exactement, et que vous ne me jugerez qu'après m'avoir entendue.

— Je vous le jure, dit Marcel, et, de plus, je vous jure que jamais rien ne pourra diminuer l'affection que je vous porte, et que je mourrai en vous aimant.

—Merci, répondit-elle d'une voix émue, en lui jetant un regard plein de tendresse; et elle lui tendit sa main, qu'il couvrit de baisers.

— Allons! dit-elle en la retirant au bout

d'un instant, il faut nous séparer. A demain, au Domaine; pas avant ni ailleurs. Si vous veniez me voir demain matin, on le remarquerait.

— A demain donc, au Domaine, répondit Marcel en la suivant des yeux pendant qu'elle s'éloignait rapidement.

Quand elle eut disparu sous la voûte, il attendit quelque temps encore, espérant qu'elle reviendrait; puis, voyant son attente trompée, il reprit à pas lents le chemin de la Maison-Fleurie.

La comtesse, en rentrant, trouva sa tante à dîner. Elle s'assit en face d'elle, et, après avoir fait signe au valet de chambre de se retirer :

— Vous savez, dit-elle, qu'il est ici?

— Qui? répondit la marquise sans se déranger, ton mari?

— Mon mari ! comment voudriez-vous qu'il fût ici? à quel propos y viendrait-il?

La marquise, qui pensait à la lettre qu'elle avait expédiée en secret quinze jours au-

paravant, sentit son imprudence, et n'eut garde de répliquer un mot.

— Non, reprit Agathe, ce n'est pas mon mari; c'est bien pis : c'est l'autre.

— Quel autre? se hasarda à demander la marquise.

— L'abbé.

— Quel abbé?

— Quoi! ne vous rappelez-vous pas que le curé de ce village, celui qui est parti le soir même de notre arrivée, se nomme Pascal?

— Eh bien?

— C'est le même.

— Pascal?

— Oui.

— Devenu curé? en vérité! en es-tu bien sûre?

— Je viens de le voir.

— Et lui, t'a-t-il vue?

— On nous a présentés l'un à l'autre.

— On vous a présentés...

La marquise ne put continuer sa phrase, et partit d'un grand éclat de rire.

— Il est possible, reprit Agathe d'un air piqué, que cela vous paraisse très-risible; mais je vous assure que cela ne m'a pas produit le même effet, et j'aurais donné tout au monde pour éviter une pareille entrevue.

— Pardon, mon cher cœur, je ne voudrais pas te faire de peine; mais c'est une chose si singulière que cette présentation!

Malgré les regards courroucés de sa nièce, la marquise eut bien de la peine à retenir un nouvel éclat de rire; mais elle se remit bien vite et reprit:

— Comment s'imaginer que tu le retrouverais ici, vêtu d'une soutane? Je conçois bien que tu aies été saisie. L'as-tu reconnu tout de suite?

— Oui, quoiqu'il soit bien changé, incroyablement changé.

— Et lui?

— Il est impossible qu'il ne m'ait pas reconnue aussi. D'ailleurs, on lui avait dit

mon nom. Cependant, sa contenance était tellement calme, son visage tellement impassible, que j'ai un instant douté s'il n'avait pas totalement oublié le passé.

— Oh! ces choses-là ne s'oublient jamais.

— C'est ce que je me suis aussitôt dit, et j'ai cherché quelle pouvait être la raison de sa conduite vis-à-vis de moi. Deux idées se sont en même temps présentées : ou il a voulu me faire comprendre qu'il avait, suivant l'expression de l'Église, complétement dépouillé le vieil homme, et qu'il n'y avait plus rien de commun entre ses sentiments d'autrefois et ses pensées d'aujourd'hui.....

— Crois-tu cela? crois-tu qu'en effet il ne t'aime plus?

Il y a dans le cœur des femmes une indestructible vanité qui ne leur permet pas de croire que l'homme auquel elles ont inspiré une grande passion puisse jamais cesser de les aimer. Agathe répondit de l'air le plus convaincu, en personne sûre de son fait :

—Qu'il m'aime encore, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Ce changement d'état, cette vieillesse précoce, cette fuite récente, tout le prouve. Pourquoi s'est-il fait prêtre? parce qu'il croyait que Dieu seul pourrait remplir dans son cœur la place que j'y avais laissée vide. Pourquoi cette tête sitôt courbée sous la main du temps? parce qu'il porte à la fois deux lourds fardeaux, le regret de la passion et la passion du regret. Pourquoi s'être éloigné au moment même de mon arrivée? pour éviter l'émotion de ma présence, si je repartais, ou pour s'y préparer, si je restais.

— C'est évident, répondit la marquise, qui était trop femme et trop tante pour contredire sa nièce là-dessus.

— Si ma première supposition est vraie, si c'est la paix qu'il veut, je la lui laisserai. Mais je crois, mais je crains autre chose. Maintenant qu'il a acquis la force de soutenir ma présence, il va peut-être vouloir me faire reculer devant lui.

— Comment cela?

— Il espère peut-être me faire peur au moyen du passé, et m'imposer ses volontés au moyen de la peur.

— Quelles volontés lui supposes-tu? Est-ce que, par hasard, il penserait encore?...

— Oh! non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Cet homme a trop d'orgueil pour me montrer ce qui lui reste d'amour. C'est plutôt quelque vengeance. Par exemple, il pourrait lui prendre fantaisie de me chasser d'ici.

— A quoi bon?

— Vous ne savez donc pas quelle jouissance certains hommes trouvent à blesser dans ses affections et surtout dans son amour-propre la femme dont ils croient avoir à se plaindre? Car, selon eux, c'est toujours nous qui avons tort. Je me plais ici, dans cette vie simple et tranquille, au milieu de ces bonnes et dignes gens qui me témoignent tant d'estime et d'amitié. Eh bien! concevez-vous quel triomphe ce serait pour lui de

troubler cette paix, de détruire ce bonheur que je goûte d'autant mieux que j'y suis moins accoutumée, de remplacer enfin par la haine et le mépris les bons sentiments dont je suis l'objet ?

— Hé ! hé ! je ne sais pas si cela est juste ; mais, par ma foi ! ma chère enfant, c'est bien raisonné. Je t'avoue que je ne te croyais pas de cette force-là sur l'anatomie du cœur humain, et je ne me hasarderai plus à te donner des conseils. Cependant, en y réfléchissant bien, je ne pense pas que tes craintes se réalisent. L'abbé ne peut t'attaquer sans scandale pour lui-même, et, dans sa position, il ne l'oserait point.

— Vous ne le connaissez pas. Il est capable de toutes les audaces et de toutes les violences.

— Tu m'as dit cependant qu'il montrait un grand calme.

— Oui, le calme de la mer qui couve parfois d'horribles tempêtes.

— Si tu redoutes réellement un éclat, il est facile de l'éviter.

— Comment?

— En partant dès à présent.

— Partir! mais ce serait m'avouer vaincue sans combattre. Il dirait, il penserait au moins que j'ai eu peur de lui, que j'ai ployé sous son ascendant. J'aime mieux m'exposer à tout que de lui donner une pareille joie. D'ailleurs, vous savez que je ne hais pas la lutte.

— Mais enfin, quel parti vas-tu prendre?

— J'attendrai. Je le verrai venir, et je ferai ce qu'il fera, la paix ou la guerre. Tout dépend de lui. Dès demain nous serons fixées là-dessus. N'oubliez pas, je vous prie, ma chère tante, que nous devons dîner au Domaine. Il y sera.

— Je n'aurai garde de manquer au rendez-vous. La rencontre sera trop curieuse pour que je néglige d'y assister. Bonne chance, mon cher cœur, et bonsoir aussi. Tu dois être fatiguée, après cette longue promenade

et ces violentes émotions. Je te conseille de prendre du repos ce soir, pour avoir demain tous tes moyens.

La marquise embrassa sa nièce et se retira dans sa chambre.

— Il est clair comme le jour, se dit-elle à elle-même, que ce n'est pas pour le seul plaisir de satisfaire je ne sais quelle lubie d'amour-propre qu'elle s'engage dans une pareille lutte. Je la connais; elle serait partie dix fois, si un autre motif ne la retenait ici. Mes prévisions se sont réalisées; elle en tient pour le petit bonhomme. Et son imbécile de mari qui n'arrive pas, qui ne me répond seulement pas! Qu'est-ce que tout cela va devenir, mon Dieu ! qu'est-ce que cela va devenir ?

Malgré son inquiétude, elle ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain matin, les cloches se mirent en branle et préludèrent par de joyeux carillons à la célébration de l'office divin. Les paysans du village et des environs se

rendirent à l'église, malgré une pluie assez forte, vêtus de leurs plus beaux habits. Ces braves gens, si durement économes dans le cours ordinaire de la vie, ne craignent pas, dans les solennités religieuses, d'exposer leur modeste luxe aux intempéries de l'air. Ils croient ne pouvoir faire trop grande toilette pour aller, comme ils le disent naïvement, rendre visite au bon Dieu.

L'église, assez grande pour contenir tous les habitants du village, était trop petite pour recevoir tous ceux de la paroisse ; de sorte que les jours de grande fête il y avait encombrement. Les derniers arrivés étaient obligés de rester dehors, s'associant d'intention aux prières qu'ils ne pouvaient entendre.

La grand'messe était déjà commencée lorsque la comtesse arriva avec sa tante. En descendant de sa voiture, que le mauvais temps l'avait forcée de prendre, elle vit avec surprise une centaine d'hommes agenouillés sur la terre humide et recevant

la pluie, la tête découverte, sans y faire attention. Elle ne put se défendre d'une certaine émotion à l'aspect de cette forte piété, dont le recueillement semblait ne tenir aucun compte des souffrances matérielles; et, se tournant vers sa tante :

— Quelle différence, lui dit-elle à voix basse, entre ces paysans qui oublient tout pour leur salut, et les gens du monde qui ne pensent qu'à leurs plaisirs !

— C'est tout simple, répondit madame de Terray : les uns font ce qu'ils peuvent, les autres ce qu'ils veulent. Nous aussi nous serions très-dévotes, si nous n'avions rien de mieux à faire.

A la suite de cette poétique réflexion, les deux dames entrèrent dans l'église. Pour gagner le banc du maire, où elles avaient leurs places, il fallut parcourir la nef dans toute sa longueur. Il y avait tant de monde qu'elles eurent de la peine à avancer. Elles entendaient une voix grave et forte qui chantait l'Epître. Bientôt la voix se tut, et

un certain mouvement eut lieu parmi les assistants. Elles en profitèrent pour percer les derniers rangs de la foule. Mais à peine étaient-elles parvenues dans la partie libre de la nef, qu'elles se rencontrèrent avec l'abbé Pascal. C'était lui qui officiait. Il venait de laisser, selon l'usage, sa chasuble à l'autel, et, revêtu seulement de la longue robe blanche et de l'étole, il se dirigeait vers la chaire pour prêcher. En l'apercevant ainsi tout à coup face à face, dans toute la majesté du sacerdoce, la comtesse se sentit saisie d'une sorte d'effroi mystérieux et recula en pâlissant. Pour lui, il leva sur les deux dames un regard calme et ferme qu'il détourna lentement sur ceux qui les entouraient, puis il continua sa route.

— Tu avais raison, dit la marquise à sa nièce quand elles furent arrivées à leurs places, il est incroyablement changé; car je dois avouer que c'était autrefois un fort beau garçon.

La comtesse ne répondit pas et se mit à écouter le sermon.

Le curé avait pris pour texte ce verset des litanies de la Vierge : *Ave, Maria purissima.* Il raconta en termes simples toute l'histoire de la mère du Sauveur, en ayant soin cependant d'en faire plus vivement ressortir quelques traits éclatants, comme la visitation de l'archange Gabriel, la naissance de Dieu, devenu son fils, la glorieuse assomption qui l'avait seule, entre toutes les créatures humaines, soustraite à l'horreur du tombeau. Il rappela le culte partout rendu à sa mémoire, l'universelle adoration dont il était l'objet, et les grâces accordées par le Seigneur à sa toute-puissante intercession.

Arrivé à ce point de son discours, il s'arrêta un instant, comme pour se recueillir.

— Il ne parle pas mal, dit madame de Terray à l'oreille d'Agathe; mais il n'y a rien d'extraordinaire, et ce n'est à coup sûr pas un orateur.

Le curé reprit d'une voix basse et qui semblait émue :

— Et savez-vous, mes frères, savez-vous pourquoi la vierge Marie a mérité et obtenu cette félicité éternelle, cette gloire sans bornes dont elle jouit dans le ciel, et ces honneurs divins qu'on lui rend sur la terre ? C'est par sa pureté. Elle est devenue la protectrice des hommes, la reine des anges, la mère de Dieu, parce qu'elle était très-pure. Elle a été choisie entre toutes les femmes et élevée au-dessus de toutes les femmes, parce qu'elle possédait à un degré suprême la suprême vertu des femmes. Ayez sans cesse sous les yeux ce magnifique exemple, et rappelez-vous cette leçon qui vous est donnée par Dieu même. En voyant combien cette vertu lui est agréable, jugez combien le vice contraire lui est odieux ; à la façon dont il récompense l'une, imaginez comment il doit punir l'autre. Il y a des gens, de ceux qui ont toujours de belles paroles pour couvrir les vilaines cho-

ses, qui appellent le pêché d'impureté le doux péché. Je le veux bien. Mais les suites sont-elles douces? Quelle compensation! Un moment de plaisir, — une éternité de peines!

La voix du prêtre s'était peu à peu élevée, et son œil s'animait en même temps que son geste. Ses dernières paroles, prononcées avec une action véhémente, firent courir dans l'assemblée un frisson de terreur. Il continua d'un air radouci, mais non moins pénétré :

— Il semble même, mes frères, que Dieu ait voulu faire à propos de cette vertu et de ce vice une exception éclatante. Souvent il lui plaît de remettre à l'autre vie la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises; souvent, dans la mystérieuse profondeur de ses desseins, il laisse les bons souffrir ici-bas et les méchants triompher. Vous avez vu bien des fois les plus honnêtes gens être les plus malheureux; bien des fois, avec un triste et pieux étonnement, vous

avez vu prospérer l'homme fourbe ou violent, l'impie et le parjure ; et vous avez porté à regret d'abondantes moissons dans les greniers de celui qui refusait au mendiant l'aumône d'un morceau de pain. Mais il n'en est pas de même pour cette grande vertu, pour ce grand devoir de la pureté. La récompense semble partout attachée à la pratique, et la punition à l'oubli. Je vous le demande, quelle femme échappe à cette loi ? La femme chaste est l'ornement de la maison, le trésor de la famille, la joie du père, l'orgueil du mari, l'admiration de l'étranger. La confiance l'accompagne, l'amour et le respect la suivent. Son nom est partout cité en exemple. La femme licencieuse, au contraire, est la honte de tous les siens, la honte de son père, de sa mère, de son mari, la honte de ses enfants ; toutes les portes se ferment devant elle ; tous les visages se détournent à son approche ; ses complices même la repoussent et la raillent après la

faute, et la punissent de leur propre délire.

L'assemblée entière palpitait sous l'impression de ces fortes paroles; les femmes les écoutaient avec anxiété, comme si la chaire eût été un tribunal et le prêtre leur juge.

— Hé! hé! fit la marquise d'un air d'approbation, voilà qui n'est point mal tourné. Il est plus orateur que je ne croyais, ce monsieur Pascal.

— C'est la haine qui lui donne de l'éloquence, lui répondit la comtesse très-pâle.

— La haine contre qui?

— Eh! contre moi, donc.

— Je croyais que tu m'avais dit qu'il t'aimait encore.

— L'amour et la haine ne vont-ils pas souvent de compagnie?

Le curé reprit :

— Du reste, il faut reconnaître que si le châtiment est sévère, il est mérité. La femme licencieuse est le fléau, non-seulement de

sa maison, non-seulement de sa famille, mais encore du pays qu'elle habite. Toutes les mauvaises passions s'allument à ses regards; tous les troubles naissent sous ses pas. Elle fomente les divisions, les jalousies, les haines, les querelles. Quand elle entre par une porte, la sécurité et le bonheur s'en vont ensemble par l'autre. Elle étouffe dans les cœurs tous les bons sentiments, elle féconde le germe de tous les mauvais, elle corrompt l'amour même en y mêlant le mépris. C'est la pire et la plus dangereuse des créatures. Mieux vaudrait avoir parmi vous un brigand que la femme dont je parle. Contre l'un on peut s'armer, comme contre un loup; on peut le poursuivre, l'attaquer, l'exterminer. Mais contre l'autre, que faire? Souple, fuyante et introuvable, comme une vipère, elle se dérobe et se cache, avance et recule en silence, tourne autour de vous sans que vous puissiez la voir ni l'entendre, et ne révèle sa présence que par sa morsure. Et, si on l'é-

crase, il n'est déjà plus temps. Il y a une blessure mortelle.

Les naïfs et rudes enfants de la Bretagne sont toujours prêts à pousser la religion jusqu'au fanatisme. En ce moment, un geste du curé eût été une condamnation; et il n'eût pu signaler une coupable sans désigner une victime. La comtesse et sa tante le sentirent et n'osèrent pas échanger un mot, tant le silence autour d'elles était solennel et terrible. Mais le prêtre se contenta de passer sa main sur son front, comme pour en chasser une pensée sinistre; et il poursuivit son discours avec calme :

— Si je parle surtout des femmes, mes frères, c'est qu'elles ont à la fois plus de raison pour faire le bien et plus de puissance pour faire le mal. La chasteté est le plus grand de leurs devoirs, comme la plus belle de leurs gloires; car leurs faiblesses sont contagieuses et leurs séductions irrésistibles. Mais les hommes n'en ont pas moins à veiller sur eux-mêmes pour se défendre de

toutes les tentations, intérieures ou extérieures. Chacun a dans ce monde sa part de responsabilité. Croyez-vous, par exemple, qu'il ne soit pas coupable, celui qui brise, en se jetant dans le tumulte des passions, les liens sacrés de la famille ; celui qui, dans sa fougue à poursuivre un plaisir défendu, foule aux pieds tous les droits des affections légitimes ; celui enfin qui, en aimant une étrangère, ne craindra pas de désoler sa mère, ou sa femme, ou sa fiancée? Si, mes frères, il est coupable, aussi coupable peut-être que celle dont il n'aura pas su éviter les piéges, dont il n'aura pas voulu repousser la funeste influence.

En entendant ces sévères paroles, Marcel fut saisi d'une vague épouvante, et se demanda un instant si ce n'était pas pour lui qu'elles étaient prononcées. Mais il se dit aussitôt que le curé, arrivé de la veille, ne pouvait rien savoir de ce qui s'était passé en son absence ; puis, au moyen d'un de ces sophismes qui ne manquent pas aux consciences

troublées, il se persuada qu'il n'avait rien ou pas grand'chose à se reprocher, puisqu'il n'était marié ni fiancé à personne, et qu'il n'avait jusqu'alors causé aucun chagrin à sa mère. Il se remit tout à fait de sa frayeur en entendant la fin du sermon.

— Maintenant, reprit le curé, que je vous ai montré les dangers, que je vous ai fait sentir l'horreur de ce vice, laissez-moi, mes frères, laissez votre pasteur se féliciter et vous féliciter de ne l'avoir jamais rencontré parmi vous. Et j'espère, comme je le désire, ne jamais l'y voir apparaître. Vous avez le bonheur de vivre éloignés de la corruption des villes, et nul souffle malfaisant ne vient troubler la pureté de l'air que vous respirez. Vos cœurs partagent le calme de vos champs. Ici rien ne vous dérobe la vue du ciel. Au sein de la nature, on se sent plus près de Dieu, et l'on vit sous son regard. Le travail aussi, qui vous semble quelquefois une misère, et qui est un perpétuel bienfait, le travail vous arrache au péril

des tentations, en ne vous laissant pas le temps des mauvaises pensées. Remerciez donc la Providence qui vous a donné le moyen de pratiquer facilement cette belle vertu de la chasteté. Persévérez dans votre paix et dans votre innocence ; et, si jamais vous vous sentiez attirés par un penchant coupable, pour vous donner le courage d'y résister, pensez à toutes les récompenses que Dieu prodigue à ceux qui marchent dans le droit chemin, à tous les châtiments dont il frappe ceux qui s'égarent volontairement. De la sorte, vous assurerez votre bonheur dans ce monde et dans l'autre. Ainsi soit-il !

Le curé descendit de la chaire, et reprit le chemin de l'autel.

— C'est égal, dit la marquise, tu avais raison, ma chère belle, la guerre est déclarée.

— Vous verrez comment je la soutiendrai, répondit la comtesse.

La messe finit sans autre incident.

Une heure après, l'abbé Pascal se rendit au Domaine, dont il trouva le propriétaire occupé à surveiller les préparatifs du festin. Le digne commandant avait à cœur que les choses fussent bien faites un jour où il fêtait à la fois le retour de son ami et la mémoire de son empereur. Il se hâta de donner ses derniers ordres, et recommanda surtout de la manière la plus pressante de soigner le rôti et la crème frite. Puis, prenant le bras du curé, il l'emmena dans le jardin. Après s'être assuré par un coup d'œil que personne ne pouvait les entendre :

— Ah! çà, mon cher abbé, dit-il, quelle mouche vous avait piqué ce matin? Jamais je ne vous avais entendu prêcher de la sorte. Vous, ordinairement si tolérant, vous aviez l'air de vouloir damner tout le monde. Le diable m'emporte si vous ne ressembliez pas à l'archange Michel terrassant le dragon ! A qui en aviez-vous donc?

— Mais à personne en particulier, mon cher commandant. J'ai voulu donner à tout

le monde un avertissement salutaire. Rien de plus.

— Peste ! comme vous y allez avec vos avertissements salutaires ! Cela me rappelle le maître d'école qui m'a appris à lire. A la première faute, il commençait par nous donner une épouvantable taloche, en nous prévenant qu'à la seconde il nous punirait.

Le curé ne put s'empêcher de sourire de la comparaison. Mais il ne répondit point.

— Moi, reprit M. Jacquin, j'aurais juré que vous aviez quelqu'un en vue; et, si je ne savais pas que c'est un gros péché de former des jugements téméraires, j'ajouterais que votre artillerie m'a paru spécialement braquée contre une jolie femme de ma connaissance et un joli garçon de mes amis.

— Je laisse le champ libre à vos interprétations.

— Il le faut, pardieu ! bien. La Charte assure à tous les Français la liberté de conscience. Mais cela ne suffit pas, et il semble

que vous pourriez me montrer plus de confiance.

— Vous savez, mon cher commandant, qu'un prêtre doit toujours garder le plus profond secret sur certains actes de son ministère.

— Aussi n'est-ce pas au curé que je m'adresse, mais à l'ami. Il est évident que s'il s'agissait d'une chose révélée en confession, vous n'y auriez pas fait seulement une allusion. Pour tout ce que vous pouvez avoir appris par une autre voie sur des personnes qui m'intéressent, en ma qualité d'ami, autant que vous, j'ai bien, je crois, le droit de vous le demander. Voyons. Est-ce qu'il y a quelque chose de grave sur le compte de ces jeunes gens?

— Il faut bien que vous sachiez vous-même quelque chose pour leur avoir fait l'application de paroles aussi générales que les miennes.

— Ma foi! si je sais tout, c'est qu'il n'y a pas grand'chose.

— Tant mieux.

— Je ne dis pas qu'il n'y ait pas un peu d'amourette sous jeu. Il y en aurait dix fois plus que je ne verrais pas là de quoi fouetter un chat. Ils sont jeunes, ils s'amusent, ils font bien, parbleu!

— Je ne suis pas de votre avis.

— Ah! voilà bien les prêtres! Ils ne veulent rien permettre, ni rien comprendre. Si le bon Dieu voulait que tout le monde fût parfaitement sage, il fallait qu'il mît ici-bas des anges et non des hommes. La vertu à perpétuité, mon cher abbé, ce serait très-ennuyeux. Et puis, s'ils font mal, ils ont du temps devant eux pour s'en repentir. Laissez-les faire, allez! cela leur passera bien vite.

— Peut-être.

— Peut-être? Vous ne connaissez pas cela, vous. Moi j'y ai passé, et, comme au feu, plus d'une fois. Vous le voyez, j'en suis revenu. L'amour c'est, comme les chapeaux roses, un déjeuner de soleil.

— Pas toujours. Cela dépend des individus et des circonstances.

— C'est possible. Mais, au fait et à tout prendre, qu'est-ce qui vous inquiète?

— Tout.

— Bah! Marcel...

— Est passionné.

— Vous croyez?

— Je vous en réponds.

— Et la comtesse?

— Est une femme dangereuse.

— Vous la connaissez donc?

— Je dis qu'elle est dangereuse pour lui, parce qu'elle est jeune, belle, spirituelle....

— Qui vous l'a dit?

— Vous-même, — et enfin peu scrupuleuse.

— Vous le supposez?

— D'après sa qualité de femme du monde.

— Tiens, tiens! je vois que vous n'avez pas meilleure opinion que moi de l'aristocratie. Eh bien! quand cela serait vrai, que

peut-il arriver de pis? Ce que j'ai déjà dit, un petit coup de canif dans la morale.

— C'est déjà trop. Je ne fais pas, je ne peux pas faire aussi bon marché que vous d'une chose sacrée à mes yeux. Mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il donc encore?

— Il y a que, si l'on ne met ordre à cette folle passion, si l'on ne coupe pas le mal dans la racine, Marcel, renonçant aux simples idées et aux saintes affections de son enfance, prendra en dégoût sa vie présente, se jettera en désespéré dans un avenir impossible, renversera tous les projets de bonheur qui reposent sur sa tête, remplira de larmes et peut-être de deuil cette maison où il a trouvé tant de soins, d'amour et de dévouement, et consommera d'un coup son malheur et celui de sa famille. Voilà, mon ami, ce que je voudrais éviter; voilà pourquoi j'ai fait entendre ce matin quelques sévères paroles, espérant que lui et cette femme, dont son sort dépend peut-être

déjà, ils y verraient un avertissement, et au besoin une remontrance.

— Vous m'étonnez. Je n'avais pas considéré un instant les choses sous ce point de vue; mais il est possible que vous ayez raison.

Ils se promenèrent quelque temps en silence, l'abbé triste et pensif, le commandant évidemment très-préoccupé.

— Décidément, reprit celui-ci au bout de quelques minutes, vous m'avez révolutionné, et je commence à m'effrayer de ce que j'avais d'abord traité comme une bagatelle.

L'abbé ne répondit pas.

— Diable! diable! diable! fit M. Jacquin en ôtant et remettant alternativement sa casquette, et se grattant la tête à chaque fois; ce qui était chez lui un symptôme certain de perplexité.

Tout à coup il s'arrêta et arrêta en même temps son compagnon, en le saisissant par le bras. Comme celui-ci le regardait avec un certain étonnement :

— Vive l'empereur ! s'écria-t-il, la France est sauvée. J'ai une idée.

— Quelle idée? dit le curé toujours sérieux.

— C'est mon secret, l'abbé. Moi aussi, quand je m'en mêle, je sais montrer de la discrétion. Vous ne vouliez pas tout à l'heure vous déboutonner ; trouvez bon qu'à mon tour je me serre. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai trouvé le moyen d'arranger tout pour le mieux, et cela avant qu'il soit long-temps.

— Vous savez, mon cher commandant, que je ne suis pas curieux. Cependant, je vous l'avoue, je désirerais vivement connaître votre projet. Je ne doute pas de votre bonne volonté ni de votre prudence, mais...

— Mais vous craignez que je fasse quelque bêtise. Grand merci. Ah ! mon Dieu, ne vous excusez pas. Cela m'est égal. Je suis sûr de mon fait. Vous verrez le coup de temps, et vous serez le premier à re-

connaître que j'aurais pu être aussi bien diplomate que militaire. Laissez-moi aller. Tout ce que je vous demande, c'est de ne faire semblant de rien. Si nous prenions des airs rébarbatifs, on pourrait se douter de quelque chose. Ce ne serait pas adroit, et la gaieté du dîner en souffrirait. Il ne faut donc pas avoir l'air de nous être concertés.

Arrivé à la fin de sa singulière harangue, M. Jacquin se remit à marcher en se frottant les mains d'un air on ne peut plus satisfait. Le curé chercha vainement à pénétrer ses intentions. Le vieux militaire, après s'être quelque temps renfermé dans un silence opiniâtre, prit le parti, pour échapper à la fois aux questions de son ami et à sa propre envie de parler, d'aller donner un dernier coup d'œil aux apprêts du dîner. Il s'excusa donc sur ses devoirs de maître de maison, et laissa le curé se promener seul dans le jardin. Celui-ci se résigna, non sans inquiétude, à attendre l'événement.

Les convives arivèrent à l'heure dite, et l'on se mit à table. M. Jacquin plaça madame de Terray à sa droite, madame Hubert à sa gauche, l'abbé Pascal entre Eugénie et sa mère, et Marcel entre la comtesse et sa tante. Le dîner fut long, splendide et très-gai. Le commandant en témoigna sa joie.

— Il n'y a, ajouta-t-il, que l'abbé et l'abbesse, — c'était le surnom qu'il avait donné à Eugénie, — il n'y a que l'abbé et l'abbesse qui restent graves comme des moines. Mais c'est leur état : ainsi, il ne faut pas leur en vouloir. Je suis content des autres. Seulement, on ne boit pas assez. Marcel, verse encore un verre de Champagne à ta voisine, à tes voisines, veux-je dire. C'est le vin des dames.

Marcel s'empressa d'obéir. Mais Agathe, continuant les taquineries dont elle l'avait rendu victime durant tout le repas, dérangea son verre au moment où il inclinait la bouteille, lui fit répandre le vin sur la nappe, puis le traita de maladroit, sans qu'il cher-

chât à se disculper, heureux de se voir ainsi tourmenté. De la femme qu'on aime tout paraît charmant, hors l'indifférence. L'abbé suivait d'un regard sérieux tous ces petits manèges de coquetterie, sans que la comtesse, qui remarquait parfaitement l'attention dont ils étaient l'objet, daignât rien faire pour les masquer. Elle semblait prendre plaisir non-seulement à braver, mais encore à exciter le mécontentement de celui qu'elle regardait comme son ennemi. Le commandant lança au curé un coup d'œil qui voulait dire : — Vous aviez raison ; mais un peu de patience, et vous verrez. — Puis il demanda le dessert. Le dessert apporté et dressé :

— Mes amis, dit-il, je vous demande la permission de porter un toast qui m'est cher ; mais je ne vous invite pas à y répondre, parce que je ne veux gêner la conscience de personne. A la mémoire de l'empereur !

Il prononça ces derniers mots avec une émotion difficilement contenue et resta

quelques secondes sans oser porter son verre à ses lèvres; mais bientôt, reprenant le dessus, il le vida d'un trait.

— Maintenant, reprit-il, je vous en propose un autre auquel tout le monde s'associera du cœur et des lèvres, même la sévère abbesse. Au bon retour et à la santé du curé!

Tout le monde leva à la fois son verre en signe d'assentiment.

— On trinque, on trinque! dit M. Jacquin.

Tout le monde toucha de son verre celui du curé, à l'exception de la marquise, qui, trop éloignée, se contenta de lui faire un salut auquel il répondit avec une froide politesse. Pour la comtesse, elle lui avait tendu son verre comme les autres; mais, soit hasard, soit parti pris, il n'en approcha pas le sien. Elle ne se tint pas pour battue, et continuant à garder la même position :

— Monsieur l'abbé, dit-elle avec son plus charmant sourire, vous m'avez oubliée.

L'abbé devint livide, et ses yeux lancèrent des éclairs. Mais il se remit aussitôt, et, sans dire une parole, choqua son verre contre celui de la comtesse. Celle-ci lui fit une petite inclinaison gracieusement ironique, et tourna ensuite vers sa tante un regard triomphant.

— Voilà, dit M. Jacquin, en ayant l'air de peser chacun de ses mots, un repas de réunion assez agréable, je m'en flatte. C'est maintenant votre tour, ma chère voisine. A quand le repas de noce?

— Quelle noce? fit madame Hubert interdite.

— Eh! parbleu! la noce de nos jeunes gens, répondit-il en montrant Marcel et Eugénie. Quand les marions-nous?

— Mais, repartit madame Hubert avec une vive contrariété, il n'en a jamais été question.

— Avec eux, je ne dis pas; mais entre nous, si fait. Il me semble même qu'il est temps de les en avertir, si on veut leur

laisser quelques mois pour s'accoutumer à cette idée. Cela devait se faire, si je ne me trompe, quand ils auraient chacun vingt ans, et...

— Je vous en prie, mon cher monsieur Jacquin, plus un mot là-dessus. Vous me faites beaucoup de peine.

— Pourtant...

— Ah! de grâce, brisons là.

Un malaise général s'empara des assistants. Madame Hubert et Eugénie tenaient leurs yeux baissés pour cacher leur embarras. L'abbé regardait le commandant d'un air triste et presque sévère. Qu'avez-vous fait? semblait-il lui dire. Marcel, tour à tour rouge et pâle, promenait ses regards au plafond, n'osant les arrêter sur personne. La comtesse jouait avec son couteau à dessert, en souriant d'un air contraint. Il n'y avait pas jusqu'à la marquise qui ne parût quelque peu déconcertée.

Quant au commandant, loin de se reprocher sa singulière sortie, il se félicitait in-

térieurement de ce qu'il regardait comme un coup de maître.

— J'avais bien calculé mon tir, se dit-il à lui-même, la bombe a produit son effet.

Après quelques instants d'un silence pénible pour tout le monde, excepté pour M. Jacquin, madame Hubert se leva de table; Eugénie et l'abbé imitèrent son exemple, et tous trois ensemble gagnèrent le jardin. Marcel n'osait ni rester, de peur d'offenser sa mère, ni sortir, de peur de déplaire à Agathe. Il se leva lentement, plia sa serviette avec soin, comme si elle eût dû lui resservir, regarda à plusieurs reprises Agathe, pour lui demander un conseil muet, et, voyant qu'elle ne semblait pas faire la moindre attention à lui, finit par se diriger du côté de la porte. Au moment où il mettait le pied sur le seuil, il s'arrêta en entendant M. Jacquin reprendre la parole.

— Eh bien! mesdames, concevez-vous quelque chose à la mauvaise humeur de madame Hubert? Y a-t-il de l'inconvenance

à parler devant ces jeunes gens d'un mariage arrêté depuis des années, et auquel rien ne peut s'opposer? Qu'en dites-vous?

— Pour ma part, je n'en trouve aucune, répondit la comtesse d'un ton moqueur; monsieur Marcel et mademoiselle Eugénie se conviennent parfaitement; c'est un couple charmant et qui fera, j'en suis sûre, bon ménage. On ne pouvait leur annoncer trop tôt leur bonheur.

Marcel, en entendant ces paroles, fut obligé de s'appuyer contre le mur de la porte pour ne pas tomber, tant fut violente la douleur qu'il ressentit.

— Très-bien! se dit M. Jacquin, elle prend son parti en brave; j'ai réussi plus vite encore que je ne l'espérais. — Et il ajouta à haute voix : — Allons, si vous le voulez bien, mesdames, rejoindre la compagnie dans le jardin. Je ne veux pas laisser croire à madame Hubert que je suis resté ici à bouder ou à boire.

Il offrit son bras aux dames et sortit avec

elles. Agathe, obligée de passer près de Marcel, l'effleura du coude. Il se retourna vivement.

— Pardon, monsieur! lui dit-elle froidement, et elle continua son chemin. Cette politesse cérémonieuse blessa le pauvre jeune homme jusqu'au fond du cœur.

— Ah! je suis perdu, se dit-il avec désespoir, elle ne m'aime plus.

Et, s'enfonçant sous une allée sombre, il se mit à pleurer.

Le reste de la société fit en commun quelques tours de jardin, pendant lesquels la conversation fut insignifiante, chacun évitant de rien dire qui eût rapport à sa véritable pensée. Agathe prit peu à peu les devants, et finit par disparaître derrière un massif. Personne ne chercha à troubler la solitude qu'elle semblait chercher. Madame Hubert, sa fille et la marquise continuèrent à se promener ensemble. Le commandant, qui les suivait à quelques pas de distance avec le curé, entraîna tout à coup celui-ci dans une

allée transversale. Après avoir fait quelques pas, pour n'être pas entendu :

— Eh bien! dit-il en s'arrêtant devant le curé, les bras croisés triomphalement, que pensez-vous de ma manœuvre?

Au lieu de répondre, l'abbé Pascal lui fit signe de garder le silence; et, comme M. Jacquin semblait s'en étonner, il lui montra à travers les branches Marcel et Agathe, qui s'avançaient à la rencontre l'un de l'autre. Arrivé presque en face d'elle, le jeune homme s'arrêta, espérant qu'elle allait s'arrêter aussi; mais elle continua son chemin, sans paraître l'avoir vu.

— Agathe! s'écria-t-il alors d'une voix suppliante.

— Que me voulez-vous, monsieur? répondit-elle avec le plus grand sang-froid en s'arrêtant.

— Oh! vous êtes cruelle!

— Cruelle, moi! à quel propos?

— Pourquoi cette froideur? Pourquoi cette indifférence qui me tue? Que vous ai-je fait?

— Je ne suis ni froide ni indifférente à votre égard. Vous êtes un excellent jeune homme, plein de bonnes qualités. Je vous porte beaucoup d'estime et d'amitié. Vous concevez que je ne puis ni ne dois vous témoigner d'autres sentiments. Ce n'est donc pas de cela que vous pouvez vous plaindre. Ce qui vous étonne sans doute, c'est que je vous montre depuis un moment moins de familiarité. Rien de plus naturel cependant et de plus convenable. Je croyais que mademoiselle Eugénie était votre sœur, et alors il était impossible qu'elle se formalisât en aucune façon de la liberté, peut-être trop grande, de mes manières avec vous. Mais maintenant que je sais que vous devez l'épouser, c'est une autre affaire. Je ne voudrais en quoi que ce soit altérer la bonne harmonie qui doit régner entre vous, ni compromettre votre prochain bonheur. Il faut donc que je m'impose désormais plus de réserve à votre égard. Tout m'en fait d'ailleurs une obligation. Je pouvais bien

traiter sans conséquence un adolescent; mais un homme qui va se marier, c'est différent.

Marcel resta un moment atterré sous les coups réitérés de cette impitoyable raillerie. C'était son cœur qui souffrait, et non son amour-propre. Les jeunes gens, qui ont tant de vanité en toutes choses, n'en ont pas en amour. Mais bientôt un rayon d'espoir traversa son chagrin.

— Si rien ne changeait de mon côté, s'écria-t-il, rien ne changerait-il du vôtre?

— Que voulez-vous dire? répondit Agathe d'un air étonné.

— Je n'épouserai jamais Eugénie.

— Vrai?

— Je vous le jure.

— A la bonne heure!

— Mais vous?...

Il hésita quelque temps, comme si la force lui manquait pour achever, puis il ajouta d'une voix basse et tremblante :

— M'aimerez-vous?

— Tu le vois bien, enfant, que je t'aime.

Le jeune homme allait pousser un cri de joie, mais elle le fit taire en lui mettant sa main sur la bouche. Puis aussitôt elle s'éloigna, en lui faisant signe de s'éloigner de son côté. Il obéit à regret, et ne quitta l'allée qu'après lui avoir envoyé de loin mille baisers.

— Eh bien ? dit le curé au commandant, qu'en pensez-vous vous-même ?

— Vous me voyez abasourdi. Moi qui croyais avoir tout arrangé, il se trouve que j'ai tout gâté. Mais aussi qui aurait pu s'imaginer une pareille chose ? Quel diable de femme !

II.

Le lendemain matin, le curé, décidé à employer tous les moyens pour rompre une liaison qui lui paraissait si menaçante pour le bonheur de ses amis, écrivit à la comtesse pour lui demander un moment d'entretien. Il voulait essayer son influence sur elle, et pour cela il avait besoin de la voir tête à tête. Mais il désirait plus qu'il n'espérait une réponse favorable.

— Jamais, se disait-il à lui-même en se promenant dans sa chambre à grands pas, jamais elle n'osera consentir à se rencontrer face à face avec moi.

Au bout d'une demi-heure la comtesse lui répondit qu'elle l'attendait. Il fut stupéfait et presque effrayé de ce résultat inattendu.

— Quelle audace ! s'écria-t-il, en relisant une seconde fois la lettre ; mais il n'y a pas à reculer maintenant ; je suis doublement engagé vis-à-vis d'elle et de ma conscience. Allons !

Il se rendit au château. Le valet de chambre l'attendait pour l'introduire. Arrivé à la porte du salon :

— Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à madame la comtesse ? demanda-t-il. Monsieur l'abbé Pascal, je crois ?

— Annoncez le curé.

— Monsieur le curé, dit le domestique en ouvrant la porte qu'il referma quand le prêtre fut entré.

La comtesse avait fait une charmante toilette. Elle était à demi renversée sur une causeuse. Elle se leva, fit un salut tout gracieux, et se rassit ou plutôt se recoucha en disant :

— Bonjour, monsieur l'abbé, veuillez, je vous prie, vous asseoir.

L'abbé s'assit en silence dans le fauteuil qu'elle lui montrait.

— Vous m'avez fait, reprit-elle, l'honneur de me demander un entretien. Je me suis empressée de me mettre à vos ordres. Que désirez-vous?

Ces quelques mots furent dits avec une aisance qui confondit l'abbé. Il ne laissa cependant rien paraître de son émotion, et répondit d'un ton calme :

— Madame, le titre sous lequel je me suis annoncé a dû vous faire comprendre que je ne venais ici que pour accomplir un devoir.

— De quoi s'agit-il, monsieur l'abbé? Je vous écoute.

— Madame, je porte le plus grand intérêt à la famille Hubert. Comme ami et comme pasteur, je dois veiller à la tranquillité et au bonheur de chacun de ses membres.

Leur tranquillité, leur bonheur à tous sont en ce moment gravement compromis.

— Ah!

— Oui, madame. La mère a placé toute sa vie dans ses deux enfants; la jeune fille éprouve pour le jeune homme un amour profond. Je ne crains pas de le dire, puisque ce sentiment n'a, comme vous le savez, madame, rien que de légitime. Si cet amour était contrarié, méconnu, payé d'ingratitude, la jeune fille en mourrait.

— Pour cela, monsieur l'abbé, permettez-moi de vous dire que vous exagérez le danger. On ne meurt pas d'amour.

Le prêtre fut pris d'un mouvement de rage, mais il se contint et continua :

— Libre à vous, madame, de ne pas le croire. Moi, je le crois. Toujours est-il que si Marcel ne répondait pas à son affection, Eugénie souffrirait horriblement. Or, il y a dans le cœur de sa mère comme un écho du sien. Pas un coup ne frappera l'un sans avoir son retentissement dans l'autre. Tout

l'avenir de cette famille est donc entre vos mains.

— Comment cela?

— Marcel vous aime.

— Vous croyez?

A chaque parole, à chaque geste de la comtesse, l'abbé Pascal, saisi d'indignation, était près d'éclater. Cette dernière question faillit le mettre hors de lui. Mais il pensa qu'il était venu là pour faire œuvre de charité, non de colère ou même de justice, et prit la ferme résolution de garder son sang-froid jusqu'au bout, quoi qu'il pût arriver. Il répondit donc tranquillement :

— J'en suis sûr.

— Il vous l'a dit?

— Non, madame, mais je l'ai entendu.

— Quand?

— Hier.

— Hier, fit la comtesse en se soulevant vivement et en fixant sur l'abbé un regard scrutateur. Hier? Et puis-je vous demander où?

— Au Domaine, sous l'allée des tilleuls.

Il y eut un moment de silence. La jeune femme semblait hésiter entre des sentiments divers; mais bientôt elle parut avoir pris son parti, se laissa mollement retomber sur la causeuse et reprit d'un ton dégagé :

— Alors, vous devez savoir que je l'aime aussi ?

L'abbé fut à son tour étourdi de cette audacieuse repartie : on eût dit un duel où deux habiles adversaires se surprennent successivement par des coups imprévus. Mais, grâce au calme que sa volonté imprimait sur sa physionomie, le prêtre put donner à son trouble l'apparence de la réflexion, et recommencer la lutte sans désavantage marqué.

— Je sais du moins, madame, répondit-il après une courte pause, que vous le lui avez dit.

— La distinction est singulière, je dirais même, si elle venait d'un autre que de vous, monsieur le curé, impertinente.

— Pardon, madame; mais j'aime encore mieux, lorsqu'il faut choisir, douter de la sincérité d'une femme que de sa vertu; et j'absoudrai plus facilement un mensonge qu'un adultère.

Si l'abbé ne s'était pas attendu à une hardiesse si effrontée, la comtesse, de son côté, ne s'attendait pas à une sévérité si brutale. Elle attaquait à coups de poignard, mais on ripostait à coups de massue.

— Un adultère! s'écria-t-elle d'un air profondément blessé.

— Quel autre nom, répondit l'abbé avec le plus grand sang-froid, peut-on donner à l'amour d'une femme mariée pour un autre que son mari?

— Mais si cet amour n'existe qu'en pensée?

— Que ce soit en pensée ou en action, la faute est la même, madame.

— Alors, je n'ai plus rien à perdre. Je vous remercie de me l'avoir appris.

— Que voulez-vous dire, madame? de-

manda avec une sorte d'effroi l'abbé, qui n'avait pas prévu une pareille conclusion.

— Mon Dieu ! rien que de très-simple, répliqua la comtesse en souriant. Il paraît que j'ai violé, sans le vouloir et sans m'en douter, toutes les lois de la morale, et je me vois mise du même coup au ban de la justice humaine et à celui de la justice divine ; je ne puis donc, quoi qu'il arrive, ni faire pis, ni m'exposer davantage, et je trouve à la fois la liberté dans la grandeur même de ma faute, et la sécurité dans l'excès de ma peine.

— Mais vous ne me comprenez pas, madame, s'écria le prêtre avec feu, ou plutôt vous ne voulez pas me comprendre. Je n'ai pas voulu dire...

— Je ne sais pas ce que vous avez voulu dire, monsieur le curé ; je m'en tiens à ce que vous avez dit.

L'abbé garda un moment le silence, en proie à une sourde agitation ; puis il reprit :

— Ainsi, madame, c'est chez vous un

parti pris de manquer à tous vos devoirs?

— Quels devoirs?

— Devoirs de toute espèce, madame : devoirs envers vous-même et envers les autres, devoirs de religion, d'honnêteté, d'honneur, de reconnaissance.

— Bon Dieu! quel déluge! Tâchons de nous en tirer. Vous avez dit, d'abord, devoirs envers moi-même. Mais s'il me plaît de ne pas les remplir, cela ne regarde que moi. Je gouverne ma vie à mes risques et périls. Tant pis pour moi si je fais fausse route. Et d'ailleurs, qu'ai-je à redouter? les flammes de l'enfer? je n'y crois pas, ni vous non plus. — Ah! pardon ; je ne voulais pas vous offenser. Je vous ai, il est vrai, entendu parler de quelque chose de semblable dans votre sermon d'hier; mais je croyais que cela se disait en style théologique, comme on dit, en style épistolaire, j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur. Je me suis trompée; agréez de nouveau mes excuses. — De quoi parlions-nous

donc ? Ah ! j'y suis : des dangers auxquels je m'expose. Serait-ce l'opinion du monde ? Je la méprise. Quant à la valeur du mariage en lui-même, on commence à mieux l'apprécier. C'est d'une part une affaire d'intérêt, une espèce d'arrangement commercial ; de l'autre, une liaison soi-disant morale, cimentée par un contrat syna... Mon Dieu ! quel est donc le mot ? — Synallagmatique, je crois. On devrait bien se servir de termes plus civilisés. Eh bien ! je suis en toute chose parfaitement quitte envers mon mari. C'est moi qui ai apporté, comme vous vous le rappelez peut-être, toute la fortune dans la communauté, et c'est lui-même qui m'a depuis long-temps relevée de mes serments en manquant aux siens. Je ne vois plus trop envers qui je puis avoir des obligations gênantes. Est-ce envers madame Hubert et sa fille ? Oui peut-être, à cause des soins qu'elles ont bien voulu me donner pendant ma maladie. Je leur en suis certainement bien reconnaissante ; mais je ne

crois pas qu'il faille aller jusqu'au sacrifice de mon bonheur. D'ailleurs, je dois encore bien plus à Marcel qu'à sa famille, et...

Le prêtre avait écouté avec un mélange d'étonnement, d'épouvante, de colère et de dédain cette incroyable profession de foi, débitée du ton le plus leste. Mais, en entendant prononcer le nom de Marcel, il se rappela la mission qu'il s'était donnée, et interrompit vivement la comtesse.

— C'est dans l'intérêt de ce jeune homme lui-même, dit-il, de ce jeune homme que vous prétendez aimer, madame, que je vous conjure de renoncer à ces fatales pensées.

— Croyez-vous donc, répondit la comtesse en lançant au prêtre un regard étincelant de coquetterie, croyez-vous qu'il sera si à plaindre?

— Oui, madame, repartit celui-ci d'un air sévère, car toutes les ivresses ont un cruel réveil, et la sienne ne sera pas de longue durée.

— Vous doutez donc de la constance de son amour ?

— Non, madame ; mais je suis certain de la légèreté du vôtre.

— Vous avez tort de juger de l'avenir par le passé : la grandeur des sentiments varie suivant la valeur des individus auxquels ils s'adressent.

L'abbé ne répondit rien à cette sanglante impertinence.

C'est un spectacle à la fois curieux et désolant de voir un être redoutable par la vigueur et le courage, puissant par la pensée, respectable par le caractère et la position, impunément bravé, insulté, frappé par un autre qui lui est inférieur, ou plutôt contraire, sous tous les rapports, et qui puise son audace dans sa lâcheté même, et sa force dans sa faiblesse.

La comtesse s'était arrêtée, comme pour mieux juger de la portée du dernier coup qu'elle venait de frapper, comme pour mieux jouir de la colère ou de la douleur de son

adversaire. Trouvant sans doute qu'elle n'avait pas produit assez d'effet, elle redoubla :

— D'ailleurs, votre prédiction vînt-elle à se réaliser, Marcel ferait comme tout le monde, il se consolerait.

— Et s'il ne se consolait pas, madame?

— Eh bien! alors, il aurait toujours la ressource des cas désespérés... il se ferait prêtre.

Le curé baissa la tête, et parut se livrer à lui-même un rude combat. La comtesse suivait d'un regard avide tous ses mouvements, espérant toujours le voir éclater. Son attente fut encore une fois trompée. Il releva la tête, et, d'un air grave et pénétré :

— Dieu m'est témoin, dit-il, madame, que j'étais venu ici dans des dispositions toutes pacifiques.

— Singulière paix! s'écria la comtesse en l'interrompant, à laquelle vous avez pré-

ludé hier par une publique déclaration de guerre.

—Vous n'avez pas voulu, continua l'abbé, écouter hier la voix de la religion; vous ne voulez aujourd'hui écouter ni la voix du devoir ni celle de la raison. Que votre obstination, que votre folie retombent sur votre tête! J'accomplirai tous les devoirs de mon ministère. Je suis décidé à tout faire pour sauver la famille dont vous menacez le repos, pour vous arracher la nouvelle victime que vous poursuivez de vos infernales séductions. J'ai épuisé tous les moyens de la douceur; puisqu'il le faut, j'en emploierai d'autres. Vous me forcez à sévir, je sévirai.

— Vous ne comptez, je le suppose, vous servir contre moi ni du poignard ni du bâton. Que pouvez-vous donc me faire?

— Je vous démasquerai.

— C'est-à-dire que, violant vous-même les lois de cette religion que vous êtes chargé d'enseigner et de faire pratiquer aux

autres, vous allez entreprendre contre moi une guerre de calomnie?

— La vérité me suffira, madame.

— Que pourrez-vous dire?

— D'abord ce que je viens d'entendre.

— C'est bien user de la confiance qu'on vous témoigne.

— En commençant cette conversation, nous ne nous sommes ni demandé ni promis le secret.

— Et ensuite?

— Ensuite, s'il le faut, je raconterai le passé.

— Tout entier?

— Tout entier.

— Au risque de vous compromettre vous-même?

— Fort de ma conscience, je ne reculerai devant rien, et j'accepte d'avance avec résignation, avec joie, toutes les souffrances qui pourront résulter pour moi de ma franchise. J'atténuerai peut-être mes fautes

en les confessant, et j'espère que Dieu me tiendra compte de mon sacrifice.

— La religion ainsi interprétée est, il faut l'avouer, un admirable instrument pour l'égoïsme. Se faire du bien en faisant du mal aux autres, quoi de plus commode?

— C'est vous, madame, qui me forcez à vous attaquer.

— J'ai honte pour vous, monsieur, d'être obligée de vous rappeler qu'il est de ces choses que rien ni personne ne peuvent forcer à faire; qu'il n'est jamais, dans aucun cas, permis à un homme bien élevé de compromettre une femme qui s'est fiée à son honneur, et que le secret des intimités doit être inviolable comme la pierre des tombeaux.

— Madame, en me séparant du monde, j'ai renoncé à ses idées et à ses lois, pour ne plus obéir qu'aux inspirations de ma conscience et aux devoirs de mon sacré ministère.

— J'ignorais que, pour devenir homme

d'église, il fallût cesser d'être homme de cœur.

— Que Dieu nous juge, madame, et punisse celui qui fait mal!

En disant ces mots, l'abbé se leva, salua et se dirigea vers la porte. Plus effrayée de sa menace qu'elle ne l'avait laissé paraître, la comtesse voulut entrer en pourparlers.

— C'est votre dernier mot? dit-elle avec une anxiété qu'elle chercha à cacher sous un air d'insouciance railleuse.

L'abbé s'inclina sans répondre.

— Ainsi, continua-t-elle en souriant avec quelque contrainte, vous ne laissez au pécheur aucune chance de salut?

— Pardonnez-moi, madame. Ce sera avec un profond regret, et sous le coup d'une impérieuse nécessité seulement, que je me déciderai à vous accuser; ce serait avec la joie la plus vive que je vous promettrais, si vous m'en donniez le moyen,

de me taire toujours, comme je me suis tu jusqu'ici.

— Quelles conditions mettriez-vous à votre silence?

— Une seule. Vous quitterez ce pays pour jamais...

— Pour jamais?

— Pour jamais et à l'instant même.

— Eh bien! je veux, moi aussi, faire preuve de bonne volonté. Je consens à ce que vous me proposez...

— Dieu soit loué!

— Si vous voulez m'accorder seulement quelques jours.

— C'est impossible, madame. Pas un jour, pas une minute.

— Mais pensez-y donc, monsieur l'abbé! un départ aussi précipité aurait l'air d'une fuite et en ferait plus soupçonner que vous n'en pourriez dire.

L'abbé secoua la tête négativement.

— Quelques jours, reprit-elle sans se

décourager, ce n'est rien pour vous; pour moi, c'est presque l'honneur.

Elle continua quelque temps sur ce ton, trouvant des raisons, des prétextes, des impossibilités de toute sorte. Mais l'abbé fut inflexible.

— Voulez-vous partir à l'instant même? lui dit-il, quand elle eut fini de parler : le voulez-vous, oui ou non?

La comtesse hésita un moment. Puis se levant avec vivacité :

— Eh bien! non, répondit-elle, je ne veux pas.

— Adieu donc, madame, dit le prêtre en saluant de nouveau.

Et il gagna la porte.

— Un mot encore, reprit la comtesse, le dernier, soyez tranquille. Ne croyez pas que je me trompe sur le motif qui vous fait agir. Ce n'est pas le zèle du prêtre, c'est la rancune de l'amant.

L'abbé se retourna d'un bond, pâle, tremblant de tous ses membres, les dents

serrées, les lèvres convulsivement entr'ouvertes, les yeux injectés de sang, le regard terrible. On eût dit un tigre prêt à s'élancer sur sa proie. La comtesse recula épouvantée. Mais, au bout d'une seconde, l'abbé avait déjà repris son calme.

— Merci, madame, dit-il d'une voix douce, en levant les yeux au ciel.

Et il sortit. La comtesse, remise de sa frayeur comme lui de sa colère, tint à honneur de le braver jusqu'au bout.

— Bonne chance, monsieur l'abbé, lui dit-elle, avant qu'il eût refermé la porte derrière lui. Au plaisir de vous revoir.

Quelques instants après, elle se rendit dans la chambre de sa tante, à laquelle elle avait promis le compte-rendu de la conférence.

— Eh bien! fit madame de Terray avec l'air du plus vif intérêt en la voyant entrer, quelles nouvelles?

— L'affaire a été chaude, répondit la comtesse avec un orgueilleux sourire; mais

l'ennemi a été repoussé avec perte, et je vous réponds qu'il ne chantera pas de *Te Deum*, pour cette fois du moins. Je crois même que cette première rencontre l'aura à jamais dégoûté du système des assauts, et qu'il changera de tactique. C'est par la mine qu'il va désormais nous attaquer. Mais nous avons le bonheur de n'être pas tout à fait étrangère à la science des siéges : nous verrons à contre-miner de notre côté, et nous ferons de notre mieux pour qu'on ne gagne rien à ce nouveau genre d'opérations.

La vieille dame exhiba son éternel sourire, mais ne répondit rien. Elle conspirait d'intention avec l'ennemi dont parlait la comtesse, et s'affligeait de la victoire que celle-ci se vantait d'avoir remportée. Son bien-être était engagé dans la lutte aussi bien que le bonheur de la famille Hubert, et elle désirait vivement un résultat qui assurât sa propre tranquillité, sans s'inquiéter d'ailleurs de ce qu'il pourrait causer de

peine à sa nièce ou de satisfaction à des étrangers.

— Ah! l'on me pousse à bout, reprit la comtesse en se promenant à grands pas dans la chambre; eh bien! l'on verra. Je ne pensais assurément pas à mal; mais on m'y conduit et l'on m'y réduit à force de soupçons et de contrariétés. Que l'on nous connaît donc mal, nous autres femmes! Notre mère Ève n'aurait jamais touché à la pomme si on ne le lui eût pas défendu. Marcel n'était pour moi qu'un camarade, un jeune frère; s'il devient autre chose, ce ne sera pas ma faute, mais la vôtre.

— La nôtre? dit madame de Terray d'un air scandalisé.

— La vôtre à tous! oui, à tous! répondit avec vivacité la jeune femme. N'est-ce pas vous, ma tante, qui, la première, m'avez parlé de cette liaison à laquelle je n'aurais jamais songé, et qui m'en avez donné l'idée en me montrant qu'elle était possible? Tout le monde a travaillé à me perdre, et,

si je me perds, tout le monde m'accusera. Mais peu m'importe! je saurai tenir tête à l'orage; je ne fléchirai le genou devant l'opinion de personne; je ne donnerai à personne le spectacle, si désiré peut-être, de mes remords; et, mettant tout mon bonheur dans mon amour, toute ma gloire dans ma franchise, je trouverai, dans la profondeur même de l'abîme où je serai tombée, un asile contre les clameurs de ceux qui m'y auront poussée.

Il était évident que la comtesse cherchait à justifier d'avance à ses yeux une faute qu'elle était décidée à commettre. La marquise connaissait trop le monde pour ne pas savoir que certaines natures deviennent d'autant plus irritables et dangereuses qu'elles se sentent coupables, et qu'en les contrariant on risque de les pousser aux dernières extrémités, comme ces voleurs qui assassinent ceux qui les prennent en flagrant délit. Elle pensa que la comtesse se lasserait bientôt d'une lutte où elle ne trou

verait pas d'adversaires, et que, abandonnée à elle-même, son exaltation ne tarderait pas à se consumer, faute d'aliment. Elle ne répliqua donc rien.

Elle avait deviné juste. Agathe, ennuyée de discuter, pour ainsi dire, contre elle-même et de s'agiter dans le vide, se calma peu à peu. Après avoir fait en silence quelques tours dans la chambre, elle s'arrêta devant une fenêtre et se mit à regarder l'horizon en tambourinant des doigts sur les vitres. La vue de la mer donna un nouveau cours à ses pensées, et elle sortit pour aller se mettre au piano. Son départ rendit à sa tante sa liberté de pensée et d'action.

— Je crains décidément, dit-elle en hochant la tête, que tout ne soit perdu. Barjols arriverait maintenant trop tard, et je ne serais pas étonnée qu'avant huit jours les deux jeunes tourtereaux eussent pris leur vol pour l'autre bout du monde. Je n'aurai du moins rien à me reprocher : j'ai assez averti tout le

monde ; ce qui n'empêche pas que je serai la première punie de cette équipée contre laquelle j'aurai lutté de mon mieux. Voilà cependant comment les choses se passent ici-bas.

Et la vieille dame, plongée dans une morne tristesse, se mit à faire les réflexions les plus philosophiques sur les vicissitudes humaines, sur l'injustice du sort et sur le désagrément de n'avoir pas cent mille livres de rente.

Le curé s'éloignait de son côté, l'âme pleine de tristes pensées. En sortant du château, il rencontra Marcel qui y entrait. A sa vue, le jeune homme s'arrêta interdit et tremblant. Le prêtre feignit de ne pas remarquer son trouble et lui dit avec calme :

— Je suis bien aise de vous rencontrer, mon enfant ; j'ai à vous parler. Venez avec moi au presbytère.

— Je ne demanderais pas mieux, mon-

sieur le curé, répondit Marcel avec embarras; mais...

Il n'osa pas achever.

— Mais, reprit l'abbé Pascal, vous alliez chez madame la comtesse de Barjols, n'est-ce pas? Eh bien! c'est justement à cause de cela que je vous prie de m'accompagner. Il faut absolument que je vous parle avant que vous la voyiez.

Marcel était trop habitué à obéir au curé pour résister à une demande aussi formelle. Il ne répliqua donc pas, et suivit le prêtre, qui se dirigeait à grands pas vers le presbytère. Ils franchirent tous deux en silence la courte distance qui les en séparait. Quand ils furent arrivés :

— Entrez dans la salle, dit le curé à Marcel en le faisant passer devant lui, et attendez-moi un instant. Je vais donner des ordres pour qu'on ne nous dérange pas.

Et il s'en alla vers la cuisine, où se tenait habituellement sa vieille ver gou

mante, pendant que Marcel entrait dans la salle.

C'était une grande pièce qui servait à la fois au curé d'antichambre, de salon et de salle à manger. Les murs, complétement nus, étaient lézardés en maint endroit et presque partout tachés par l'humidité. De grandes solives, rudement équarries et jointes entre elles par des planches qu'avaient brunies le temps et la fumée, formaient le plafond. Le sol était recouvert par des carreaux de terre glaise gris et ternes, la plupart fêlés et malsonnants. Les fenêtres, éclairées par de petites vitres verdâtres, n'avaient pas de rideaux. Tout l'ameublement se composait d'une table de sapin, de six chaises de paille et d'une grande bibliothèque en vieux chêne sculpté, débris de quelque habitation patrimoniale des environs, probablement apporté là par le naufrage d'une grande fortune.

L'aspect de cette salle parut au jeune homme plus froid et plus sévère encore qu'à

l'ordinaire. Nos pensées et nos sentiments sont un prisme à travers lequel nous voyons les objets extérieurs, et Marcel était en proie à une vive anxiété. La rencontre qu'il avait faite du curé à la porte même d'Agathe, son air grave et préoccupé, l'entretien qu'il lui avait demandé avec tant d'instance, ou plutôt imposé avec tant d'autorité, le soin qu'il prenait de ne pas le laisser interrompre, tout faisait craindre au jeune homme une longue et pénible explication, tout lui présageait d'austères conseils et peut-être de dures remontrances. Bien qu'il ne crût le prêtre informé de rien, il craignait qu'il sût tout. Les idées les plus contraires se croisaient dans son cerveau. Son cœur, agité par la lutte tumultueuse de ses sentiments, ressemblait à une mer bouleversée par la tempête, où les flots roulent au hasard les uns sur les autres et se confondent en se heurtant. Tous ses désirs de la veille se changeaient en regrets, toutes ses espérances en craintes,

toutes ses joies en remords. Il était d'autant plus inquiet qu'il ne connaissait pas au juste l'étendue ni la nature du danger qui le menaçait, et son imagination, comme celle de tous les jeunes gens, dépassait la réalité.

Un condamné à mort n'entend pas avec plus de terreur les pas du bourreau qui s'approche qu'il n'entendit ceux du curé qui revenait. Il était plus mort que vif quand il le vit entrer. Mais son effroi diminua bientôt. Le prêtre avait l'air plus triste qu'irrité, et ce fut d'une voix douce qu'il lui dit :

— Asseyez-vous, mon enfant, et causons.

Et comme il vit que le jeune homme, quoiqu'à moitié remis de sa frayeur, tremblait encore :

— Allons! ajouta-t-il avec un mélancolique sourire, rassurez-vous, mon cher Marcel; vous n'avez pas affaire à un juge, mais à un ami. Il n'y a pas ici de guet-a-

pens ; soyez tranquille. Si je vous ai amené et enfermé ici seul avec moi, ce n'est point pour vous prodiguer plus à mon aise le reproche et la menace, mais tout simplement pour m'entretenir en toute liberté avec vous de vos devoirs et de votre bonheur. Je vais tâcher d'éclairer votre conscience et de vous guider par mes conseils dans la voie dangereuse où votre ignorance vous a engagé. Si je vous afflige, ce sera involontairement. Pardonnez-moi donc d'avance toute parole qui pourrait vous blesser ; dans ce que je dirai, ne faites attention qu'à ce qui peut vous être utile, et ne voyez partout que ma bonne intention.

Marcel, qui s'attendait à une sévère réprimande, fut étrangement surpris et profondément touché de ce langage indulgent et affectueux. Le curé s'aperçut de son étonnement et devina son émotion :

— Vous me trouvez, n'est-ce pas? dit-il, bien différent aujourd'hui de ce que j'étais hier, et vous avez peine à concilier ensem-

ble mes deux manières de vous parler. C'est qu'hier j'étais le prêtre parlant au nom du Dieu juste dans la chaire de vérité, et qu'aujourd'hui je ne suis plus qu'un homme faible et éprouvé comme vous, mon enfant, qui sait compatir aux misères qu'il a partagées.

La surprise et l'émotion de Marcel augmentèrent encore en entendant l'abbé s'accuser de faiblesses que jamais rien n'avait fait soupçonner en lui, en le voyant se mettre humblement au niveau de celui qu'il dominait de toute la hauteur de sa position et de son caractère. Mais il ne trouva pas une parole pour exprimer sa pensée. Le curé, de son côté, semblait réfléchir à la manière dont il entamerait la question. Au bout d'un moment de silence, il entra brusquement en matière.

— Je sais tout, dit-il, tout ce qui s'est passé entre madame de Barjols et vous.

Marcel anéanti continua à garder le silence.

— Je ne vous reproche pas votre entraînement, reprit le curé; je le conçois, je l'excuse même jusqu'à un certain point. Personne, en mon absence, ne pouvait vous avertir ni vous défendre du péril. Mais il faut mettre un terme à ce dangereux enfantillage.

Marcel baissa la tête avec confusion.

— Si l'on n'y coupait court, continua le curé, il pourrait dégénérer en passion criminelle.

A ce mot, Marcel releva vivement la tête.

— Doublement criminelle, ajouta le curé en le regardant fixement; car vous ne pourriez pousser plus loin cette liaison avec madame de Barjols, sans la faire manquer à tous ses devoirs, sans manquer vous-même à tous les vôtres.

Marcel ressemblait à ces hommes à la fois timides et courageux qui évitent le combat tant qu'il n'est pas nécessaire, mais qui ne reculent plus d'un pas une fois que l'honneur est engagé. Il avait jusqu'alors gardé

le silence, moitié par honte, moitié par déférence pour l'abbé Pascal. Mais il sentit qu'il s'agissait désormais de l'avenir et de la dignité de son amour, et, triomphant de son émotion, il prit aussitôt le parti de le défendre contre toutes les attaques.

— Pardonnez-moi, monsieur le curé, dit-il d'une voix qui s'affermit peu à peu, mais je ne crois pas qu'il y ait là autant de mal que vous le pensez.

Le curé ne se trompa point un instant sur la portée de ces simples paroles. Le jeune homme ne niait rien, et ne se repentait de rien. Il fallait que son amour fût déjà bien fort pour lui donner tant de résolution. Cette pensée affligea vivement le prêtre, mais sans le décourager.

— Vous n'ignorez pas, mon enfant, reprit-il avec gravité, que madame de Barjols est mariée, et qu'une femme mariée...

— Mais moi, interrompit vivement Marcel qui ne trouvait rien à dire pour disculper la comtesse, je suis libre.

— Pas plus qu'elle, répondit le curé d'un ton péremptoire.

Et comme son interlocuteur le regardait d'un air étonné :

— Non, poursuivit-il, et je dirai même moins qu'elle. Il y a une sorte de liberté qui ressort de la précision même des engagements; c'est celle-là que madame de Barjols a de plus que vous. On peut quelquefois, sans forfaire à l'honneur, désobéir à la loi, mais jamais manquer à sa parole.

— Ma parole n'est pas engagée, répliqua Marcel, devinant où le prêtre voulait en venir.

— Il y a quelque chose de plus important, de plus sacré que votre parole d'engagé : c'est votre conscience. Vous n'avez pas, je l'espère, oublié tout ce que madame Hubert a fait pour vous. Rien ne l'obligeait, elle, à se faire votre mère, ni la loi, ni sa parole, ni même sa conscience; et vous savez cependant si pendant vingt années elle a mis une différence entre vous et sa fille, si elle

ne vous a pas donné, comme à elle, la moitié de son cœur et de sa vie.

— Ma mère! s'écria le jeune homme, les larmes aux yeux; oh! vous savez comment je l'aime, ma mère!

— Eh bien! voulez-vous lui prouver votre reconnaissance?

— Le pourrais-je jamais?

— Vous le pouvez bien facilement, en faisant le bonheur de sa fille et le vôtre.

— Le bonheur d'Eugénie et le mien? balbutia Marcel, qui craignait de comprendre.

— Une indiscrétion de M. Jacquin, causée du reste par les plus louables intentions, vous a appris hier la vérité. Madame Hubert veut vous marier avec Eugénie.

— Elle ne m'en a jamais dit un mot.

— Elle a eu raison. Vous étiez trop jeune. Vous n'en auriez même rien su avant une année si la marche des événements n'eût rendu cette révélation nécessaire. Mais moi je sais depuis long-temps que ce projet a été le désir, le rêve, le but de toute son

existence. En le réalisant, vous la rendrez la plus heureuse des mères. Et vous êtes doublement favorisé de pouvoir acquitter une pareille dette par un pareil moyen. Je n'ai pas besoin de vous faire l'éloge de votre cousine; vous la connaissez aussi bien que moi, et vous savez que c'est un ange sous la forme d'une femme.

Marcel ne trouvait rien à répondre. La reconnaissance luttait avec la passion. L'abbé vit le combat qui se livrait dans le cœur du jeune homme, et essaya par un nouvel effort de décider la victoire.

— Vous ne pouvez balancer, Marcel, reprit-il; tout vous fait un devoir de consentir à l'union dont je vous parle; car, en vous y refusant, vous briseriez toutes les espérances, tout l'avenir, tout le bonheur de votre mère et de votre cousine.

— De ma cousine?

— Elle vous aime.

— Eugénie!

Marcel s'arrêta, frappé ce cette révéla-

tion comme d'un coup de foudre. Quelques minutes s'écoulèrent en silence. Enfin, il se leva; et, se promenant à grands pas dans la chambre :

— Eugénie ! reprit-il, Eugénie m'aimer ! Elle ! Non, vous vous trompez, monsieur le curé : c'est impossible. Elle ne m'aime pas; je n'ai jamais pensé qu'elle pût m'aimer.

— Elle vous aime, répondit l'abbé, autant que...

Il allait dire : — autant que vous aimez madame de Barjols; — mais il sentit à temps l'imprudence de cette parole, et acheva ainsi sa phrase :

— Autant que l'on peut aimer ici-bas.

— Oh ! quel malheur ! quel maheur ! s'écria Marcel en continuant à marcher avec agitation, mon Dieu, quel malheur !

Puis, tout à coup, il s'arrêta en face du curé, et lui dit d'un ton désespéré :

— Mais que voulez-vous que je fasse à cela? je ne l'aime pas, moi.

— Ah ! Marcel, répliqua l'abbé avec un

air de doux reproche, ne dites pas que vous n'aimez pas Eugénie.

— Je ne l'aime pas comme... l'autre.

Le jeune homme prononça ce dernier mot d'une voix tellement étouffée que l'abbé le devina plutôt qu'il ne l'entendit.

— L'autre! répondit-il en appuyant sur chaque parole, vous croyez l'aimer.

— Je crois? s'écria Marcel, en lançant au prêtre un regard dédaigneux à force d'étonnement.

— Oui, vous le croyez, reprit celui-ci avec fermeté, et vous vous trompez. Je ne demande pas quinze jours pour vous en convaincre. Promettez-moi de ne pas voir pendant quinze jours madame de Barjols.

— Ne pas la voir! Est-ce que c'est possible?

— Nous partirons ensemble, dit le curé en prenant la main de Marcel dans la sienne; nous irons...

— Jamais! interrompit le jeune homme en retirant avec violence sa main de celle

du curé, comme si celui-ci eût voulu l'emmener de force.

— C'est ainsi que vous me repoussez, malheureux enfant, quand je cherche à vous guérir? dit l'abbé d'un ton découragé.

— Ne plus voir Agathe! reprit Marcel avec exaltation. Qu'est-ce que je deviendrais? Pour que je m'éloignasse d'elle, il faudrait qu'elle me l'ordonnât elle-même. Et encore, je ne sais pas si j'aurais la force de lui obéir.

— Vous êtes plus malade encore que je ne croyais, mon pauvre Marcel; c'est plus que de la fièvre, c'est de la folie.

— Vous appelez cela une folie, l'amour! dit avec une sorte d'ironie orgueilleuse le jeune homme dont l'excitation ne connaissait plus de bornes.

— J'en ai malheureusement le droit, répondit le prêtre, d'un air profondément pénétré. J'ai passé par ce chemin, et je sais qu'il mène à l'abîme.

Ces paroles, et surtout la sombre expres-

sion avec laquelle elles avaient été prononcées, impressionnèrent vivement Marcel, qui s'arrêta et se mit à considérer le curé d'un air étonné et inquiet. Celui-ci se promenait à son tour avec agitation. Bientôt il parut faire un violent effort sur lui-même, et levant les yeux au ciel :

—Il le faut, dit-il avec un profond soupir. Puisque mes conseils ne peuvent vous éclairer, puisque vous résistez à mes prières et à mes remontrances, il faut que je tâche de vous convaincre et de vous arrêter par mon exemple. Je vais vous raconter l'histoire de ma jeunesse, histoire à la fois bien commune et bien triste, qui vous montrera à quelles fautes, à quels malheurs entraînent ces passions dans lesquelles vous vous jetez en aveugle. Il me sera, à coup sûr, bien pénible de remuer ces cendres d'un passé plein de douleurs et de remords; et peut-être vais-je commettre une grande imprudence en me dépouillant à vos yeux du manteau sacerdotal pour revêtir le cilice

du pénitent. Mais j'espère que Dieu pardonnera au prêtre en faveur de sa bonne intention, et que vous, Marcel, vous saurez à l'ami quelque gré de son dévouement. Du reste, si vous croyez, après m'avoir entendu, me devoir un peu de reconnaissance, je ne vous en demande d'autre preuve que de mettre à profit l'enseignement de mes erreurs. — Maintenant, asseyez-vous, et écoutez-moi.

Le jeune homme obéit en silence; et le curé, après une légère pause, commença son récit.

III.

— Il y a, dit-il, pour les commencements, quelque ressemblance entre nos deux jeunesses; puissent-elles ne pas finir de même! J'avais, comme vous, perdu mon père dès mes premières années; il m'était resté, comme à vous, une mère bonne et sainte entre toutes les femmes. Elle ne vivait que pour moi. De mon côté, je lui portais un amour qui allait jusqu'à l'adoration. Je ne me rappelle pas lui avoir fait une seule fois de la peine volontairement, et elle me rendait ce témoignage, dont j'étais heureux

et fier, qu'elle n'aurait pas pu demander à Dieu un meilleur fils que moi. J'étais, disait-elle, sa récompense et sa consolation. Car elle avait beaucoup souffert et souffrait encore. Nous étions devenus, de très riches, très pauvres. Ma mère, accoutumée au luxe, avait été obligée, depuis la mort de mon père, de se soumettre aux plus dures privations. Il ne nous restait qu'un bien mince capital, et ma mère, pour subvenir aux frais de l'éducation libérale qu'elle avait tenu à me donner, économisait à mon insu jusque sur le nécessaire. Sa santé en reçut de graves atteintes; mais je ne le sus que plus tard, quand j'eus étudié la médecine. J'étais trop jeune alors pour rien remarquer, et elle ne se plaignait jamais. C'était une femme de la même nature qu'Eugénie.

Quand j'eus terminé mes études classiques, ma mère me mit au fait de notre situation précaire, et m'engagea à choisir promptement un état, me laissant du reste toute liberté, me promettant même de m'ai-

der de tous ses moyens dans l'accomplissement d'une vocation, si j'en avais une. La gravité naturelle de mon caractère me portait aux études sérieuses. Je répondis sans hésiter que je désirais être médecin, si cela était possible. Ma mère me remercia de la promptitude de ma décision, et se félicita de mon choix. L'état que je voulais embrasser, disait-elle, était honorable et pouvait devenir lucratif. Il lui donnait pour moi l'espoir d'une belle existence. Il avait de plus à ses yeux l'inappréciable avantage de ne pas nous séparer pour long-temps. Je pourrais venir passer mes vacances auprès d'elle, tant que dureraient mes études, et, quand elles seraient finies, m'établir dans la ville qu'elle habitait ou l'emmener dans telle autre où je croirais devoir m'établir. Si, au contraire, j'eusse choisi un état qui m'eût forcé à de fréquents déplacements, que sa pauvreté l'eût empêchée de suivre; si je me fusse fait, par exemple, militaire ou marin, elle n'aurait certainement pas cher-

ché à me détourner de ma vocation, mais le chagrin qu'elle eût ressenti de mon absence aurait probablement abrégé sa vie. Elle applaudissait donc de tout son cœur à ma résolution, et formait des vœux ardents pour sa réalisation. Elle allait prendre les renseignements les plus exacts, et me dire le plus tôt possible si le peu d'argent qui lui restait suffirait à me donner, pendant le temps nécessaire, les moyens de travail, et à tous deux les moyens d'existence.

Le jour même, elle se rendit chez le médecin de la ville. C'était un excellent homme, qui professait pour ma mère une profonde estime et une vive amitié. Il approuva fort mon dessein, donnant à entendre que je pourrais arriver par la suite à lui succéder. Il était très-habile dans son art, et jouissait d'une telle confiance, qu'il eût été très-difficile, pour ne pas dire impossible, de le supplanter. C'était donc une belle espérance qu'il donnait à ma mère en promettant de s'intéresser à mon avenir. Il lui fournit de plus

tous les renseignements qu'elle désirait. Il était, selon lui, possible à un étudiant, pourvu qu'il se résignât à une vie frugale et sévèrement réglée, de faire face avec mille francs aux dépenses de chaque année, frais de livres, d'inscriptions et d'examens compris.

Ma mère revint, pleine de joie, m'apporter ces nouvelles. Elle avait encore une dizaine de mille francs. En en prenant quatre mille pour mes quatre années d'études, il lui en restait assez, d'après son calcul, pour pourvoir à ses propres besoins pendant le même espace de temps, et pour nous assurer en outre deux années d'existence à partir de l'époque de mon retour. Elle pensait avec raison que cet espace de temps me serait et nécessaire et suffisant pour me commencer une clientelle. Maintenant, ajouta-t-elle, tout dépendait de mon courage et de mon travail. Je n'eus pas besoin d'en entendre davantage pour comprendre toute la gravité de ma position et

toute l'étendue de mes devoirs. J'allai prendre les instructions et les conseils du digne médecin, à qui je fis à la fois mes adieux et mes remerciements, j'embrassai ma mère, et je partis pour Paris.

Ma mère ne m'avait adressé aucune recommandation, je ne lui avais fait aucune promesse. Elle aurait cru me faire injure en me rappelant les obligations que j'avais à remplir, et tout conseil lui eût semblé un doute. Moi, de mon côté, je pensais qu'il valait mieux manifester ma bonne volonté par des actions que par des paroles.

Ma conduite, je puis le dire, répondit dignement à mon espoir et à sa confiance. Pendant les quatre années que je passai dans cette ville immense, pleine de distractions, de plaisirs, d'enivrements, de séductions de toute sorte, je ne perdis pas une heure, je ne gaspillai pas un sou.

Pauvrement vêtu, misérablement logé, ne m'accordant qu'une nourriture à peine suffisante, je trouvais moyen d'économiser

encore sur les prévisions de ma mère. Me couchant tard, toujours levé avant le soleil, tantôt suivant les professeurs dans les hôpitaux, tantôt les écoutant au pied de leur chaire, tantôt disséquant dans les amphithéâtres, tantôt penché sur mes livres, je consacrais au travail toutes mes journées et une partie de mes nuits. La vigueur de mon tempérament me permettait de supporter sans maladie ce rude et incessant labeur, et mon cœur trouvait une profonde jouissance dans l'intensité même de mes efforts. La seule distraction que je me permisse, c'était, pendant les dimanches de la belle saison, une promenade de quelques heures dans les bois des environs; et encore j'en profitais pour herboriser.

Ce n'est pas que je n'éprouvasse parfois de terribles tentations. Mon organisation était trop forte pour n'être pas exposée à de violents orages. Indifférent aux privations, peu désireux de jouissances d'un certain ordre, j'expiais durement mon stoï-

cisme matériel par le développement de ma sensibilité morale. Deux idées, deux sentiments, deux passions vivaient, bouillonnaient, brûlaient en moi comme deux volcans, toujours prêts à faire éruption, — l'ambition et l'amour. Quand je lisais un de ces grands livres qui remuent la pensée de toute une génération; quand j'entendais un de ces professeurs illustres, aux leçons desquels on court ainsi qu'à des fêtes, prononcer, avec l'autorité des supériorités reconnues, des paroles toujours écoutées avec une attention respectueuse et recueillies avec un zèle avide; quand je les voyais déployer, au milieu de l'admiration universelle, les trésors de leur science, alors, saisi d'enthousiasme, je me jetais par la pensée dans d'immenses entreprises; je bâtissais dans ma tête le plan de travaux gigantesques, afin de pouvoir un jour, à mon tour, écrire mon nom sur les tables immortelles de l'esprit humain, et m'asseoir parmi les royautés de l'intelligence, le front cou-

ronné des palmes de la gloire. Puis, aux projets de grandeur succédaient ou plutôt s'associaient les rêves de bonheur. Si une de ces femmes comme il n'y en a qu'à Paris, jeunes, belles, élégantes, parfumées, entourées de je ne sais quel charme irrésistible, traînant après soi une sorte d'atmosphère enivrante; si une de ces femmes, égarée par le hasard dans le sombre labyrinthe de nos rues savantes, se rencontrait sur mon chemin, je m'arrêtais soudain, surpris, ébloui, bouleversé, éperdu, et je me mettais à suivre des yeux cette inconnue, réalisation passagère d'un idéal endormi en moi, apparition révélatrice d'un monde plus beau. Elle avait disparu depuis long-temps que mon imagination la suivait encore. Emporté sur les ailes de ma fantaisie, je parcourais, je dévorais les espaces du possible, anéantissant tout obstacle, franchissant toute limite, concentrant un siècle dans une seconde, entassant merveilles sur merveilles, évoquant à la fois tous

les plaisirs, toutes les jouissances, toutes les émotions, bâtissant au même endroit et dans le même moment des palais magnifiques et de paisibles chaumières, faisant naître sous mes pas et les blés et les fleurs, arrondissant sur ma tête les voûtes ombreuses des grands bois, étendant sous mes pieds le vert tapis des pelouses, élevant des montagnes, creusant des lacs, faisant mugir des torrents et murmurer des ruisseaux, promenant la femme bien-aimée au milieu de ces créations dont elle était la cause et le but, la sacrant reine de cet univers dont j'étais le dieu, confondant son âme avec la mienne, la plongeant avec moi dans un abîme de sentiments à la fois tendres, violents, exaltés, mélancoliques et rayonnants, percevant l'amour dans tous ses modes, aspirant le bonheur sous toutes ses formes, recomposant sans cesse le poème éternellement nouveau de mon existence, refaisant au gré de mes désirs et le monde, et la vie, et moi-même.

Mais bientôt un accident vulgaire, le cri aigu d'un marchand ambulant, le choc d'un passant, le bruit d'une horloge qui sonnait pour moi l'heure de quelque consigne laborieuse, venait durement me réveiller de mes songes. Tout cet édifice de chimères s'écroulait en poussière au contact de la réalité, comme une bulle de savon sous le doigt d'un enfant. Alors je me trouvais isolé, inconnu et pauvre, n'ayant ni les moyens d'accomplir un seul de mes désirs, ni même l'espoir de tromper mes passions avec l'illusion des tentatives. Il fallait m'occuper uniquement des travaux de ma spécialité, et me consacrer tout entier aux intérêts positifs. Ce n'était pas de gloire et d'amour qu'il s'agissait, mais de pain. Je m'indignais contre ces misérables besoins dont la satisfaction devenait l'unique but de mon existence, et bien des fois, si je n'eusse eu à répondre que de moi, bravant la misère, luttant contre l'impossible, je me serais élancé, tête baissée, dans une autre

carrière plus conforme à mes goûts, ou du moins je n'aurais poursuivi dans la mienne que le côté absolu des choses, abandonnant la pratique pour la spéculation et le métier pour la science. Heureux des sacrifices que je me serais imposés, j'aurais immolé avec joie mon corps à mon esprit et à mon cœur, la plus basse partie de mon être à la plus haute, et donné toute mon existence pour quelques années de vie. Mais je n'étais pas le maître de ma destinée ; elle appartenait à quelqu'un de plus important pour moi que moi-même. Le bien-être, le bonheur, le salut de ma mère dépendaient de ma constance. Il fallait me créer une industrie, il fallait me conquérir un état pour la sauver de l'indigence, du désespoir, de la mort peut-être, pour lui rendre une partie de ce qu'elle avait fait pour moi. Cette pensée arrêtait la fougue de mes transports. Ce n'était pas cependant sans m'être livré à de rudes combats que je revenais la raison. Mon âme saignait en proie à de poignants re-

grets, et je tournais des regards désolés vers cet avenir qui m'échappait. Mais enfin l'affection et le devoir finissaient par triompher de l'égoïsme; étouffant les plaintes de mes passions, renfonçant les larmes de désespoir qui roulaient dans mes yeux, je me remettais à la tâche, triste, mais persévérant et résigné.

L'époque des vacances m'apportait une douce récompense de mes efforts. Je partais à pied, le sac sur le dos, pour la maison maternelle. Avec quelle ardeur je m'élançais sur la route qui devait me conduire vers l'unique et sacré objet de mes affections! Avec quelle joie je m'éloignais de cette ville qui ne m'offrait dans son tumultueux désert que des tentations, des luttes et des regrets! Je marchais, j'avançais, alerte et dispos, léger d'esprit, le cœur plein d'espérance, me riant de la poussière et du soleil, insensible à la fatigue, impatient seulement de la longueur du chemin et de la lenteur de ma marche, prenant à peine le temps de me

reposer. Qu'il me paraissait beau le matin de ma dernière étape ! J'approchais enfin. Je voyais s'enfuir derrière moi les bornes qui marquaient la distance de séparation ; je reconnaissais tous les lieux où je passais ; je calculais le nombre des habitations qui me restaient à franchir avant d'arriver à la nôtre ; je souriais aux arbres et aux buissons du chemin, comme à des amis ; puis enfin, enfin je saluais le toit où reposait ma mère. Alors, oubliant ma lassitude, je précipitais ma marche ; j'arrivais, je poussais la porte ; j'étais aux genoux de ma mère. — Mon cher enfant ! s'écriait-elle d'une voix tremblante. — Elle prenait ma tête dans ses mains et la serrait longuement sur son cœur ; moi je baisais ses vêtements, et nous échangions de bonnes larmes.

Oh ! que j'étais heureux alors ! Ma pauvre mère ! je la vois encore avec ses cheveux blancs...

L'émotion coupa la parole au prêtre. Son visage était inondé de pleurs. Il y avait

quelque chose de profondément touchant dans l'attendrissement de cette austère physionomie. Marcel, surpris d'une aussi vive manifestation de sensibilité, contemplait avec une respectueuse compassion cet homme qu'il avait toujours vu jusque-là si grave et si calme.

Au bout de quelques minutes, l'abbé Pascal, redevenu maître de lui-même, reprit son récit :

— A chaque voyage, je remarquais une certaine altération dans la santé de ma mère, une certaine diminution dans ses forces. Elle avait beau m'assurer qu'elle menait une vie douce et tranquille, je voyais bien qu'elle avait souffert pendant l'année qui venait de s'écouler, et je craignais que ce ne fût pas seulement du chagrin de mon absence, mais encore de la fatigue des privations. Elle ne voulait jamais me dire combien elle avait dépensé durant les dix mois de sa solitude, mais il était évident qu'elle n'aurait pu suffire, avec les faibles ressources qui

lui restaient, au train que prenait la maison pendant mes deux mois de séjour. Ainsi, exerçant l'un vis-à-vis de l'autre une généreuse tromperie, nous nous dissimulions mutuellement nos sacrifices et l'exagération de notre économie. Mais ma mère n'avait pas la même force que moi pour supporter la gêne. Il fallait donc me hâter si je voulais me fixer près d'elle à temps pour la sauver. Cette pensée me donnait une recrudescence de courage, et je retournais chaque année à Paris plus fort contre mes passions et plus zélé pour mes études.

Ma résolution et ma persévérance portèrent leurs fruits. D'éclatants succès couronnèrent mes travaux. A la suite d'examens plus heureux les uns que les autres, je soutins une thèse brillante, et je fus reçu docteur aux applaudissements unanimes de mes juges. Je revins dans mon pays précédé d'une incontestable réputation de capacité. J'embrassai ma mère avec une joie plus grande encore que les autres fois, avec

la joie suprême du résultat obtenu. Le jour même de mon arrivée, j'allai voir le vieux et digne praticien. Il me reçut à bras ouverts, et, me comblant d'éloges, me fit les plus belles promesses de service. Il tint parole, et, loin d'imiter nombre de ses confrères qui ne voient dans les jeunes gens que des rivaux à combattre, il me patrona comme un fils. Sa fortune suffisait à ses vœux, et son âge avancé commençait à lui faire redouter la fatigue. Il résolut de me céder peu à peu la partie la plus pénible de sa clientelle. En conséquence, il m'introduisit dans les maisons riches et pauvres des environs, me disant qu'il était juste que je prisse dans son héritage une part égale des bénéfices et des charges, et me recommanda partout comme un homme qui, malgré son extrême jeunesse, méritait toute confiance. En effet, je n'avais pas encore vingt-trois ans. Mais, par bonheur, la gravité de ma physionomie et de mes manières me faisait paraître plus âgé que je

ne l'étais, de même que l'habitude du travail, de la réflexion et aussi peut-être de la souffrance avait donné à mon esprit une maturité précoce.

Le succès dépassait nos espérances. Dès la fin de la première année je commençai à gagner assez d'argent pour défrayer la maison et laisser reposer la faible somme qui restait à ma mère. Il est vrai que je faisais un rude et ennuyeux métier. Sans cesse à cheval, je passais mes journées à visiter des malades dans le fond des campagnes, faisant dix, douze et jusqu'à quinze lieues par jour. Quand je rentrais le soir à la maison, j'étais tellement fatigué que je ne pensais qu'à me reposer. Je trouvais à peine le temps d'ouvrir mes livres, et je me voyais par la force des choses obligé de renoncer, et pour jamais peut-être, à ces nobles travaux de l'intelligence qui avaient été le rêve, qui auraient fait le bonheur de ma vie. Parfois je me prenais à maudire cette existence routinière et pour ainsi dire mé-

canique à laquelle j'étais condamné, et je jetais des regards désolés sur ces routes qu'il me fallait parcourir périodiquement comme un cheval de diligence. Mais je me consolais bientôt en voyant ma mère revenir à la santé, sous la double influence du bien-être physique et moral, et renaître chaque jour à la vie.

Mes agitations intérieures diminuèrent même peu à peu de violence, et finirent par s'apaiser tout à fait. Je me façonnais, comme tout le monde, au joug de l'habitude, et j'apprenais à le subir sans murmure et sans souffrance. Si puissante, si exceptionnelle que soit une organisation, elle ne peut se défendre bien long-temps des impressions extérieures. Elle est obligée de se mettre, bon gré mal gré, en rapport avec le milieu où elle se trouve, et arrive, par un travail plus ou moins lent, mais irrésistible et fatal, à s'harmoniser avec les idées et les habitudes environnantes. C'est à peine souvent s'il lui reste

le souvenir de ses tendances primitives et la force de regretter sa déchéance. Je voyais tout le monde mener autour de moi une vie tellement positive et monotone, que j'en étais quelquefois venu à me demander s'il y avait autre chose ici-bas que des devoirs et des intérêts, si l'homme avait besoin de penser et de sentir, et si le désir des émotions n'était pas une maladie de l'âme. Toujours est-il que je me laissai insensiblement entraîner à la pente que suivait tout le monde, et à imiter sans effort et comme d'instinct l'exemple général. Je n'étais peut-être pas heureux; mais qui peut dire en ce monde où réside le bonheur et de quel nom il s'appelle? Ne devrait-on pas être satisfait de son sort et élever à Dieu un cœur plein de reconnaissance quand on a obtenu en partage la tranquillité de l'esprit et le calme de la conscience?

Peut-être, mon cher Marcel, m'écoutez-vous avec surprise et avec une sorte de

désappointement; peut-être trouvez-vous qu'au lieu d'une confession que je vous avais promise c'est un panégyrique que je vous donne, et que je me vante plus que je ne m'accuse? Attendez. Si je me suis étendu sur ces premières années de ma jeunesse, qui en sont aussi les meilleures; si je semble étaler avec complaisance à vos yeux et ma piété filiale et ma résignation, c'est pour mieux vous faire détester les fautes qui vinrent ternir les quelques vertus dont je faisais preuve alors; c'est pour vous mieux montrer dans quel abîme et de quelle hauteur le vertige des passions peut nous faire tomber.

O misère du cœur humain, dont un grain de sable suffit pour troubler la sérénité et renverser l'équilibre!

Un jour, au milieu de mes courses, je rencontrai dans une route écartée une jeune fille qui se promenait à cheval, vêtue en amazone. Elle n'était accompagnée de personne. A Paris ou dans ses environs, cela eût

pu sembler étrange et inconvenant; mais au fond de nos tranquilles campagnes, où tout le monde se connaît, où l'on vit sous l'œil toujours ouvert de la surveillance publique, où l'austérité des mœurs diminue d'ailleurs les dangers de la solitude que la longueur des distances et la diversité des occupations rendent souvent nécessaire, personne ne pouvait trouver là matière à un blâme ou seulement à une observation. De plus, à l'aisance et à l'aplomb avec lesquels cette jeune fille conduisait son cheval, il était facile de se convaincre qu'elle ne courait aucun péril et n'avait besoin de personne pour la protéger.

En passant près d'elle, je vis qu'elle était charmante. Elle appartenait évidemment au type parisien, et me rappela tout d'abord ces femmes dont la vue m'avait jeté dans un trouble si violent et m'avait inspiré de si folles imaginations. Son aspect éveilla en moi comme un écho des orages passés; mais je ne laissai rien paraître de mon émotion, et

je continuai tranquillement ma route. Fut-ce la raison, fut-ce l'orgueil qui contint ma curiosité? Je ne sais. Toujours est-il que je ne tournai pas une fois la tête en arrière pendant le reste du trajet.

Cependant je fus toute la journée préoccupé de cette rencontre. Quelle était cette jeune fille? Par quelle circonstance se trouvait-elle amenée dans ce pays? Elle était sans doute arrivée depuis peu de temps, puisque je ne l'avais pas encore rencontrée dans mes excursions? Je m'adressai vingt fois ces questions, et je me livrai, pour les résoudre, à mille suppositions contradictoires. Le soir j'y songeais encore, et je m'endormis plus tard qu'à l'ordinaire. Mais la nuit dissipa l'agitation qui commençait à s'emparer de mes sens. Le lendemain, en m'éveillant, je me prouvai, par un raisonnement bien simple, que cette rencontre n'avait rien d'extraordinaire, et, ne devant en aucune façon influer sur ma destinée, devait cesser d'occuper ma

pensée. Et, en effet, je n'y pensai plus.

Mais le hasard, ou plutôt une désastreuse fatalité, devait bientôt me remettre en face de cette femme. Ah! pourquoi ne suis-je pas mort avant de l'avoir revue!

L'abbé Pascal s'arrêta de nouveau et se cacha la tête dans les mains. Marcel n'osa troubler par aucune parole une douleur qui paraissait si âpre.

Au bout de quelques instants, l'abbé releva la tête et reprit :

— Nous demeurions à une extrémité de la ville, sur le bord d'un chemin. Nous avions un petit jardin que je prenais plaisir à soigner dans mes moments de loisir.

L'Écriture a raison de le dire, un roi dans toute sa magnificence est moins bien vêtu que le lys des champs. Les fleurs sont à coup sûr un des plus précieux dons que la Divinité ait accordés à l'homme. On dirait que, durant l'élaboration de cet immense univers, tandis qu'elle faisait, par l'harmonieuse diversité de ses rayonnements, cir-

culer dans toutes les parties de la création les élans de sa force, les profondeurs de sa science et les illuminations de sa splendeur, elle a mis en réserve pour un travail suprême tous ses trésors de finesse et de grâce. L'architecte qui construit un temple, après avoir assis dans les entrailles de la terre ses bases inébranlables, après avoir allongé sa nef, étendu ses ailes, dressé ses colonnes et jeté aux orages le victorieux défi de ses coupoles, heureux d'avoir tracé avec le granit l'impérissable dessin de sa pensée, se récompense lui-même dans son ouvrage en couronnant le front de l'édifice d'une broderie de sculptures, et fait jaillir à la fois de son ciseau l'expression de sa joie et le témoignage définitif de son génie. Ainsi Dieu semble, après avoir élevé à sa puissance le monument du monde, avoir créé les fleurs pour son plaisir, et s'être délassé, dans une œuvre brillante et légère, de la fatigue de son grand œuvre. Il les a semées sur la terre, comme les étoiles dans

le ciel, pour en être l'ornement. Il a fait éclore dans une variété infinie, sous les fécondes fantaisies de son imagination toute-puissante, et l'élégance de leurs formes, et l'éclat de leurs couleurs, et la suavité de leurs parfums. Il a, en se jouant, épuisé dans leur composition toutes les combinaisons de la beauté. Et là ne s'est pas arrêtée, pour les objets de sa prédilection, la munificence du souverain artiste. Épris de ses chefs-d'œuvre, comme le statuaire antique, il a voulu leur donner une âme; non cette âme de l'homme, éternelle et responsable, sujette à toutes les faiblesses, exposée à tous les troubles, et qui tire sa grandeur de ses misères mêmes; mais une âme inhérente à leur essence passagère, inaltérable dans sa candeur, regagnant en pureté ce qu'elle perd en durée, et ne pouvant se flétrir qu'en périssant. Les fleurs sympathisent avec la nature entière. Elles s'associent par la plénitude de leur épanouissement aux joies luxuriantes de l'été;

s'étiolant aux premières atteintes de l'hiver, elles semblent se dépouiller de leur parure pour prendre le deuil de tout ce qui meurt autour d'elles, et ne renaissent aux pompes de la vie qu'avec les espérances du printemps. Tour à tour tristes ou gaies suivant le temps, elles frémissent à l'approche des tempêtes, ou savourent, dans la béatitude d'un recueillement mystique, la sérénité des ciels purs; elles inclinent leur tête, en signe d'adieu, vers le soleil couchant; et chaque matin l'aurore, qui les verra bientôt sourire au soleil levant, les trouve pleurant encore des tristesses de la nuit. Muettes pour le vulgaire, elles parlent aux organisations d'élite un langage plein de délicatesses exquises. De leur sein s'exhale une harmonie insaisissable et pénétrante qui va vibrer au fond des cœurs. Elles exercent sur les pensées et les sentiments une influence toujours heureuse, calmant la violence des transports, adoucissant l'amertume des regrets, ranimant

l'espérance qui s'éteint, attendrissant par le bienfait des larmes la sécheresse du désespoir. Elles symbolisent à la fois les plus belles de nos vertus, les plus enivrantes de nos joies, les plus profondes de nos douleurs : elles couronnent d'un diadème sans tache la chasteté des vierges; elles s'effeuillent, oracles complaisants, sous la main de l'amour qui doute; elles sourient aux douces ivresses des passions heureuses; debout sur les tombeaux, elles semblent les gardiennes du souvenir. Tous les peuples en ont fait la moitié de leur poésie, quelques-uns une langue. On ne conçoit pas que les païens n'en aient pas fait une religion; ils auraient du moins adoré, au lieu de fétiches sanguinaires et hideux, des idoles charmantes et miséricordieuses. Les fleurs ne réservent pas pour les heureux de la terre leurs merveilles et leurs enchantements; comme ces femmes compatissantes, anges de la charité, elles laissent tomber sur toutes les misères l'aumône de leur sourire. Je

me suis plus d'une fois arrêté à considérer des fleurs qui s'épanouissaient au niveau des toits, sur le bord de quelque étroite fenêtre, aussi généreusement que dans le parterre d'un jardin royal, et, le cœur plein d'une douce émotion, je bénissais ces hôtes de l'infortune.

Ne vous étonnez pas, mon cher Marcel, de l'enthousiasme avec lequel je vous parle des fleurs. Ma mère et moi nous les aimions passionnément. Elles étaient son luxe, le seul luxe resté fidèle à son indigence, elles étaient ma consolation. Celles que je cultivais me semblaient reconnaissantes de mes soins et sensibles à mes souffrances. Quand, fatigué d'inutiles aspirations vers un amour idéal, je succombais sous le poids de mes regrets, je croyais les entendre me dire : — Pourquoi ces irritants désirs de l'inconnu? Que manque-t-il à ton admiration? ne possèdes-tu pas de quoi assouvir ton cœur? n'as-tu pas au-dessus de toi le ciel vers lequel tu n'as qu'à lever les yeux

pour contempler l'image de la grandeur infinie? Ne nous vois-tu pas autour de toi, nous, les plus vifs reflets de l'infinie beauté, ne nous vois-tu pas, tous les jours, parées de nos habits de fêtes, et embaumées à la source des parfums, ne nous vois-tu pas prêtes, comme les sultanes d'un chaste harem, à te prodiguer l'enivrement des pures voluptés? — Quand j'étais en proie aux tourments de l'ambition trompée : — Allons! allons! chasse ces sombres fantômes qu'évoque pour ton malheur ta folle imagination. Fais taire la voix de ton orgueil qui te désole en te trompant. A quoi bon la foule et le bruit? Quel est ce besoin du monde extérieur? Notre vie, à toi comme à nous, n'est point dans les autres ; elle est en nous-mêmes. L'âme de l'homme ressemble à notre calice qui ne s'ouvre nulle part mieux que dans la solitude.

Oh! oui, je les aimais bien, mes pauvres fleurs!

Il y avait surtout des roses dont je ne me

lassais pas d'admirer la beauté et de surveiller les progrès. L'arbuste était d'une intarissable fécondité. Depuis le commencement de l'été jusqu'à la fin de l'automne, il était sans cesse couvert de fleurs. Un nouveau bouton germait à côté du bouton près d'éclore; celui-ci suivait de près la rose à peine éclose qui semblait à son tour attendre que la rose épanouie vînt à se faner pour prendre sa place; et dans leurs rangs toujours pressés la mort ne laissait pas de vide. C'était pour moi un grand plaisir d'étudier ce renouvellement perpétuel de la vie, et j'allais chaque matin observer les révolutions amenées par la nuit.

Un jour, à mon réveil, je remarquai que la plus belle fleur du rosier avait été arrachée. Quoiqu'il ne fût séparé du chemin que par une haie d'aubépine, c'était la première déprédation qu'il eût subie. Je fus étonné, presque affligé de ce léger accident. Ma vie était tellement simple et uniforme que le moindre événement prenait pour

moi de l'importance. J'espérai un instant que ce serait ma mère qui, contre notre habitude à tous deux, aurait cueilli cette rose. Mais au déjeuner je fus détrompé. J'étais désormais certain qu'il y avait un voleur. Cela m'inquieta toute la journée. Je craignais qu'on ne se mît à attenter régulièrement à la vie de mes chères fleurs. En effet, quand j'allai le lendemain de très-bonne heure faire ma visite, je m'aperçus que l'on venait d'arracher de nouveau la plus belle des roses que j'avais observées la veille. Pour le coup, je fus indigné. Je traitai à part moi le maraudeur de vandale et de barbare, et je résolus de mettre un terme à ses pillages, en lui donnant une sévère leçon.

Je me levai avant le jour, et j'allai me mettre en embuscade derrière la haie. Je restai assez long-temps assis par terre, sans rien entendre, sans voir personne. Je commençais à me décourager, et j'allais abandonner mon inutile faction, quand un bruit

lointain vint frapper mon oreille. J'écoutai. Bientôt le bruit, en s'approchant, devint reconnaissable : c'était le pas cadencé d'un cheval au galop. Quoique ce ne fût pas un cavalier que je soupçonnasse, je me tins, à tout risque, sur mes gardes, les jarrets ployés, la main prête, l'œil au guet. Le cheval avançait rapidement de mon côté. Quand il ne fut plus qu'à une très-courte distance, il quitta le galop pour prendre le pas. Peu à peu il s'approcha de l'endroit où j'étais caché, et finit par s'y arrêter. Le cœur me battit vivement. Il était évident que le cavalier faisait son choix. En effet, au bout d'un instant, je vis un bras s'allonger par-dessus la haie vers le rosier. Je le saisis en me levant brusquement. Un cri de terreur et un cri de surprise se répondirent. Je venais de reconnaître dans mon prisonnier l'amazone que j'avais rencontrée quelques jours auparavant.

— Pardon, m'écriai-je en lâchant prise aussitôt, pardon, mademoiselle, de la peur

que je vous ai faite ; si j'avais su à qui j'avais affaire, je ne me serais certainement pas pas permis une pareille brutalité.

— C'est moi, monsieur, répondit-elle en souriant malgré son émotion, qui vous dois des excuses, et, qui plus est, une réparation pour mes larcins. Vous m'avez prise en flagrant délit ; je suis obligée d'avouer une faute que mon amour pour les fleurs ne saurait justifier, et je suis prête à subir la peine que vous jugerez à propos de m'infliger.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, répliquai-je enchanté, je vous condamne à recevoir de ma main, chaque matin que vous passerez ici, la plus belle fleur de mon jardin. Je ne veux plus vous laisser la peine d'en cueillir vous-même.

— Vous êtes vraiment trop bon, dit-elle gaiement, et de pareilles punitions, au lieu de me corriger de mon étourderie, m'engageront à commettre de nouvelles fautes.

— Eh bien ! mademoiselle, repris-je,

pais-je espérer que vous daignerez accepter le traité de paix que je vous propose?

— Je vous donnerais, monsieur, en le refusant, une trop mauvaise opinion de mon caractère.

— Ainsi, c'est convenu?

Elle me répondit par une inclination de tête.

— Merci, lui dis-je plein de joie.

Et, lui offrant la plus magnifique de mes roses :

— Celle-ci vous convient-elle?

— C'est une merveille, dit-elle en la considérant avec admiration. Et quel délicieux parfum! Vous êtes heureux, monsieur, de posséder de pareilles fleurs, et moi je vous suis bien reconnaissante de m'en faire si généreusement part. A demain, puisque vous le permettez.

— A demain, répondis-je, n'osant pas, malgré l'envie que j'en avais, la retenir davantage.

Elle me fit un salut gracieux et repartit

au galop. Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu à l'angle du chemin. Je me promenai long-temps dans le jardin, livré à un trouble inexprimable. Toute l'inquiétude de mes anciens désirs venait de se réveiller. Il me semblait que mes rêves avaient pris un corps, et venaient de m'apparaître réalisés sous la forme charmante de cette jeune fille.

En rentrant à la maison, je fis part à ma mère de cette entrevue, mais sans lui rien dire de l'agitation qu'elle avait excitée en moi. Ma mère m'écouta sérieusement et ne me répondit pas un mot. Etonné de son silence, je lui demandai si j'avais fait quelque chose qui pût lui déplaire.

— Non, mon cher enfant, me répondit-elle avec une douce tristesse ; quand même j'aurais encore le droit de censurer ta conduite, je ne pourrais, en cette circonstance, t'adresser aucun reproche : tu as agi en homme bien élevé. Mais je me sens obsédée de je ne sais quel fâcheux pressentiment : j'aime-

rais mieux que tu n'eusses pas fait cette rencontre. Il y a dans ce fait, en apparence si simple, de prendre des fleurs sans le consentement du propriétaire, quelque chose d'audacieux et de cavalier qui ne me plaît pas dans une jeune fille, quelque chose même qui touche à l'égoïsme et à l'indélicatesse. A coup sûr, à sa place, je n'en eusse pas fait autant.

— Permettez-moi, lui répondis-je, ma chère mère, de vous dire que votre jugement me paraît bien sévère et bien peu motivé.

— Tu trouves? reprit-elle en fixant sur moi un regard scrutateur qui me fit baisser les yeux. Eh bien! appelons-en à l'avenir. Je désire m'être trompée, et je suis toute disposée à reconnaître mon erreur, aussitôt qu'elle me sera démontrée. Du reste, ce que je t'ai dit ne doit pas t'empêcher de remplir l'engagement que tu as pris. Loin de là, je serai toujours la première à te conseiller de tenir ta parole.

Ma pauvre mère ! comme les beaux instincts de son cœur la faisaient deviner juste ! Et moi cependant, au fond de l'âme, je l'accusais d'injustice.

Elle parut du reste bientôt me donner raison contre elle-même.

Exacte au rendez-vous, l'inconnue venait chaque matin recevoir le tribut que je me faisais un bonheur de lui payer. Elle rencontra ma mère, qui cherchait l'occasion de la connaître pour vérifier la justesse de ses préventions, et l'enchanta par sa grâce et sa modestie. Il y avait dans toute sa personne un charme irrésistible. Ma mère s'y laissa promptement gagner, et se prit d'une véritable affection pour celle qui avait d'abord été l'objet de son antipathie.

A nos courtes conversations par-dessus la haie succédèrent des entretiens plus intimes. La jeune fille, sur l'invitation de ma mère, mettait pied à terre et entrait dans la maison pour se reposer, ou courait butiner dans le jardin. Nous l'aidions à dépouil-

ler nos plates-bandes. Quelquefois même elle consentait à partager notre modeste déjeuner. Puis j'allais détacher son cheval, je lui donnais la main pour remonter en selle, et je me mettais à attendre le lendemain. J'eus bientôt de nouvelles occasions de la voir.

Elle habitait, avec son père et sa tante, qui étaient venus prendre les eaux pour raison de santé, une maison de campagne louée dans les environs. Elle était également gâtée par tous deux, et accoutumée à faire toutes ses volontés. Comme elle avait en horreur la compagnie des domestiques, et que ses parents n'étaient ni d'âge ni de force à la suivre dans ses promenades, elle avait obtenu la permission de sortir seule à cheval.

Ayant appris que j'étais médecin, elle m'engagea à venir voir son père et à surveiller son traitement, et, comme je ne crus pas devoir me rendre à sa seule invitation, elle me fit écrire par le baron lui-même. Cette fois j'obéis avec empressement.

Le baron était un véritable grand seigneur

d'autrefois, fier de sa naissance, entiché de son rang, très-bienveillant du reste pour ceux qui ne cherchaient ni à lui contester ses droits ni à empiéter sur ses prérogatives, et parfaitement généreux. J'eus le bonheur de lui convenir et de lui faire agréer mes soins. Je voyais donc sa fille plusieurs fois par jour. Elle manquait rarement de venir le matin à la maison; je ne manquais jamais d'aller au château dans la journée.

Je ne tardai pas à l'aimer éperdument. Mais, grâce à la puissance que j'exerçais sur moi-même, personne ne devina mon amour, elle exceptée. J'osai même croire qu'elle y répondait. Mais je ne recherchai pas d'explications. Je pouvais désirer, mais non espérer davantage, et, si je ne me trouvais pas complétement heureux, ma vie me semblait du moins plus belle que jamais. Je ne voulais pas penser à l'avenir, et je me contentais de jouir du présent.

Mais ma situation ne tarda pas à changer.

Il venait d'arriver dans la ville un de ces jeunes médecins que la trop grande concurrence de Paris envoie chercher fortune en province. Il passait pour un homme habile et studieux, et pouvait devenir quelque jour un rival redoutable pour moi. Ce fut du moins l'opinion du vieux praticien auquel il alla rendre visite, et qui, tout en lui faisant bon accueil, ne lui cacha pas l'intérêt qu'il me portait. Le digne homme en donna même aussitôt une nouvelle preuve, plus grande que toutes les autres. Il avait une fille de dix-sept ans à peu près, agréable sans être belle, sensée sans être spirituelle, et douée d'un bon cœur et d'un excellent caractère. Il dit à ma mère qu'il voulait la marier, et la marier, autant que faire se pourrait, à un médecin. Cela pour deux raisons : d'abord, il eût été heureux de donner sa fille à un homme exerçant une profession qu'il aimait, qu'il honorait entre

toutes, et à laquelle il devait tout; ensuite, la modicité de sa fortune ne lui permettant pas de disposer d'une forte somme, il suppléerait à l'insuffisance de la dot en cédant à son gendre toute sa clientelle. Ma mère savait l'estime qu'il faisait d'elle et de moi. Sa fille avait de l'affection pour moi. Il espérait que mes dispositions ne seraient pas moins bonnes, et venait, en conséquence, nous proposer une alliance qui devait être, selon lui, également heureuse pour les deux jeunes gens, également profitable pour les deux familles. Ma mère lui répondit qu'elle était profondément reconnaissante de l'offre si avantageuse qu'il avait bien voulu nous faire; elle ne voulait pas s'engager pour moi avant de m'avoir consulté, mais elle ne doutait pas que je n'acceptasse avec empressement.

Dès que je rentrai, ma mère me fit part des intentions de notre ami et de ses propres espérances. Elle me dit qu'elle verrait avec bonheur s'accomplir une union qui as-

surait mon avenir : elle était trop délicate, la noble femme, pour parler du sien. Je reçus en pâlissant une nouvelle qui aurait dû me combler de joie. Je gardai quelque temps un silence oppressé. Enfin, maîtrisant mon émotion, je dis à ma mère que je lui demandais vingt-quatre heures pour me décider. Elle me répondit que j'avais raison de réfléchir avant de prendre un parti si grave ; mais je vis bien à l'expression de sa figure et au tremblement de sa voix que mon hésitation lui causait un vif chagrin. Saisi de honte et de remords, je fus sur le point de me jeter à ses pieds pour lui demander pardon et lui dire que j'acceptais. La passion plus forte comprima cet élan de ma conscience. Je remontai à cheval, sous prétexte d'une visite de malade, et je partis au galop pour le château. J'espérais trouver Agathe seule.

— Agathe ! s'écria Marcel, en interrompant le curé ; elle se nommait Agathe ?

— Oui, répondit le curé sans lever les

yeux. Mon espoir fut déçu. Elle était au salon avec son père et sa tante. Je cherchai à dissimuler mon émotion. Mais elle la devina et ne me quitta pas des yeux. Je trouvai moyen, en feignant de jouer avec un crayon, de tracer ces mots sur un petit morceau de papier : « Il faut absolument que je vous parle. Ce soir, à neuf heures, je serai dans le parc, à l'entrée du bois. Venez, je vous en supplie. Il y va du bonheur de ma vie. »

En passant devant Agathe, je lui tendis le papier en tremblant. Elle le prit et le cacha rapidement. Je sortis bouleversé, mais moins malheureux que je n'étais entré.

Le soir, je devançai l'heure du rendez-vous. J'attachai mon cheval à un arbre dans les champs ; j'escaladai le mur du parc ; j'allai me poster à l'entrée du bois, et j'attendis. J'étais dévoré d'inquiétude. Je craignais qu'elle ne vînt pas. Chaque minute me paraissait une heure. Tantôt je me promenais à grands pas, croyant faire marcher le temps avec moi ; tantôt je m'arrêtais, prê-

tant l'oreille au moindre bruit, retenant mon souffle. Elle arriva enfin. Elle avait été exacte : il était à peine neuf heures.

Mon cœur battait avec violence. Je fus quelque temps sans pouvoir parler. Elle aussi gardait le silence. Enfin, je réussis à lui raconter ce qui s'était passé, et j'ajoutai brusquement :

— Vous savez que je vous aime. Que faut-il que je fasse ?

Marcel, que vous dirai-je ? Je ne me mariai pas.

Ici l'abbé Pascal, vaincu par les souvenirs, s'arrêta de nouveau, comme pour reprendre ses forces. Puis il continua :

Quand j'annonçai mon refus à ma mère, elle ne me fit pas un reproche, pas une observation.

Ma conscience me parlait plus sévèrement qu'elle n'aurait pu le faire. Mais c'était en vain : j'étais engagé dans une voie fatale où je ne pouvais plus reculer.

Quelque temps après, le jeune médecin

épousa la demoiselle que j'avais refusée, et hérita aussitôt de la clientelle de son beau-père. Mon avenir et celui de ma mère étaient à moitié perdus. Elle ne s'en plaignit pas; moi je n'y voulus pas songer.

Je me donnais tout entier en proie à ma dévorante passion. Je trouvais à peine le temps de penser à autre chose. Quand un éclair venait à briller, je fermais les yeux pour ne pas le voir. Je marchais dans la vie, comme un homme ivre sur un chemin glissant. Je négligeais tous mes devoirs. Plus d'un malade, que Dieu me le pardonne ! eut à souffrir de ma préoccupation. Je semblais avoir perdu la mémoire. Souvent, au lieu de guider mon cheval vers les endroits où j'étais attendu, je le laissais errer à son gré, et je rentrais à la maison sans savoir où j'étais allé. D'autres fois j'allais m'asseoir au pied d'un arbre pour rêver à elle, ou rôder autour du château pour tâcher de la voir de loin. Je laissais passer les heures sans les compter, sans m'apercevoir seule-

ment de leur succession. C'était le soleil qui, en se couchant, m'avertissait de mon oubli et me donnait le signal du retour. Et, au lieu de me repentir, je me réjouissais, car le moment de vivre approchait pour moi : comme l'oiseau des ténèbres, je n'employais le jour qu'à attendre la nuit.

Pendant un mois, je goûtai un bonheur terrible. Ma conscience grondait sourdement en moi, malgré mes efforts pour étouffer sa voix, et troublait de temps en temps par de sinistres éclats l'hymne triomphant de mon amour. Mais plus l'avenir me paraissait menaçant, plus je m'enivrais du présent, et mon âme savourait avec une avidité fougueuse les joies empoisonnées de cette fête qui pouvait n'avoir pas de lendemain.

L'automne arriva et vit finir la saison des eaux.

Une nuit, Agathe m'annonça qu'elle allait retourner à Paris avec son père et sa tante. Cette nouvelle, à laquelle j'aurais pourtant

dû m'attendre, me frappa d'étonnement et d'épouvante.

— Partir ! m'écriai-je consterné ; et, comme vous tout à l'heure, Marcel, j'ajoutai : Si vous partez, que deviendrai-je, moi? Est-ce que je pourrai vivre séparé de vous ?

— Croyez-vous donc, me répondit-elle, que je le pourrais davantage ?

— Que faire alors ?

— Moi je ne puis, sans me perdre, quitter mon père. Mais vous, vous pouvez me suivre.

— Et ma mère ?

— Il faut l'emmener avec vous. Rien ne la retient dans ce pays, et, pourvu qu'elle soit avec vous, elle sera contente.

Elle parlait comme quelqu'un à qui l'habitude de la richesse ne laisse pas supposer d'obstacles matériels. Moi je l'aimais trop pour rougir devant elle de ma pauvreté. Je lui avouai sans embarras que les moyens

nous manquaient pour changer ainsi de séjour à volonté.

— N'est-ce que cela? me dit-elle avec joie. Alors, bannissez tout chagrin, toute inquiétude. Mon père me donne tout l'argent que je veux, et je serai heureuse de mettre à votre disposition ce dont vous aurez besoin.

La fierté de mon caractère et la pudeur de mon affection me défendaient également d'accepter cette offre. Je refusai. Elle s'étonna, et s'irrita presque de mon refus. Et, comme je persistais :

— Alors, reprit-elle, c'est que vous ne m'aimez pas.

— Moi, répliquai-je avec chaleur, moi ne pas vous aimer !

— Si vous m'aimiez, vous n'agiriez pas de la sorte. Pourquoi l'injure de ce refus? Quelle défiance vous arrête? Doutez-vous de ma délicatesse? Me croyez-vous capable de vous reprocher jamais ce léger service que j'aurai eu le bonheur de vous rendre,

ou plutôt de nous rendre à tous deux? car c'est autant pour moi que pour vous. On ne peut supposer une bassesse dans l'être qu'on aime. Alors, comment justifier votre obstination? Entre gens qui s'aiment, est-ce que tout ne doit pas être commun? Croyez-vous que moi j'hésiterais à votre place? Au contraire, je serais heureuse et fière de vous devoir, non pas quelque chose, mais tout. Est-ce parce que vous êtes un homme, et que je suis une femme? La belle raison! Il y a donc de l'orgueil dans votre amour, et vous faites vis-à-vis de moi des réserves de supériorité. Qu'est-ce que cela? De quel droit l'homme imposerait-il à la femme le despotisme de sa protection, sans vouloir jamais accepter l'égalité du bienfait?

Elle continua long-temps de la sorte, employant, pour me vaincre, les raisonnements les plus spécieux et les plus ingénieux arguments, parlant tour-à-tour à mon esprit et à mon cœur, faisant appel à toutes mes passions, bonnes ou mauvaises. Je

restai inflexible. Elle se mit à pleurer. Moi, je pleurai aussi; et, pendant quelques instants, nous ne nous répondîmes que par des sanglots. Tout à coup elle releva la tête :

— Allons ! essuyez vos larmes, me dit-elle en essuyant les siennes avec une vivacité fiévreuse. J'ai trouvé un moyen.

— Lequel? demandai-je avec surprise.

— Puisque vous ne pouvez partir, je resterai.

— Rester ici! Vous y ferez donc aussi rester votre père?

— Non. Il faut un sacrifice. Vous ne voulez pas me faire celui de votre amour-propre; eh bien! moi, je vous ferai celui de mon honneur.

Cette parole me remua jusqu'au fond du cœur.

— Pardon ! m'écriai-je en me jetant aux genoux d'Agathe. Je n'aurais pas dû me laisser donner l'exemple du courage. Il m'est impossible de regretter la faiblesse à laquelle je dois une si grande preuve de

votre amour; mais ce sera la dernière, la seule. Mon cœur saura s'élever à la hauteur du vôtre. Rien ne me coûtera désormais pour vous témoigner à mon tour la profondeur de mon affection. Je partirai; je vous suivrai partout, prêt à vous donner mon sang, s'il le faut. J'étais insensé quand je croyais pouvoir faire autrement; car ma vie est attachée à la vôtre.

Oh! mille fois plus insensé de prononcer de semblables paroles! N'était-ce pas la piété filiale que j'immolais sur l'autel de ma passion?

Agathe me remercia avec effusion, et croyant que j'acceptais ses offres, me demanda de combien j'aurais besoin.

— De rien, lui répondis-je. J'ai l'habitude du travail. Je connais Paris, et j'espère qu'il ne me sera pas plus défavorable que la province. Là bas comme ici je dois trouver des ressources dans l'exercice de mon état. Et d'ailleurs, si je me trompe, si je dois souffrir, ce que j'ai déjà fait dans

l'intérêt de mon avenir je puis bien le faire encore dans celui de mon amour.

Elle sourit à mon projet, encouragea mes espérances, et peignit des plus riantes couleurs le douteux horizon de mon avenir. Son père, reconnaissant de mes bons soins, et certain, par expérience, de mon habileté, ne manquerait pas de me recommander à toute sa société. Il avait des relations très-étendues et jouissait d'une grande influence. Sa protection serait pour moi aussi efficace que son patronage serait honorable. Une fois lancé dans le monde riche, je ne tarderais pas à faire fortune. Alors je pourrais me livrer presque sans réserve à ces belles études qui avaient pour moi tant de charmes, à ces grands travaux où je devais trouver la gloire. Et, quand je serais parvenu à me conquérir un grand nom et une grande position, rien ne s'opposerait plus à notre bonheur. Le baron avait trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'à notre époque toutes les aristocraties étaient sœurs,

et que la naissance pouvait, sans déroger, s'allier à l'intelligence. D'ailleurs, conservât-il des préjugés, sa tendresse paternelle était trop forte pour ne pas les vaincre, et sa fille s'engageait à y faire un appel décisif.

Magicienne irrésistible, elle évoquait à la fois mon amour et mon ambition, et me les montrait se donnant la main, marchant ensemble dans la carrière, et, le but atteint, se couronnant l'une l'autre.

Ma mère n'avait pas été oubliée dans ces rêves de félicité. Dès les premiers succès, je devais la faire venir près de moi, et la forcer, en lui donnant une meilleure existence, à bénir mon heureuse audace.

Je quittai Agathe enivré plus que convaincu. En effet, ce ne fut pas sans un tremblement intérieur, sans de vives angoisses, que je fis part à ma mère de ma résolution et d'une partie de mes projets. Selon son habitude quand elle désapprouvait quelque chose dans ma conduite, elle garda le silence. Je lui demandai son avis,

quoique je le susse d'avance. Je voulais essayer de lui persuader ce dont je n'étais pas certain moi-même, afin de trouver, dans la conviction que j'espérais amener chez elle, de quoi fixer mes propres irrésolutions et lever mes scrupules. Je n'en pus tirer d'autre réponse que celle-ci :

— Mon cher enfant, je te vois partir avec regret; mais il ne faut pas t'en rapporter à mon sentiment : tu es meilleur juge que moi dans cette question, et ce que tu feras sera bien fait.

Il n'y avait pas moyen de combattre une opinion si réservée, ni une volonté qui se défendait si peu. Je restai en proie à tous mes doutes, mais en même temps à tous mes désirs. L'issue ne pouvait être douteuse. La passion l'emporta.

Quelques jours après, Agathe partit. Je la suivis.

O tristes pressentiments qui m'obsédâtes alors, pourquoi refusai-je d'écouter votre

voix véridique? Il était bien tard, mais il était encore temps.

Je me rappellerai toute ma vie le moment de mon départ. C'était une triste matinée d'automne : le ciel était gris, l'air brumeux et froid; le vent gémissait dans les cheminées et sifflait sous les portes.

Ma malle était faite, tous mes préparatifs étaient terminés. J'attendais la patache qui devait passer dans une demi-heure. Cette demi-heure était mortelle à passer. J'aurais voulu ne jamais partir, et je regrettais de n'être pas encore parti. Je pensais à Agathe qui s'éloignait et à ma mère qui restait. Mon choix était fait, mais j'aurais voulu que la victime désignée ne sentît pas son malheur. Je n'osais pas parler. Que dire? Je me promenais, je m'arrêtais, je m'asseyais tour à tour pour tromper le temps. Je pouvais à peine dissimuler mon agitation, que je ne pouvais calmer. Ma mère était assise dans son grand fauteuil, pâle et silencieuse comme moi. Ses mains, qu'elle tenait croi-

sées sur sa poitrine, se serraient parfois convulsivement. Quand, par hasard, ses yeux rencontraient les miens, elle s'efforçait de sourire ; mais ce sourire me faisait un mal horrible : je voyais des larmes derrière.

Ne pouvant plus contenir mon émotion, j'allai dans le jardin. Quelques feuilles mortes tombèrent à mes pieds. C'étaient les premières qu'abattait la bise. Je trouvai là un présage funeste. Du reste, tout semblait en deuil autour de moi : les arbres s'inclinaient tristement comme pour soupirer un éternel adieu ; mes pauvres fleurs, à moitié flétries, tournaient vers moi leurs têtes découragées. Je me baissai pour cueillir un myosotis, symbole du souvenir ; il se détacha sans effort sous ma main, ne tenant plus à la racine qui était sa vie ; les herbes qui l'entouraient étaient humides et sentaient le froid de la mort.

On eût dit que ma pauvre demeure s'associait tout entière dans une même douleur pour me reprocher mon abandon.

Je pleurai amèrement ; je pleurai longtemps.

A quoi tiennent nos résolutions ! Je ne serais peut-être pas parti, si ma place n'eût été arrêtée ; je n'aurais pas eu la force de prendre ma malle et de la porter à la patache ; mais, quand le conducteur vint la chercher, je n'eus pas le courage de lui dire, comme j'en avais envie, de la laisser là et de s'en aller sans moi. Je n'avais plus de volonté et, pour ainsi dire, plus de pensée.

Le conducteur parti, je restais en place, comme une machine qu'on cesse de mouvoir. Ce fut ma mère qui fut obligée de venir à moi pour me dire adieu. Je me jetai dans ses bras, et nous confondîmes nos sanglots.

La voix du conducteur vint nous tirer de notre douloureuse absorption.

— Allons ! adieu, me dit ma mère en faisant un violent effort sur elle-même.

— Adieu, répondis-je navré, à bientôt !

— Oui, à bientôt, répéta-t-elle sans croire à ses paroles.

Nous nous dîmes vingt fois adieu; quand, obéissant à la voix du conducteur, je commençai à m'éloigner :

— Adieu ! s'écria une dernière fois ma mère, adieu, mon enfant, sois heureux !

Et elle rentra brusquement dans cette maison, hélas ! désormais vide pour elle.

Je montai en voiture. Je trouvai là des gens qui causaient du prix des foins au dernier marché comme de la chose la plus importante du monde, et du bonheur qu'avait eu le voisin de bien vendre ses moutons. D'autres racontaient l'histoire d'un procès pendant entre deux propriétaires, ou supputaient la part d'héritage qui devait revenir à tel ou tel. Personne ne paraissait supposer qu'il pût y avoir d'autre intérêt que celui de l'argent. Il y avait pourtant un jeune homme qui aurait dû partager ma tristesse. Il était tombé au sort et quittait sa famille pour aller rejoindre son régiment. Mais il

avait noyé son chagrin dans l'ivresse, et chantait à tue-tête, d'un air stupide.

Malheur à celui qui abandonne la maison paternelle ! Comme l'oiseau loin de son nid, il n'aura plus où reposer ses membres fatigués, où réchauffer ses ailes mouillées par la tempête ! Pour lui, plus de cœur ami qui devine ses pensées, plus de voix qui sache parler ou se taire à propos, plus de main qui cherche la sienne, plus de regard qu'égaie son sourire, plus de front qui se penche sur sa douleur. Il marche au hasard, seul, défiant et renfermé, au milieu des hommes; et, semblable à l'esquif ballotté par les vagues à travers les écueils, il va se heurter partout à la morne impassibilité de l'indifférence publique. Voyageur égaré sur une terre étrangère, il ne peut échanger avec personne les paroles de l'amitié; car personne ne parle sa langue, et il est obligé de murmurer au fond de son âme l'inutile monologue de sa souffrance. Alors il se rappelle les rapports bienveillants et faciles

de la vie de famille, et les intimes causeries, et le silence confiant autour du foyer domestique ; il comprend, il admire son bonheur passé, et s'étonne de l'avoir volontairement perdu. Vains regrets que chasse d'un coup d'aile le démon des vaines espérances ! L'imprudent continuera de s'avancer dans cette voie où l'aura poussé sa folie ; et, lui qui parcourait d'un pied sûr, au milieu des ténèbres, les sentiers familiers à son enfance, la lumière du plein midi ne l'empêchera pas d'égarer ses pas incertains au milieu des routes inconnues où il marche.

Pourquoi suis-je parti, hélas ! O mon pauvre jardin, peuplé de souvenirs ! ô mes fleurs, fidèles consolatrices ! asile hospitalier de ma vieille maison ! pourquoi vous ai-je quittés ? Pourquoi donc, ô ma mère ! n'ai-je pas su lire mon arrêt dans ton adieu ?

FIN DU PREMIER VOLUME.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

LA REINE MARGOT

PAR ALEXANDRE DUMAS.

6 VOLUMES IN-8°.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR FIRMIN FRÈRES.